





LECTURES
ET
EXERCICES FRANÇAIS.

Französisches Lese- und Übungsbuch

für

Real- und Handelslehr-Anstalten, sowie höhere Bürgerschulen.

Von

H. Bretschneider,
Realschuloberlehrer.

II. Teil.

Berlin.
Verlag von Wiegandt & Schotte.
1891.



Vorwort.

Fast alle Abschnitte des I. Teils der „Lectures et exercices français“ sind hier durch teils inhaltlich, teils der Form nach schwerere Stücke fortgesetzt. Derjenige der Dialogues ist auf nur einige Nummern beschränkt worden. Wer deren mehr zu verwenden wünscht, sei auf die Quellen selbst verwiesen, denen ich die gegebenen Proben meist in gekürzter Form entnommen habe: Plœtz' Voyage à Paris, Vocabulaire systématique, und Drucker-Thum. Die Fables et paraboles und Légendes et contes haben in Teil I ganz ihren Abschlufs gefunden.

Dafür treten hier vier neue Abschnitte ein, von denen drei sich auf Frankreich und französische Verhältnisse beziehen, und einer auf Deutschland. Die Aufnahme der Teile IV—VI bedarf jetzt wohl kaum mehr einer Begründung. Fachzeitschriften, Konferenzen und Programme weisen immer dringender darauf hin, dafs es Aufgabe des französischen Unterrichts ist, in das französische Kulturleben, sowohl der Vergangenheit als auch der Gegenwart, einzuführen. „Der französisch-englische Unterricht und die neuphilologische Wissenschaft, bisher fast ausschliefslich auf die sprachliche Seite der modernen Kulturentwickelung gerichtet, haben sich künftighin, nach dem Muster der griechisch-lateinischen Unterrichtsmethode, mehr und mehr mit den realen Lebensäufserungen der modernen Völker zu beschäftigen.“ (Oberlehrer Klinghardts These auf dem Hannov. Neuphilologentag, 1886). Auf dieselbe Forderung, wenn auch nur auf die historische Seite derselben, weist auch die zehnte der von der Direktoren-Versammlung zu Hannover aufgestellten Thesen hin. Section IV, „La France dans le passé“, erstreckt sich bis auf die neueste Zeit. Wenn ein Ministerialerlafs (vom 30. April 1887), den Geschichtsunterricht betreffend, sagt: „Nach der Entscheidung, welche die Jahre 1866—1871 für die Neugestaltung unseres Vaterlandes gebracht haben, ist es eine selbstverständliche Forderung, dafs der Schulunterricht in der Vaterländischen Geschichte jedenfalls bis zur

Aufrichtung des deutschen Reiches im Jahre 1871 sich zu erstrecken hat, so ist damit wohl auch genügend gerechtfertigt, dafs ein französisches Lesebuch die Ereignisse von 1870 bis 1871 in nicht zu knapper Form enthält: „Eins soll in das andre greifen.“ —

Dafs auch Deutschland in einem Abschnitte Berücksichtigung findet, wird wohl niemand befremden. Wozu immer wieder in die Geschichte des Altertums zurückgreifen oder die Sahne des Pikanten von allen Weltteilen abschöpfen? Man sehe sich möglichst zu Hause und bei seinen nächsten Nachbarn um und verschmähe auch nicht die Urteile, welche sie über uns fällen, — Urteile, die uns auf jeden Fall nicht gleichgültig sein dürfen, aus denen wir manches beherzigen können und die wieder einen Rückschlufs gestatten auf Charakter und Anschauungsweise der Nation, von welcher sie ausgehen.

Wenn ich in Section I, von dem soeben ausgesprochenen Grundsatze Ami Long-Nez zuliebe auch einmal in die Ferne geschweift bin, so bitte ich, mir diese Inkonsequenz nachzusehen. Das Stück bietet hübschen Stoff zu stilistischen Übungen, und die Darstellungsweise ist so recht französisch! —

Betreffs der Behandlung der Briefe und besonders der Briefaufgaben (canevas) giebt der Guide du maître zu den allgemeinen Übungen (Vorwort des I. Teils) noch einige besondere Winke.

Will man dem Schüler für die Vorbereitung Erleichterung gewähren, so empfehle man ihm das dem I. Teil beigegebene Wörterbuch (20 Pfg.). Dasselbe enthält auch aus diesem Teil die selteneren und schweren Ausdrücke, deren Aufsuchung bei längeren Artikeln, wie z. B. faire, mettre, mit viel Zeitverlust verbunden ist.

Freundliche Berichtigungen und Ratschläge nimmt mit bestem Danke an

Rochlitz, im März 1891.

der Verfasser.

Table des matières.

V. De la littérature française.

VI. Scènes de la France actuelle.

VII. De l'Allemagne.

VIII. Lettres.

IX. Poésies diverses.

I. DESCRIPTIONS.

1. Le cerf; plaisirs de la chasse.

Voici l'un de ces animaux innocents, doux et tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts, et occuper, loin de nous, les retraites paisibles de ces jardins de la nature. Sa forme élégante et légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, et qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle; sa grandeur, sa légèreté, sa force, le distinguent assez des autres habitants des bois: et, comme il est le plus noble d'entre eux, il ne sert aussi qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes; il a, dans tous les temps, occupé les loisirs des héros. L'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre, il doit même les précéder: savoir manier les chevaux et les armes, sont des talents communs au chasseur, au guerrier. L'habitude au mouvement, à la fatigue; l'adresse, la légèreté du corps, si nécessaires pour soutenir, et même pour seconder le courage, se prennent à la chasse et se portent à la guerre: c'est l'école agréable d'un art nécessaire, c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange et sans satiété.

Buffon † 1788.

2. Le renard.

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation: ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement; ses ressources semblent être en lui-même: ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même

jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation: quoique aussi infatigable et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course; il sait se mettre en sûreté, en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits. Il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié. Il se loge au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles; il les savoure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lentement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse ou porte à son terrier: il revient, quelques moments après, en chercher une autre, qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisième, une quatrième, et jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir. Buffon (✝ 1788.)

3. La poule.

Cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse: sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein; elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses plumes traînantes, soit au son enroué de sa voix, et à ses différentes inflexions, toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre: paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui en toute autre circonstance chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide

par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que, si par hasard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins: elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne,* et non pas leur mère; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner du secours. Buffon († 1788.)

4. L'alouette.

Petite alouette, tu es la compagne assidue du laboureur, il te retrouve partout dans son pénible sillon: c'est toi qui l'encourages, le soutiens, lui chantes l'espérance. Tu es pauvrement vêtue, mais tu es riche de cœur et de chant. La nature semble t'avoir traitée sévèrement. La disposition de tes ongles te rend impropre à percher sur les arbres. Tu niches à terre, tout près du pauvre lièvre et sans autre abri que le sillon. Quelle vie précaire, aventurée, au moment où tu couves! Que de soucis, que d'inquiétudes! Pauvre mère, à peine une motte de gazon dérobe ton doux trésor au chien, au milan, au faucon. Deux fois, trois fois, tu t'imposes le périlleux bonheur d'être mère. Tu es la fille du jour: dès qu'il commence, quand l'horizon s'empourpre et que le soleil va paraître, tu pars du sillon comme un trait, et portes au ciel ton chant joyeux et pur comme l'aube même. Mais l'automne est venu: tu fais derrière la charrue ta récolte d'insectes, en attendant qu'un nouveau printemps te rende et l'amour et le chant. Michelet.

5. Le crapaud.

Arrive, cher crapaud, bonne et vaillante bête, jardinier sans rival! parle-moi du potager que tu protèges, des légumes que tu gardes. Comment se portent tes fraisiers et tes laitues?

Combien as-tu avalé ce matin de limaces avides, de vers immondes et ravageurs? Je ne t'ai point vu en me promenant le long des allées, car tu te caches sous les touffes d'oseille ou sous les feuilles de choux comme — la violette dans la
5 mousse du bois. Tu es aussi modeste que vaillant, pauvre crapaud!

On t'évite comme une ordure vivante, on te lapide comme un martyr, on t'empale comme un criminel. En échange des services que tu rends à l'homme, l'homme te fait subir mille
10 tourments. Pourquoi ces persécutions et ces haines? On dit que tu es laid; moi je te trouve intéressant. Ta démarche est si douce qu'on te croirait chaussé de caoutchouc, et quand tu bondis, on dirait que tu joues à *saut-de-mouton*. Lorsque tu te promènes dans les allées bordées de fraisiers et de
15 salades, il ne te manque qu'une canne et un panama pour avoir l'air d'un bon bourgeois.

J'aime ton œil d'or, ton regard mélancolique et profond tourné vers les étoiles comme si tu cherchais une patrie. Quand tu savoures une fraise, j'aperçois le bout de ta langue gour-
20 mande, et si tu viens à happer un insecte, j'admire ton palais doublé de satin rose. Tu es vêtu de bure comme un prolétaire des champs, et tu as des verrues sur la joue. Cicéron en avait bien! Non tu n'es pas laid! Ce sont les grenouilles, ces bavardes incorrigibles, qui ont fait courir ce bruit. — On
25 t'accuse d'être venimeux. Entre nous, mon cher crapaud, la chose n'est pas impossible. Mais, est-ce que la salive d'un homme, d'un enfant à jeun, n'est pas venimeuse aussi? Du reste, tu n'as ni crochet ni dard; tu ne saurais, pauvre innocent, ni mordre ni piquer, et tu n'es, en fin de compte, qu'un
30 empoisonneur pour rire. Dans les campagnes il y a bien des gens qui croient que tu n'es bon à rien. Voyons! N'y a-t-il pas là-bas, à Paris, tout au bout du *Jardin des Plantes*, un marché aux crapauds comme à la *Madeleine* un marché aux fleurs? Est-ce qu'on ne trouve pas là, dans de grandes tonnes,
35 la fleur et le trésor de la race? Vous venez, m'a-t-on dit, les uns de la Provence ou du Limousin, les autres de l'Anjou, du Berry, de l'Auvergne: tous crapauds et tous jardiniers. L'Europe du Nord nous envie nos crapauds de France, les achète au poids de l'or. De ces tonneaux, vous vous en irez
40 demain protéger les potagers verdoyants de la Hollande, de la Belgique, de l'Angleterre, du Danemark, de tous les pays privés de crapauds et de soleil. Vous êtes les missionnaires des plates-bandes et des jardins. Là-bas vous vieillirez respectés et vous mourrez centenaires dans votre trou, ici on
45 vous tue à coup de pierres. Nul n'est prophète dans son pays, mon pauvre crapaud! Nach F. Dumonteil.

6. La danse des insectes.

Je me suis souvent arrêté, avec plaisir, à voir deux ou trois mille moucherons, après la pluie, danser en rond des espèces de ballets. Ils se divisent en quadrilles qui s'élèvent, s'abaissent, s'entrelacent sans se confondre. Il semble que 5 tous ces enfants de l'air soient nés pour danser. Une vapeur qui sort de la terre est le foyer ordinaire de leurs plaisirs; mais souvent une sombre hirondelle traverse tout à coup leur troupe légère, et avale à la fois des groupes entiers de danseurs. Cependant la fête n'en est pas même interrompue. — 10 Leur vie est une image fidèle de la nôtre: la mort, comme un oiseau de proie, passe au milieu des hommes, bercés de vaines illusions, et les engloutit tour à tour, sans même interrompre la foule qui cherche le plaisir.

Larousse.

7. Le mûrier et les vers à soie. 15

Le mûrier, originaire de la Chine, est un arbre précieux dont la feuille sert de nourriture à la chenille qui produit la soie. La culture de cet arbre est une source de richesses pour les contrées où il prospère et où son feuillage peut s'employer avec succès à l'éducation des vers à soie. Il y a bien peu 20 d'enfants qui ne se donnent pas le plaisir d'élever quelques vers à soie, pour admirer le travail de ces faibles insectes. N'est-ce pas une chose merveilleuse que de voir cette chenille, qu'on appelle vulgairement *ver à soie*, sortir d'un petit œuf qui ressemble à une graine de millet, changer successivement 25 quatre fois de peau, à mesure qu'il grossit, puis s'enfermer dans une coque ou cocon ovale qu'il se file, et n'employer que trois ou quatre jours à construire cette demeure? N'est-ce pas aussi une chose merveilleuse que de voir cet insecte, qui a subi une nouvelle métamorphose, percer son cocon au bout 30 de vingt jours et en sortir sous la forme de papillon?

Dans la Chine et dans l'Inde, l'éducation des vers à soie se fait sur les mûriers en plein air; mais en Europe on les élève et on les nourrit dans des chambres ou des enceintes particulières appelées *magnaneries*. Le fil de soie fourni par 35 un seul cocon a souvent plus de trois cents mètres de longueur. La soie, après avoir subi certaines préparations, sert à fabriquer une foule d'étoffes diverses, et entre autres le velours, le satin, la peluche.

8. Ami Long-Nez.

Une petite ménagerie traversait les provinces de France; c'était la collection d'animaux la plus disparate qu'on puisse s'imaginer. Tous étaient malheureux et se plaignaient de leur 5 maître, qui leur mesurait parcimonieusément la nourriture, et même l'air, l'espace et la lumière. Pour se désennuyer et pour oublier les misères de la captivité, on avait résolu de se raconter l'heureuse vie des temps passés, et bientôt chacun connaissait les aventures de ses compagnons d'infortune. Un 10 seul d'entre eux avait jusque-là gardé le silence. C'était le crocodile, qui de temps en temps passait sa patte sur ses yeux, comme pour essuyer une larme. Enfin, pressé de tous côtés, il consentit à révéler les secrets de son passé.

Je suis, commença ami Long-Nez, je suis bien vieux, si 15 je me compare à vous, qui m'écoutez; et cependant, au milieu des frères de ma race, c'est à peine si j'arrive à la force de l'âge. Nous autres crocodiles, nous vivons un siècle au moins; ce qui vous explique comment nous sommes si nombreux dans les contrées bénies et tranquilles où l'homme, — cet être qui 20 ne peut se passer de détruire, — ne nous a point déclaré la guerre. Tel que vous me voyez, je suis Égyptien, compatriote des sphinx en granit rose et des obélisques en granit bleu.

Les souvenirs de mon enfance sont fort confus. Je naquis sous un monticule de sable brûlant, à quelques pas du Nil. 25 Était-ce vers sa source ou près de son embouchure? Je ne l'ai jamais su.

— Papa et maman étaient donc morts? demanda le singe. —

Papa et maman! O simplicité! ô ignorance des races 30 vulgaires! Ne savez-vous donc pas que la race divine des crocodiles ne possède d'autre père et d'autre mère que le soleil? — Je consens à perdre ma queue et à ressembler à maître Martin là-bas, si je comprends un traître mot de ce que vous dites, reprit le singe. — Nous autres crocodiles, ani-35 maux mystérieux et divins, nous naissons enfermés dans un œuf. C'est le seul point commun que nous ayons avec vous, chétifs oiseaux, continua le reptile, tourné vers le perroquet; et encore, lorsque votre mère a pondu ses œufs, elle est obligée de les couver, afin que la chaleur de son corps développe et 40 fasse éclore le germe renfermé dans la coquille. Puis, ce sont des soins, des tracas, que sais-je? . . . jusqu'à ce que ces embryons d'êtres soient devenus capables de se suffire. Nous, au contraire, nous naissons forts, et, dans notre race d'élite,

La valeur n'attend pas le nombre des années.

A peine sortis de l'œuf, nous savons marcher, courir, nager, plonger, manger, vivre, en un mot! Puis nos mères, ayant, comme nous, le sang froid, ne sauraient nous réchauffer à l'instar des oiseaux: elles chargent de ce soin le soleil. Elles creusent simplement un trou dans le sable, y déposent leurs œufs, rejettent un peu de boue par-dessus . . . et retournent à leurs affaires. Le soleil fera le reste et nous donnera la vie, sous la chaleur de ses paternels rayons. Est-ce assez habile? . . . — Grand Dieu! fit le perroquet, quel égoïsme! Une mère qui ne soigne pas ses enfants, qui les abandonne sans même les connaître! . . . — Un jour donc, je sortis de mon œuf et me trouvai au milieu de quatre-vingt-deux petits frères ou petites sœurs. Tout cela grouillait sur le sable chaud comme une fourmilière. Moi, qui ne me sentais pas fort, je restai quelques instants couché dans le trou, au milieu des débris de coquilles et, de là, je fus témoin d'un spectacle qui me donna singulièrement à réfléchir. Rangée au bord de l'eau, une troupe de vieux individus de notre race attrapaient au passage mes jeunes frères et sœurs, empressés de plonger dans l'onde bienfaisante, et les croquaient comme des radis . . . — Quelle aimable peuple que le vôtre, ami Long-Nez! dit le singe. — Ce n'est pas tout. Rangés, debout, autour des roseaux et parmi les lotus aux fleurs bleues, de grands oiseaux munis d'un bec énorme se tenaient immobiles, attendant l'aubaine qui leur arrivait, et, chaque fois qu'ils baissaient la tête, c'était pour happer un malheureux nouveau-né et le faire disparaître comme une lettre à la poste. Cet oiseau, — que j'ai su depuis s'appeler le *Balaeniceps-roi*, — était surtout effrayant à voir! . . . O mes amis, je suis brave, mais je devinai la prudence, et me tins caché jusqu'au soir. Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que je me hasardai à gagner le fleuve, et j'y parvins sans accident. Une fois là, j'étais sauvé.

Je grandis ainsi tout doucement au milieu de fortunes diverses, happant par-ci par-là un enfant, quelques oiseaux, des gazelles quand elles venaient boire aux rives du fleuve, mais plus souvent affamé que repu. Cependant, en 1797, notre destinée changea et des jours d'abondance commencèrent à couler pour les crocodiles. Le général Bonaparte était arrivé en Égypte avec ses troupes. Dès lors, la scène changea. Chaque jour, de nombreux individus descendaient le fleuve. Ce sont de braves gens, les Français, un peu fades et cependant plus durs que nos compatriotes les Égyptiens . . .

Nous faisions donc *grande chère*, surtout les jours de bataille. On entendait alors des grondements affreux, un tapage infernal; puis l'eau se couvrait de cadavres encore chauds . . . Il n'y avait qu'à choisir! Beaucoup plus de noirs

et de cuivrés que de blancs; mais nous n'en étions pas fâchés, car les premiers sont tout prêts à être mangés, tandisqu'il faut écosser les seconds comme des fèves. Ils sont revêtus d'une enveloppe plus ou moins dure, munie d'appendices dont je n'ai, 5 pour ma part, jamais pu comprendre l'utilité . . . Enfin, on les prenait comme ils venaient et l'on suivait, de loin, la marche victorieuse du *Sultan de feu*, ainsi qu'on le nommait dans le pays.

Hélas! cette abondance fut de courte durée. Desaix, qu'on 10 appelait le *Sultan juste*, remonta le fleuve jusque dans la haute Égypte. Je le suivis; mais à chaque étape diminuaient les aubaines. Enfin elles cessèrent tout à fait; les Français redescendirent et quittèrent le fleuve pour passer en Syrie. Je dus rester dans mes eaux; mais tantôt nageant, tantôt 15 marchant sur le bord ou sur les immenses bancs de sable et de vase qui encombrent le lit du Nil, je résolus de monter jusqu'à sa source. Je pus repaître ainsi mes yeux et mon esprit des spectacles divers qui se déroulaient devant moi. Je vis le Nil Bleu, réfléchissant dans son sein la coupole azurée 20 du firmament; je vis les grandes plaines de sable qui rongent l'Égypte et finiront un jour par l'engloutir. Malheureusement, plus j'avançais, plus la nourriture devenait rare, tandis qu'au contraire mes ennemis se montraient de plus en plus nombreux et acharnés. Quels ennemis, me direz-vous, peuvent affronter 25 une cuirasse comme la nôtre et cette rangée de dents que vous pouvez admirer sans lunettes? Hélas! ce n'était point à ma cuirasse qu'en voulaient ces ennemis impitoyables . . . Chaque jour je quittais, pendant quelques heures, les eaux du fleuve pour m'étendre sur la rive, sous les rayons bienfaisants 30 du soleil. Cette sieste, qui favorise notre digestion, nous est positivement indispensable. Comme tous les endroits chauds et humides en même temps, les bords du Nil sont infectés de cousins, de moustiques et de toutes les races d'insectes piquants, suçants et rongeants de la création. Or, ces parasites affamés 35 osaient se glisser entre mes mâchoires et s'ébattre sur ma langue et sur mon palais. Vainement j'essayais de fermer ma gueule aussi exactement que possible; vains efforts! ces pygmées acharnés trouvaient moyen de passer entre les interstices des dents et des lèvres, et couraient enfoncer leur trompe 40 dans l'épiderme de mon palais. Une fois qu'ils étaient là, mon supplice commençait: car notre langue, immobile, collée à notre mâchoire inférieure, nous met dans l'impossibilité de nous débarrasser de ces affreux vampires qui nous dévorent vivants.

9.

Un jour la chaleur était, je crois, plus intense que jamais. Mes tourmenteurs, pendant mon sommeil, bien entendu, s'introduisirent dans ma gueule en si grand nombre, que ma langue et mon palais disparaissaient littéralement sous leurs rangs pressés. Ce que je souffrais ne peut se dire. Le gosier en feu, j'essayai d'ouvrir la gueule toute grande, espérant un peu de soulagement: ceux qui étaient repus s'en iraient peut-être plus aisément . . . Qui sait? J'attendais ainsi depuis un certain temps, et la curée ne cessait point, au contraire. La troupe acharnée voltigeait si nombreuse autour de mes narines, qu'elle me coupait la respiration. Tout à coup: — Zic-zac, zic-zac . . . dit une petite voix claire à côté de moi. J'entr'ouvre un œil mourant et, le dirigeant vers la direction de la voix, j'aperçois à quelques pas de moi un petit oiseau assez gentil, allant, venant, trottant, faisant trois pas en avant, puis quatre en arriére, mais me regardant fixement. Qu'est-ce que cela? C'est bien petit pour un coup de dent. Ainsi je raisonnais, quand mon voisin ouvre les ailes et, se précipitant vers moi, entre dans ma gueule, y saisit une certaine quantité d'insectes et s'enfuit sans me laisser le temps de me reconnaître. Ce fut l'affaire d'un clin d'œil.

Quel toupet! pensai-je. Mais cela m'avait fait du bien: je ne bougeai pas . . . Pendant ce temps, mon voisin reprenait haleine et avalait sa bouchée. Un instant après, nouvelle invasion dans mes domaines, nouvelle provision de moucherons, un saut en arrière et dégustation à mon nez. Je compris . . . L'intelligente petite bête savait qu'elle me rendait service, et, bien plus, se fiant à ma reconnaissance, ne craignait pas de venir chercher jusque sous mes dents les ennemis dont elle faisait sa nourriture. Je me gardai bien de montrer aucune disposition hostile à l'égard de l'oiseau. Il s'installa sans façon sur ma mâchoire inférieure, et, de là, travaillant du bec dans l'intérieur de ma gueule, l'eut bientôt débarrassée. O bonheur! ô soulagement ineffable! . . . Seulement j'étais fatigué d'avoir tenu la bouche si longtemps ouverte: je voulus la refermer et j'avertis la bestiole en faisant claquer les os de ma mâchoire. Elle comprit et se retira. Nous devînmes inséparables. Toutes les fois que je dormais à terre, mon ami accourait à tire-d'aile remplir ses fonctions. — Les oiseaux sont les meilleurs de tous les animaux, dit avec conviction le perroquet: maître Long-Nez, comment appelles-tu ce noble spécimen de notre race? — Parbleu! le *cure-dent des crocodiles*, dit le singe en faisant une grimace. — Les Égyptiens le nomment *zic-zac*, à cause de son cri, en France, on dit que c'est un *pluvier*. —

Je ne le connais pas, mais je l'estime, dit le perroquet en lissant ses plumes. — Ah! reprit le vieux crocodile, vous avez bien raison!... Je ne puis énumérer tous les services que cette aimable bestiole m'a rendus. Zic-zac m'avertissait, par
5 ses cris et par ses coups d'aile sur la tête, de la présence d'un animal quelconque dans le voisinage. Enfin, que vous dirai-je? Cet aveu ne coûte rien à ma reconnaissance; je lui dois la vie. Un jour Zic-zac avait rempli ses fonctions ordinaires et, perché sur ma tête, lissait coquettement ses plumes,
10 lorsqu'il s'interrompit par un cri strident. Tournant la tête, j'aperçus, solidement posté sur ses pattes crispées, entre le fleuve et moi, un animal que je ne connaissais pas encore... C'était un de vos pareils, papa la Moustache, un jeune lion n'ayant pas encore toute sa crinière. Je ne songeais pas à
15 mal, et, croyant que c'était une aubaine qui m'arrivait, je marchai droit au roi du désert, pensant que la peur le ferait reculer et qu'il tomberait naturellement à l'eau. — Mes pareils n'ont jamais peur! grommela le lion. — C'est vrai, père la Moustache; je le reconnus bien vite. D'un bond formidable,
20 le jeune lion s'élança sur moi, m'assénant de si furieux coups de patte, que, sans l'épaisseur de mes écailles, je n'aurais pas le plaisir de vous raconter aujourd'hui mon histoire. Déjà le furieux avait plongé ses griffes tranchantes dans le défaut de ma cuirasse, qui se trouve vers la naissance de la queue. Je
25 me sentais perdu, lorsque mon brave ami zic-zac, sur lequel je ne comptais pas, vint à mon secours. S'élancer avec fureur vers mon adversaire, lui frapper des coups d'aile redoublés sur la tête, l'aveugler sous ses plumes, fut l'affaire d'un moment, si bien que le lion lâcha prise une seconde pour se
30 débarrasser de ce nouvel assaillant. Je profitai de l'instant et plongeai...

Blotti au fond de mon trou, j'étais sauvé; mais dans quel état, Seigneur! Ma queue, presque séparée du tronc, pendait inerte derrière moi, me refusant tout service. Incapable de
35 nager et de chasser, je crus que j'allais mourir. C'est alors que je reconnus la bonté inépuisable de la nature pour les crocodiles. Deux mois dura ma maladie, et deux mois je restai dans mon trou! loin de l'air, loin de la lumière, sans bouger et sans manger. Tout autre animal serait mort d'inanition;
40 non seulement je ne mourus point, mais je supportai sans trop souffrir ce jeûne prolongé.

— C'est ce jeûne qui vous a sauvé, grogna Martin l'ours; au dire des médecins, la diète est un baume universel.

— Quoi qu'il en soit, lorsque ma queue fut complètement
45 recollée et que je me décidai à sortir pour essayer mes forces, je me sentis pris, je l'avoue, d'un appétit furieux. Ma première

pensée fut d'appeler Zic-zac, auquel je devais la vie. Peines perdues! ma voix resta sans écho. Mon sauveur m'avait cru mort et s'était enfui vers une autre patrie, à la recherche d'un nouveau crocodile pour lui rendre les services auxquels il m'avait habitué. Inconsolable de la perte de mon ami et de plus en plus affamé, je remontai le cours du fleuve, cherchant quelque chose à me mettre sous la dent. La fatalité s'acharnait sur moi! J'avais beau écarquiller les yeux, surveiller les rives et le lit du Nil, tous les animaux fuyaient à mon approche; pas un retardaire ne me permettait de lui dire deux mots en passant. Ce supplice de Tantale dura huit jours, huit grands jours, pendant lesquels je supportai les tortures de la faim. Enfin, mes amis, je n'étais plus que l'ombre de moi-même: maigre comme un paratonnerre, les membres flottants dans ma cuirasse devenue trop grande, j'étais si faible, que je pouvais à peine me traîner. Encore quelques jours de ce régime peu substantiel, me disais-je, et je suis un crocodile mort et prêt à empailler! . . .

10.

Toujours marchant, toujours remontant à la poursuite d'une proie que je n'atteignais jamais, je finis par sortir du désert et par arriver dans une contrée plus accidentée, dont les collines boisées et les plaines verdoyantes attestaient la présence, sinon continuelle, du moins passagère de l'homme. Je compris que le ciel avait exaucé ma prière et qu'il m'avait conduit dans un pays où ma misère pouvait finir.

Deux nègres d'une tribu voisine causaient, tandis que la fille de l'un d'eux puisait de l'eau à la rivière. La négresse se penchait sur l'eau pour remplir sa cruche, lorsqu'une subite rafale de vent enleva et fit tomber dans la rivière le mouchoir bariolé de jaune et de rouge qui lui couvrait la tête. La jeune fille pousse un cri et, ne voulant pas perdre le mouchoir, elle se jette bravement à l'eau. C'était ce que j'attendais! Je la laisse s'éloigner de quelques brasses; avec une rapidité doublée par la faim qui me torturait, je m'élance, et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, je la saisis par le milieu du corps, puis . . . nous disparaissons tous les deux.

J'achevais à peine ce délicieux repas, qu'une grande clameur fit vibrer l'air et l'onde autour de moi. C'étaient tous les membres de la tribu, dont j'apercevais au loin les huttes et les tentes, qui, avertis par les deux nègres, accouraient vers le fleuve, conduits par un grand vieillard habillé de blanc. Diable! diable! pensais-je, ces gens-là auraient-ils l'intention de me forcer à restituer l'Égyptienne? Tenons-nous coi! . . . Arrivée à quelque distance du fleuve, la troupe s'arrêta, à

l'exception du grand vieillard, qui continua son chemin jusqu'à ce que ses pieds plongeassent dans l'eau du Nil. Après avoir regardé fixement le fleuve comme pour en sonder la profondeur, il se baissa lentement, prit un peu d'eau dans le creux de sa main et, la lançant en l'air, la fit retomber en pluie sur sa tête. Trois fois il renouvela ce manège en s'agenouillant tourné vers l'orient; puis il fit un pas en avant, se recueillit pendant quelques instants; ensuite, élevant les bras, il chanta ainsi:

O toi, fils aîné de l'Être qui permet au simoun de mugir, au sable de tourbillonner, et à l'homme de marcher;

Toi, dont les vertes écailles brillent parmi les roseaux, comme les émeraudes dans les cheveux des sultanes;

Toi, devant qui je m'incline comme un esclave soumis aux pieds de son maître;

Céleste crocodile! . . .

Écoute ma prière. Sois nous propice; reste parmi nous comme une preuve vivante de l'amour de Celui qui est. Nous t'offrirons en abondance les poules délicates que j'engraisse, avec mes prières . . . et du riz. Nous te donnerons une garde d'honneur, composée de dix jeunes hommes de notre tribu, afin qu'ils te soignent, écartent de toi les ennemis et chassent les douces antilopes à ton intention. Reste, reste avec nous!

Comme il achevait ces mots, un jeune homme s'avança portant un panier rempli de poules. Le vieillard en prit une, fit une invocation et la lança dans le fleuve. Je ne pouvais refuser une offre aussi aimable . . . Plus de doute: J'étais devenu le dieu tutélaire de ces braves gens, le protecteur de la tribu, jouissant de toutes les prérogatives attachées à ce titre. De temps en temps les jeunes gens chassaient pour moi, et le dernier jour de chaque semaine, en présence de toute la tribu, le vieillard me servait en grande pompe une antilope, ce qui était le signal de danses et de réjouissances qui se prolongeaient jusqu'au soir. On m'orna les pattes avec des anneaux d'or; on me mit au cou un collier du même métal, auquel était attachée une corde, à l'aide de laquelle mon vieil ami me conduisait en laisse, à peu près comme les vieilles femmes conduisent les roquets dans ce pays-ci. C'était réellement une vie charmante: on se serait cru à l'âge d'or. Cette vie dura bien, bien des années. Mais, hélas, il y a une fin à toute chose. Un beau jour, la tribu plia ses tentes, ramassa ses bagages et quitta le pays. J'étais seul de nouveau et ne tardai pas à ressentir les cruels efforts de cet abandon. Un jour, flânant sur la rive, plongé dans des réflexions qui n'étaient pas couleur de rose, je me trouvai brusquement en présence d'un homme qui, à ma vue, s'enfuit en poussant des cris de

terreur. Aiguillonné comme je l'étais par la faim, ce spectacle me mit en rage; je m'élançai à la poursuite de ce quidam, à peu près sûr de le rejoindre, car il courait en ligne droite, sans se douter que la meilleure manière de nous échapper c'est de courir en zigzag ou en rond. Malédiction! ... Si j'avais su quel devait être le résultat de cette poursuite! ... Que voulez-vous! ... c'était écrit! ... Nul ne peut fuir sa destinée. L'Égyptien que je poursuivais était l'éclaireur d'une petite caravane commandée par un voyageur français, qui descendait le cours du Nil, après avoir vainement essayé d'en découvrir les sources.

A la vue de ces hommes, je m'étais arrêté pour faire mes réflexions. Une face couleur de crème s'avançait vers moi, portant une corde dans une main et un bâton dans l'autre. Pauvre ami! me dis-je; c'est avec ces armes-là qu'il prétend me combattre? ... Nous allons rire ... pas de quartier!

Le Français était arrivé à un mètre de moi. Il lève son bâton et fait mine de m'en frapper. Aussitôt, ne voulant pas subir l'affront d'une bastonnade, je m'élance vers lui, la gueule ouverte, bien sûr de le mettre hors de combat d'un coup de dent. ... Ah! le scélérat! D'un bond de côté il esquive mon attaque, et, prenant son élan, il saute sur mon dos; oui, sur mon dos! ... comprenez-vous cela? ... sur mon dos, où il s'établit à califourchon, comme il eût fait sur un cheval. Furieux, je fais deux tours sur moi-même, espérant désarçonner cet enragé! ... Bah! il ne bouge pas plus que s'il était attaché! ... Ah! le brigand! ... Je renverse la tête en arrière, espérant le saisir entre mes dents ... Ah! le traître! C'est là où ce démon à figure de papier mâché m'attendait. Par un mouvement aussi prompt qu'habile, il m'introduit verticalement dans la gueule le bâton qu'il tenait à la main; puis, pendant que j'essaye de me débarrasser de ce cure-dent incommode, il m'emprisonne les mâchoires avec le nœud coulant qu'il tient de l'autre main et sur lequel il tire de toutes ses forces. Puis il donne un coup de poing sur le bâton, le fait tomber, et je reste la bouche fermée, ficelée, incapable de me défendre. Je demeurai abasourdi.

Alors mon impitoyable ennemi exécute une volte sur mon dos, demande une autre corde et, malgré mes efforts, me l'attachant autour de la queue, il la fait enrouler au tronc d'un palmier voisin. J'étais vaincu!

Incapable de me servir de ma queue ni de ma gueule, je fus bientôt roulé, ficelé, placé comme un paquet sur le fourgon des bagages. Que vous dirai-je? J'étais prisonnier pour le reste de mes jours. Oh! si je pouvais manger encore une de ces faces de crème qui m'ont vaincu! Nach De la Blanchère.

II. DIALOGUES.

11. En chemin de fer.

A. Me permettriez-vous, monsieur, de mettre mon sac sous votre banquette?

B. Faites, monsieur; je vous en prie.

5 *A.* Ne vous gêne-t-il pas, comme je viens de le placer?

B. Pas le moins du monde, monsieur.

A. Où pourrais-je placer ce petit sac, sans gêner mes compagnons de voyage?

B. Là-haut dans le filet, monsieur.

10 *A.* Ce petit paquet, qui est entre nous, ne vous gênera-t-il pas, monsieur?

B. Point du tout, monsieur; je suis tout à fait à mon aise.

B. Me permettez-vous de baisser un peu la glace? Un peu d'air ne nous ferait pas de mal.

15 *A.* Faites, monsieur; mais à moitié seulement, s'il vous plaît.

B. Nous ferions peut-être mieux de n'ouvrir que d'un côté.

A. Oui, ce serait préférable pour éviter les courants d'air.

12. A la douane.

Douanier: Veuillez descendre, messieurs, et passer au bureau 20 de la douane.

Voyageur: Est-ce qu'on visite ici tous les bagages?

D. Les bagages qui sont enregistrés pour Paris ne seront visités qu'à la gare du Nord.

V. Mais ma malle n'est enregistrée que pour Compiègne, 25 où je veux descendre.

D. En ce cas, vos effets vont être visités ici. — N'avez-vous rien à déclarer?

V. Rien du tout, monsieur, je n'ai que mes propres effets.

D. Combien de pièces de bagage avez-vous?

30 *V.* Seulement une malle et un sac de voyage.

D. Il faut ouvrir votre malle.

V. Voici la clef.

D. Ouvrez vous-même, s'il vous plaît; je verrai après. — Défaites ces courroies.

V. Ayez la bonté de fouiller avec précaution, il y a plusieurs objets fragiles.

D. Vous avez donc des marchandises dans votre malle? 5

V. Mais non, monsieur; ce ne sont que des objets à mon usage personnel.

D. Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac de voyage?

V. Rien que du linge et quelques livres.

D. Vous n'avez pas de contrefaçons? 10

V. Non, monsieur; ce sont toutes des éditions originales.

D. Vous pouvez fermer votre malle, j'ai fini. Entrez au buffet, on vous avertira quand le train sera prêt à partir.

13. Chambres meublées à louer.

A. Vous avez des chambres meublées à louer? 15

B. Oui, monsieur; nous en avons de tous les prix et de tous les genres; vous n'aurez que l'embarras du choix.

A. Voulez-vous m'en montrer une dans le prix de soixante à soixante-dix francs par mois?

B. Volontiers; mais il faut que vous montiez avec moi 20 au quatrième ou au cinquième.

A. Rien que cela?

B. C'est que les chambres des trois premiers étages sont toutes plus chères. N'oubliez pas que vous êtes ici dans le plus beau quartier de Paris. 25

A. Eh bien, puisqu'il le faut, mettons-nous en route.

B. Nous voici au quatrième ... Tenez, monsieur; entrez dans cette chambre, s'il vous plaît; ... elle se loue 70 fr. par mois.

A. C'est une jolie pièce, mais elle n'a qu'une fenêtre.

B. Elle est pourtant assez spacieuse et surtout bien claire: 30 la croisée est grande et donne sur une des rues les plus larges de Paris.

A. Mais votre mobilier n'est pas des plus riches.

B. Qu'est-ce que vous voulez de plus pour une chambre de garçon? Vous avez un bon lit complet avec deux matelas, 35 traversin, oreiller et deux couvertures, puis une table à rallonge, un guéridon, un fauteuil, quatre chaises rembourrées, une belle commode, un petit bureau, un lavabo, une cheminée en marbre surmontée d'une glace....

A. On pourrait trouver qu'un sofa, un secrétaire et surtout 40 une armoire ne seraient pas de trop pour compléter l'ameublement ... Où voulez-vous donc que je mette mes habits?

B. Tenez, monsieur: voici pour cela deux grands placards des deux côtés de la cheminée.

A. C'est bien; cela remplace une armoire à chevilles; mais où mettre mes livres et mes écritures?

B. Dans le bureau, s'il vous plaît; mais on vous montera même une petite bibliothèque à deux ou trois rayons, si vous y tenez beaucoup. Du reste, si cet ameublement ne vous suffit pas, vous n'avez qu'à descendre un escalier, nous avons de quoi vous contenter.

A. Je comprends, et à monter un échelon dans l'échelle des prix. Tout bien considéré, j'aime mieux rester à la hauteur de la position sociale où je suis arrivé.

B. Et vous avez raison; dans ces régions, l'air est plus pur et la vue plus belle; et monter un escalier de plus, qu'est-ce que cela fait à votre âge? Nous autres vieux, c'est différent; et encore faut-il que cela aille tout de même, comme vous venez de voir.

A. Eh bien, j'arrête cette chambre, à deux conditions cependant.

B. Et lesquelles?

A. Premièrement il me faut un édredon au lieu d'une des couvertures.

B. Ma foi, vous êtes bien frileux, pour un homme.

A. Que voulez-vous? C'est plus fort que moi ... La force de l'habitude ...

B. Et la seconde condition?

A. Il me faut un pupitre. J'aime à me tenir debout quand je travaille; c'est plus sain.

B. Mais vous êtes très bien portant, vous ne m'avez pas l'air d'être poitrinaire.

A. Justement, je n'ai pas non plus envie de le devenir.

B. Eh bien, soit; vous aurez votre édredon et votre pupitre.

A. Encore une question; le loyer de soixante-dix francs, c'est service compris, n'est-ce pas?

B. Oui, monsieur; c'est-à-dire, on vous fera votre chambre, et on cirera vos bottes; mais si vous voulez qu'on nettoie vos habits et qu'on fasse vos commissions, vous payerez le garçon à part.

A. Je retiens la chambre, voici les arrhes; mais je ne puis déménager que le premier août.

B. C'est entendu; au plaisir de vous revoir bientôt, monsieur.

14. Un commis s'offre pour une place.

Le commis. Bonjour, monsieur. Excusez-moi, si je vous dérange.

Le chef du bureau. Pas le moins du monde. En quoi puis-je vous servir?

C. Je voudrais parler à l'un des associés de la maison. Ayez la bonté de m'annoncer; voici ma carte.

Ch. Je vais le faire immédiatement. Asseyez-vous un instant. Voici le journal d'aujourd'hui.

C. Merci, monsieur. 5

Ch. (revient). M. N. vous attend dans son cabinet. Par ici, s'il vous plaît.

C. (entre dans le cabinet). Je vous salue, monsieur.

N. Bonjour, monsieur. Que désirez-vous?

C. M. M., qui m'a donné cette lettre pour vous, m'a dit 10 que vous avez besoin d'un employé pour la correspondance, et je viens m'offrir pour cette place.

N. Asseyez-vous, monsieur. Permettez d'abord de lire la lettre de M. M. (Il lit). — Ah, vous avez été employé chez M. M. 15

C. Oui, monsieur. Je suis resté chez lui pendant quatre années, les deux premières dans son épicerie et les deux dernières dans son bureau de change.

N. Et quelles fonctions avez-vous exercées pendant les deux dernières années? 20

C. Quand j'entrai dans le bureau de change, je fus chargé de la tenue de quelques livres auxiliaires, puis le Grand-Livre me fut confié, et pendant la dernière année j'ai été chargé de la correspondance.

N. Très bien. Avez-vous été chargé de la direction des 25 affaires pendant la dernière année?

C. Oui, monsieur. M. M. a fait un voyage d'un mois dans le courant de la saison dernière, et pendant ce temps j'ai eu seul la direction des affaires.

N. Avez-vous eu l'occasion d'apprendre des langues étran- 30 gères?

C. Pas trop dans le commerce; car nos correspondants principaux étaient Allemands, mais j'ai eu des leçons d'anglais et de français, et je parle et écris ces deux langues assez bien.

N. Eh bien, la place qui est maintenant vacante chez 35 moi, exige surtout la connaissance des langues allemande et anglaise. Vous savez sans doute suffisamment l'allemand, puisque c'est votre langue maternelle, et vous apprendrez vite l'anglais, vu que nous ne parlons pas d'autre langue dans notre bureau. Mais comme je voudrais bien me rendre compte de 40 votre talent comme correspondant, je vous prierai de répondre à cette lettre, que je viens de recevoir. Prenez place à mon bureau, vous trouverez les instructions au bas de la lettre.

C. (après l'avoir écrite). — J'ai fini la lettre, monsieur. Permettez-moi de vous la soumettre. 45

N. Très bien. Je vois que vous vous efforcez de donner

satisfaction. Je vous engage pour la place vacante. Votre traitement sera de cent livres sterling par an, et vous pouvez compter sur une augmentation dès que j'aurai la certitude que vous êtes apte au genre de travail dont je désire vous charger.
5 Vous pouvez commencer le premier du mois prochain.

C. Je vous suis bien obligé de votre confiance et ferai tout mon possible pour le mériter. Je vous salue, monsieur.

N. Bonjour, monsieur.

15. La monnaie française.

10 *A.* Quelle est, en France, l'unité monétaire?

B. L'unité de monnaie, en France, est le franc.

A. Qu'est-ce que le franc?

B. Le franc est une pièce de monnaie d'argent qui pèse 5 grammes.

15 *A.* Quelle est sa valeur? (Combien vaut-il?)

B. Il vaut les quatre cinquièmes d'un marc allemand.

A. Y a-t-il en France d'autres pièces d'argent?

B. Oui, monsieur, il y a, en outre, des pièces de deux et de cinq francs, et de petites pièces de vingt et de cinquante
20 centimes.

A. Qu'est-ce que le centime?

B. C'est la centième partie d'un franc.

A. N'a-t-on pas aussi des monnaies d'une moindre valeur et en cuivre?

25 *B.* On a des pièces de bronze; il y en a de un, deux, cinq et dix centimes. La monnaie de bronze pèse autant de grammes qu'elle vaut de centimes.

A. Mais on m'a dit qu'il y avait une pièce de monnaie appelée *sou*.

30 *B.* Oui, la pièce de cinq centimes s'appelle un *sou*. C'est donc la même chose si je dis 10 centimes ou deux sous.

A. Quelles sont les pièces d'or qui circulent (qui ont cours) en France?

B. On a des pièces d'or de 5 fr., de 10 fr., de 20 fr.,
35 de 50 fr., et de 100 fr.

A. N'y a-t-il pas aussi du papier monnaie?

B. Oui, monsieur, mais les billets, même ceux de la Banque de France, peuvent être refusés, car ils n'ont pas cours forcé.

III. ANECDOTES ET RÉCITS.

16. L'écrevisse.

La commission du *Dictionnaire de l'Académie* était réunie. Soudain entre Cuvier.

— Ah! monsieur, vous venez fort à propos; nous allons vous soumettre la définition d'un mot qui rentre dans votre spécialité: *Écrevisse,* petit poisson rouge qui marche à reculons.

— Fort bien, dit Cuvier, c'est parfait! Permettez-moi seulement trois légères observations: 1° L'écrevisse n'est pas un poisson; 2° elle n'est pas rouge; 3° elle ne marche pas à reculons; à part cela, votre définition est d'une admirable exactitude.

17. Un tour de gamin.

Un fruitier de la rue de Vanves était allé dimanche matin faire ses provisions aux Halles. Après avoir chargé sa charrette, il la confia à une gardeuse et alla faire une course. Lorsqu'il revint, la gardeuse lui déclara que des malfaiteurs inconnus avaient emmené, sans qu'elle s'en aperçût, le cheval et la charrette. Le fruitier fit sa déclaration au commissaire de police, et retourna rue de Vanves, très vexé.

Vers midi, placé sur le seuil de sa boutique, il songeait mélancoliquement à son cheval et à sa charrette disparus, lorsqu'il entendit de grands cris mêlés d'éclats de rire. Il regarda. — Hue! hue donc! hurlait un petit garçon juché sur une charrette, en fouettant à tour de bras un cheval qui galopait en se dirigeant vers la boutique du fruitier. Dans la voiture cinq ou six gamins criaient aussi et faisaient un tapage infernal ... Mais c'est Bijou! s'écria le fruitier en reconnaissant son cheval. Au même moment Bijou, malgré les coups de fouet, s'arrêtait devant la boutique et hennissait de plaisir en se sentant près de l'écurie. En une seconde le fruitier avait empoigné le jeune conducteur, tandis que ses camarades dégringolaient de la charrette et filaient à toutes jambes.

On s'expliqua alors. Le gamin avait rencontré Bijou et la charrette abandonnés au coin d'une rue. Il avait proposé à d'autres enfants de faire une promenade en voiture. Mais jamais le cheval n'avait voulu prendre une autre direction que celle de la rue de Vanves.

18. Les petits souliers rouges.

Le récit suivant, recueilli de la bouche d'un ivrogne, est exact, sinon dans les termes mêmes, du moins quant au sens général:

Un soir, j'étais établi, selon ma triste habitude, dans cette maudite auberge, buvant le gain de la journée, lorsque se présenta un marchand ambulant portant dans son sac de jolis petits souliers d'enfants. La femme de l'aubergiste le fit entrer et laissa sa petite fille choisir la paire qu'elle préférait. Celle-ci mit avec empressement la main sur de jolies bottines rouges. La mère les lui chaussa et porta en triomphe l'enfant vers son mari qui paya gaiement. — Quelque chose m'étouffait! «Misérable que tu es, me dis-je, c'est parce que tu apportes ton argent ici que cet homme peut si facilement satisfaire les fantaisies de son enfant, tandis que les tiens sont dans les guenilles et dans la misère. Non, cela ne peut pas durer! Il faut que cela change.»

Aussitôt je me levai, je payai, je partis. Je trouvai en sortant ma femme, qui venait me chercher pour me ramener au logis. En me rencontrant elle eut peur, car je n'étais pas bon pour eux. Je voulus prendre l'enfant qu'elle portait, mais ma fillette elle-même fit un mouvement de répulsion pour se dégager de mes bras. Je la pris cependant. Je la couvris de caresses inaccoutumées. Je réchauffai contre ma poitrine ses petits pieds nus et glacés: et ce contraste avec les bottines rouges acheva de me briser le cœur. «Toi aussi, tu auras des souliers! lui dis-je, et dès ce soir!» Je me dirigeai vers une boutique, j'achetai des souliers. Les pieds de ma chère enfant furent au chaud. Et je pris l'engagement devant Dieu, et en lui demandant son aide, de ne pas remettre les pieds à l'auberge. Grâce à lui, j'ai tenu ma parole. Notre intérieur n'est plus le même. La paix a remplacé les disputes incessantes, l'aisance, la misère. Ce sont les petits souliers rouges qui ont tout fait. Ou plutôt c'est Dieu qui a tout fait par le moyen de ces petits souliers rouges.

19. Les gendarmes et le prêtre.

Un prêtre s'était réfugié, pendant la Révolution, chez un fermier. Les gendarmes, en ayant été informés, firent vers le soir une descente chez ce dernier. Toute la famille était autour du foyer domestique. Les émissaires de la Révolution entrent, tout le monde pâlit, ils demandent au fermier s'il ne cache pas chez lui un prêtre. Le fermier, sans perdre son sang-froid, leur dit: Messieurs, vous voyez bien qu'il n'y a

pas de prêtre ici; mais il pourrait se faire qu'il y en eût de caché chez moi, sans même que je le susse; je n'en réponds pas; mais faites votre devoir: visitez la maison depuis la cave jusqu'au grenier.» Puis, s'adressant au prêtre, il lui dit: Dis donc, Jacques, prends la lanterne et va conduire ces messieurs partout; fais leur voir le moindre réduit de la ferme. Les gendarmes firent une visite minutieuse dans toute la maison, en vomissant mille imprécations, mille menaces contre le prêtre, se promettant bien de lui faire payer cher la peine qu'il leur donnait, s'ils parvenaient à le découvrir. Voyant que leurs recherches étaient inutiles, ils prirent le parti de se retirer. Le fermier, au moment de leur départ, leur dit: «Messieurs, n'oubliez pas le garçon. Ils lui donnèrent la pièce et le remercièrent beaucoup de sa complaisance.

20. L'enfant perdu.

Il y a quelque temps, je longeais un soir la Seine, dont les berges noyées dans l'ombre laissaient le regard s'étendre en tous sens, et à laquelle l'illumination des quais et des ponts donnait l'aspect d'un lac enguirlandé d'étoiles. J'avais atteint le Louvre, lorsqu'un rassemblement formé près du parapet m'arrêta: on entourait un enfant d'environ six ans, qui pleurait. Je demandai la cause de ses larmes . . .

— Il paraît qu'on l'a envoyé promener aux Tuileries, me dit un maçon qui revenait du travail, sa truelle à la main; le domestique qui le conduisait a trouvé là des amis et a dit à l'enfant de l'attendre tandis qu'il allait prendre un *canon*; mais faut croire que la soif lui sera venue en buvant, car il n'a pas reparu, et le petit ne retrouve plus son logement.

— Ne peut-on lui demander son nom et son adresse?

— C'est ce qu'ils font depuis une heure; mais tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il s'appelle Charles et que son père est M. Duval . . . Il y en a douze cents dans Paris, des Duval.

— Ainsi, il ne sait pas le nom du quartier où il demeure?

— Ah bien, oui! vous ne voyez donc pas que c'est un petit riche? Ça n'est jamais sorti qu'en voiture, ou avec un laquais; ça ne sait pas se conduire tout seul.

Ici, le maçon fut interrompu par quelques voix qui s'élevaient au-dessus des autres.

— On ne peut pas le laisser sur le pavé, disaient les uns.

— Les enleveurs d'enfants l'emporteraient, continuaient les autres.

— Il faut l'emmener chez le commissaire.

— Ou à la préfecture de police.

— C'est cela; viens, petit!

Mais l'enfant, que ces avertissements de danger et ces noms de police et de commissaire avaient effrayé, criait plus fort, en reculant vers le parapet. On s'efforçait en vain de le persuader, sa résistance grandissait avec son inquiétude, et 5 les plus empressés commençaient à se décourager, lorsque la voix d'un petit garçon s'éleva au milieu du débat.

— Je le connais bien, moi, dit-il en regardant l'enfant perdu; il est de notre quartier.

— Quel quartier?

10 — Là-bas, de l'autre côté des boulevards, *rue des Magasins*.

— Et tu l'as déjà vu?

— Oui, oui, c'est le fils de la grande maison au bout de la rue, où il y a une porte à grille avec des pointes dorées.

L'enfant redressa vivement la tête, et les larmes s'arrê- 15 tèrent dans ses yeux. Le petit garçon répondit à toutes les questions qui lui furent adressées, et donna des renseignements qui ne pouvaient laisser aucun doute. L'enfant égaré le comprit, car il s'approcha de lui comme s'il eût voulu se mettre sous sa protection.

20 — Ainsi, tu peux le conduire à ses parents? demanda le maçon, qui avait écouté l'explication avec un véritable intérêt.

— Ça ne sera pas malin, répliqua le petit garçon, c'est ma route.

— Alors, tu t'en charges?

25 — Il n'a qu'à venir.

Et, reprenant le panier qu'il avait déposé sur le trottoir, il se dirigea vers la poterne du Louvre. L'enfant perdu le suivit.

— Pourvu qu'il le conduise bien! dis-je en les voyant 30 s'éloigner.

— Soyez donc calme, reprit le maçon; le petit en blouse a le même âge que l'autre; mais, comme on dit, ça *connaît les couleurs;* la misère, voyez-vous, est une fameuse maîtresse d'école!

35 **21.**

Le rassemblement s'était dispersé: je me dirigeai à mon tour vers le Louvre; l'idée m'était venue de suivre les deux enfants afin de prévenir toute erreur. — Je ne tardai pas à les rejoindre; ils marchaient l'un près de l'autre, déjà fami- 40 liarisés et causants.

Le contraste de leurs costumes frappa alors mes regards. Le petit Duval portait un de ces habillements de fantaisie qui joignent le bon goût à l'opulence: sa veste serrée à la taille était artistement soutachée; un pantalon plissé depuis 45 la ceinture descendait sur des brodequins vernis à boutons de

nacre, et une casquette de velours cachait à demi ses cheveux bouclés. La mise de son conducteur, au contraire, indiquait les dernières limites de la pauvreté, mais de celle qui résiste et ne s'abandonne pas. Sa vieille blouse, diaprée de morceaux de teintes différentes, indiquait la persistance d'une mère laborieuse luttant contre les usures du temps; les jambes du pantalon, devenues trop courtes, laissaient voir des bas reprisés à plusieurs fois, et il était évident que ses souliers n'avaient point été primitivement destinés à son usage.

Les physionomies des deux enfants ne différaient pas moins que leur costume. Celle du premier était délicate et distinguée; l'œil d'un bleu limpide, la peau fine, les lèvres souriantes, lui donnaient un charme d'innocence et de bonheur; les traits du second, au contraire, avaient une certaine rudesse; le regard était vif et mobile, le teint bruni, la bouche moins riante que narquoise; tout indiquait l'intelligence aiguisée par une précoce expérience; il marchait avec confiance au milieu des rues que les voitures sillonnaient, et suivait sans hésitation leurs mille détours.

J'appris de lui qu'il apportait tous les jours le dîner de son père, alors occupé sur la rive gauche de la Seine; la responsabilité dont il était chargé l'avait rendu attentif et prudent. Il avait reçu ces dures mais puissantes leçons de la nécessité que rien n'égale ni ne remplace. Malheureusement, les besoins du pauvre ménage l'avaient forcé à négliger l'école, et il paraissait le regretter, car souvent il s'arrêtait devant les gravures et demandait à son compagnon de lui en lire les inscriptions.

Nous atteignîmes ainsi le boulevard Bonne-Nouvelle, où l'enfant égaré commença à se reconnaître; malgré la fatigue, il pressa le pas; un trouble mêlé d'attendrissement l'agitait; à la vue de sa maison, il poussa un cri et courut vers la grille aux pointes dorées; une femme, qui attendait sur le seuil, le reçut dans ses bras, et, aux exclamations de joie, au bruit des baisers, j'eus bientôt reconnu sa mère.

Ne voyant revenir ni le domestique ni l'enfant, elle avait envoyé de tous côtés à leur recherche et attendait dans une anxiété palpitante. Je lui expliquai, en peu de mots, ce qui était arrivé: elle me remercia avec effusion, et chercha le petit garçon qui avait reconnu et reconduit son fils; mais pendant notre explication il avait disparu.

22.

C'était la première fois que je revenais depuis dans ce quartier. La reconnaissance de la mère avait-elle persisté? Les deux enfants s'étaient-ils retrouvés, et l'heureux hasard

de leur rencontre avait-il abaissé devant eux cette barrière qui peut distinguer les classes, mais qui ne devrait point les diviser?

Je m'adressais ces questions en ralentissant le pas, et les yeux fixés sur la grande grille que je venais d'apercevoir. Tout à coup je la vis s'ouvrir, et deux enfants parurent sur le seuil. Bien que grandis, je les reconnus au premier coup d'œil: c'étaient l'enfant trouvé près du parapet du Louvre et son jeune conducteur. Le costume de ce dernier avait seulement subi d'importantes modifications: sa blouse de toile grise, dont la propreté touchait presque à l'élégance, était serrée à la taille par une ceinture de cuir verni; il était chaussé de forts souliers, mais faits à son pied, coiffé d'une casquette de coutil toute neuve. — Au moment où je l'aperçus, il tenait des deux mains un énorme bouquet de lilas auquel son compagnon s'efforçait d'ajouter des narcisses et des primevères; les deux enfants riaient et se dirent amicalement adieu. Le fils de M. Duval ne rentra qu'après avoir vu son compagnon tourner le coin de la rue.

J'accostai alors ce dernier et lui rappelai notre rencontre; il me regarda un instant, puis parut me reconnaître. — Pardon, excuse, si je ne vous salue pas, dit-il gaiement, mais il faut mes deux mains pour le bouquet que m'a donné M. Charles. — Vous êtes donc devenus bons amis? demandai-je. — Oh! je crois bien, dit l'enfant; maintenant mon père est riche aussi. — Comment cela? — M. Duval lui a prêté un peu d'argent; il s'est mis en chambre où il fabrique pour son compte, et moi, je vais à l'école. — Au fait, repris-je en remarquant pour la première fois la croix qui décorait la blouse de l'enfant, je vois que vous êtes *empereur!* — M. Charles m'aide à étudier, et, comme ça, je suis devenu le plus fort de toute la classe. — Vous venez alors de prendre votre leçon? — Oui, et il m'a donné du lilas, car il y a un jardin où nous jouons ensemble et qui fournit ma mère de fleurs. — Alors, c'est comme si vous en aviez une part? — Juste! Ah! ce sont de bons voisins, allez! Mais me voilà rendu; au revoir, monsieur.

L'enfant me fit de la tête un salut souriant, et disparut. Je continuai ma route, pensif, mais le cœur soulagé. Si j'avais vu ailleurs le contraste douloureux de l'opulence et de la misère, ici je trouvais l'alliance amicale de la richesse et de la pauvreté. La bonne volonté avait adouci, des deux côtés, les inégalités trop rudes, et établi entre l'humble atelier et le brillant hôtel un chemin de bon voisinage. Loin de prêter l'oreille à la voix de l'intérêt, chacun avait écouté celle du dévouement, et il n'était resté place ni au dédain, ni à l'envie.

É. Souvestre († 1854).

23. Seuls!

1870—1871.

C'était vers la fin du jour, en été; le petit port de Courseulles, doré par les feux du soleil couchant, laissait flotter au vent les voiles à demi repliées de ses barques; les marins causaient par petits groupes; ils parlaient tous de la guerre qui venait de commencer, signalée déjà par des revers imprévus. Le paisible bon sens des Normands ne les entraînait pas vers les chances de la lutte; ils n'avaient pas désiré la guerre, la paix leur était propice, ils vendaient bien leur poisson, le commerce des huîtres était prospère, et c'était la grande richesse de Courseulles. Les marins secouaient la tête en parlant des batailles de Forbach et de Reichsoffen. — C'est un jour, disaient les jeunes; l'Empereur a été trahi, Mac-Mahon a eu du malheur, le tour des Prussiens va venir. — Si on pouvait en finir et faire la paix! commençaient les gens prudents; mais ils étaient étouffés sous les cris du public: Faire la paix après une défaite! tu n'es donc pas Français! La fierté nationale commençait déjà à s'exalter aux premières atteintes du malheur, mais chacun était triste. Peu d'enfants de Courseulles appartenaient à l'armée, ils étaient tous portés sur l'inscription maritime, mais on s'attendait à voir la flotte donner à son tour; les mères partaient en masse pour aller en pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande.

Tout à coup, on entendit le bruit d'une voiture et le trot pressé des chevaux. On promettait un chemin de fer au petit port de Courseulles, mais la diligence seule y amenait encore les voyageurs. On leva la tête dans tous les groupes: l'arrivée de la diligence avait pris depuis quelques jours un intérêt inaccoutumé; les femmes, les enfants, fuyant les provinces envahies, ou Paris, qui prévoyait un siège, venaient se réfugier dans les régions lointaines; les plus sûres, croyait-on, la Normandie et la Bretagne, étaient particulièrement favorisées par ces émigrants effrayés. Il sera toujours facile de gagner la mer, pensait-on, et alors on passera en Angleterre. L'hôtel unique, gloire du bourg de Courseulles, regorgeait de voyageurs, quelques personnes avaient déjà été obligées de se loger dans les maisons particulières.

Courseulles n'a pas encore été envahi par les baigneurs; malgré la beauté de sa plage et la bonne volonté de ses habitants, cinq ou six cabanes de bains seulement se dressent au sommet d'une petite dune, et l'amour de l'argent naturel aux Normands n'a pas été développé par cette source de gain annuel: c'était donc une nouveauté que de recevoir des étrangers dans sa maison, d'évacuer pour eux les bonnes chambres,

les lits commodes, la salle du rez-de-chaussée, en se réfugiant momentanément dans un coin obscur ou humide; mais l'instinct tient lieu d'habitude, et dix personnes entouraient déjà la diligence avant que les chevaux fussent dételés dans la cour de l'*Aigle d'Or*.

Plusieurs hommes descendirent, mais ils portaient des blouses, un bâton noueux à la main; on les laissa passer sans les regarder. Ceux qui rencontrèrent un ami échangèrent quelques paroles sans reculer d'un pouce, de peur de perdre leur place auprès de la diligence: on avait vu des femmes et des enfants à l'intérieur et dans le coupé. Une jeune femme sauta légèrement de la lourde machine. Nous avons perdu l'habitude des diligences, et deux heures de prison dans le coupé paraissent déjà longues: mais elle ne s'occupait pas d'étirer ses bras et ses jambes fatigués, elle tendait les mains aux petits enfants entassés dans la voiture. Un, deux, trois, une jeune fille les suivit, puis deux bonnes; la diligence était vide. Les curieux intéressés se rapprochèrent. «Avez-vous des chambres ici?» demanda la mère au maître de l'auberge, qui se prélassait sur sa porte. C'était un gros homme, marchand de bœuf à ses heures, et qui sentait son hôtel plein derrière lui. Il fit un signe de tête négatif. «Pas un trou», dit-il d'un air satisfait. La jeune femme se retourna avec inquiétude vers le groupe d'enfants et de bonnes qui se pressait derrière elle; les enfants étaient fatigués, le plus petit pleurait.

«Que faire?» pensait-elle. Un homme se détacha de la masse de curieux qui entouraient la voiture sans oser avancer. «J'ai une maison à louer,» dit-il. «Et moi! Et moi!» Cinq ou six demeures s'offraient à la fois, l'embarras était presque aussi grand qu'un instant auparavant. La jeune fille aux yeux noirs, au teint coloré, qui s'était jusqu'alors occupée des enfants, passa son bras sous celui de sa sœur. «Allons voir, Clémence, dit-elle à demi-voix, les bonnes peuvent attendre ici dans une des salles de l'auberge. La pauvre petite mère jeta sur elle un regard reconnaissant: «Tu as toujours de bonnes idées, murmura-t-elle; moi, quand Édouard n'est pas là, je perds la tête.» Paule riait, elle entraîna sa sœur à la suite des propriétaires qui célébraient, chacun de son côté, les louanges de leurs maisons. Les petits enfants criaient, rappelant leur mère et leur tante. «Il faut en finir, Clémence, le jour tombera et nous ne saurons où coucher.» Mme de Lavigne consentit à hâter le pas.

Quatre ou cinq maisons sentaient le poisson d'une manière insupportable, toutes étaient bâties dans des rues étroites, tournant obstinément le dos à la mer. Il semble que les

marins, lassés de leurs luttes avec l'océan, le fuient lorsqu'ils sont à terre, et ne veulent même plus le voir. Dans les villages de pêcheurs, aucune chaumière ne donne sur la mer.

Une petite maison, une seule, placée un peu plus haut que les autres, au milieu d'un jardin, restait encore à visiter. Mme de Lavigne succombait sous la fatigue; sa sœur elle-même, lasse de monter les petits escaliers en colimaçon, d'ouvrir les grandes armoires remplies de linge et de tâter les lits de plume ou les matelas, allait proposer de prendre à l'aventure une des maisons qu'on avait visitées «pour s'asseoir quelque part», lorsqu'elle leva les yeux sur le *logis nouveau* vers lequel elle se dirigeait machinalement. La troupe qui les suivait avait diminué; les propriétaires étaient restés dans leurs maisons, mécontents des défauts qu'on avait trouvés, attendant le retour des «voyageuses». «Elles ne trouveront nulle part si bien qu'ici,» se disait chacun d'eux.

Paule poussa un cri de joie. Une bouffée d'air de mer venait d'enlever son chapeau et de rafraîchir son visage échauffé. «Ici, au moins, on voit la mer,» s'écria-t-elle en se tournant vers la vaste étendue qui scintillait sous les rayons du soleil couchant. La maison ressemblait à toutes les autres, mais la situation ne permettait pas d'hésiter; avec l'aide de sa sœur, Mme de Lavigne acheva son marché, et l'on descendit jusqu'au port pour chercher les enfants.

24.

Le 1er septembre, pendant que la France haletante attendait le choc des grandes armées dans le Nord, les deux sœurs s'endormirent paisiblement sous leur nouveau toit, dans le petit bourg de Courseulles. Chaque fois que Paule se réveillait, à travers les étroits rideaux qui voilaient sa fenêtre, elle voyait le reflet des vagues se brisant à la clarté vague de la lune, et elle refermait les yeux avec un sentiment de repos et de sécurité. — Hélas! le repos et la sécurité allaient disparaître de toutes les âmes et de toutes les vies. Les coups pressés de la main de Dieu avaient renversé le gouvernement après les espérances de la victoire, et les fautes s'expiaient par les revers. La stupeur régnait dans la petite maison de Courseulles comme dans chaque demeure de la France entière. Mais déjà se manifestaient les sentiments divers: Mme de Lavigne ne songeait qu'à son mari, secrétaire d'ambassade, momentanément à Paris, en congé. «Il viendra nous chercher, disait-elle, et nous retournerons chez nous. — Tu ne peux pas aller à l'étranger, en ce moment, disait Paule, la place des Français est en France. — Mais qu'est-ce que je puis faire

pour la France? murmurait la pauvre petite mère, en regardant ses enfants qui jouaient autour d'elle, les petits et moi nous ne sommes bons à rien! — Non, mais Édouard est bon à quelque chose; il ne peut pas, tu ne voudrais pas l'empêcher de faire son devoir.» Mme de Lavigne se mettait à pleurer; il lui semblait que le premier devoir de son mari était auprès de sa femme et de ses enfants.

L'agitation des deux sœurs allait croissant; Paule la contenait de son mieux dans son âme, mais, à dix-sept ans, quelque énergique que soit naturellement le cœur, on fléchit vite sous le fardeau; elle éclatait parfois en colères patriotiques, en inquiétudes, en lamentations. Sa sœur se lamentait toujours, et sa terreur ne connut plus de bornes lorsque son mari lui écrivit qu'il était inscrit dans la garde nationale, presque seule alors, à Paris, en face des Prussiens qui s'avançaient; les troupes étaient appelées de toutes parts à la défense de la grande ville, elles arrivaient avec ardeur; le courage n'était pas éteint par les défaites, mais les connaissances militaires manquaient aux officiers, la discipline militaire manquait aux soldats, il fallait faire une armée sous les yeux de l'ennemi, en combattant; la garde nationale devait être au premier rang. Voilà ce que M. de Lavigne écrivait chaque jour à sa femme.

La tête de la pauvre enfant se perdit: «Il faut que je le revoie, disait-elle à chaque instant du jour, je ne puis le laisser mourir sans moi; qu'est-ce que je deviendrais si Édouard était tué!» La pensée de ses enfants la retenait seule, mais Paule faisait la brave: «Va passer quelques jours à Paris, disait-elle, tu reviendras avant que le siège soit commencé; on passe toujours par quelqu'une des portes, on n'entoure pas une ville comme Paris, il n'y aura pas des Prussiens partout. Tu nous rapporteras de l'argent et des habits un peu plus chauds que ceux-ci. — Mais nous n'avons rien, objectait Mme de Lavigne, nous n'étions venus que pour l'été, nos affaires sont à Munich, ah! Édouard pourra bien dire ce qu'il voudra, je ne retournerai jamais là-bas, je ne pourrais pas supporter de voir un Allemand!» Sa sœur ne riait pas des variations subites de la petite mère. «Non, certes, nous ne pourrions pas supporter d'être chez eux, d'écouter leurs vanteries; mais achète seulement une robe chaude pour les petits et un manteau pour nous, l'air de la mer est frais le matin.»

Pendant qu'on discutait les questions de toilette dans la petite maison de Courseulles, les Prussiens avançaient lentement, mais sûrement; chaque jour on voyait passer des troupeaux de vaches ou de moutons, des charrettes chargées de femmes et d'enfants, de meubles et d'instruments agricoles:

c'étaient les habitants des environs de Paris qui fuyaient devant l'ennemi, pendant que la banlieue proprement dite venait s'enfermer dans les fortifications, ajoutant ainsi un nombre de bouches inutiles. Lorsqu'on demandait aux pauvres voyageurs où ils se rendaient: «Nous n'en savons rien, disaient-ils, nous allons devant nous, nous nous sauvons.» Le quai du port était chaque soir encombré de voitures et de bestiaux.

Ce fut au milieu de ces témoignages vivants de la désolation publique que passèrent Mme de Lavigne et sa sœur pour aller retrouver la diligence dans la cour de l'*Aigle d'Or*. Timide et accoutumée aux soins de son mari, Clémence, dans un moment ordinaire, n'eût pas cru possible de voyager seule; dans l'angoisse et le trouble de son âme, elle n'y pensait peut-être même pas. Je serai bientôt en chemin de fer, disait-elle, et au bout du chemin de fer je trouverai Édouard. Peut-être sera-t-il trop occupé, suggérait Paule. — Il ne fait pas l'exercice toute la journée; il doit être très bien en uniforme, seulement ce n'est pas aussi joli que celui de secrétaire d'ambassade.

La gaieté revenait à Mme de Lavigne avec l'espoir de revoir son mari. Paule, qui restait, sentait au contraire son cœur défaillir. «Reviens bientôt,» cria-t-elle à sa sœur en regardant la diligence qui s'ébranlait. Clémence fit un signe de tête triomphant, et la jeune fille prit la main d'un des petits enfants qui se pressaient autour d'elle. C'est vous qui êtes maman maintenant, ma tante, disait l'aîné en riant; un triste pressentiment lui disait, en effet, qu'elle allait être leur mère pour bien des jours.

Au premier abord, les lettres succédèrent aux lettres. «Les Prussiens avancent, mais je reste ici le plus longtemps possible, écrivait Mme de Lavigne. Je ne voulais pas quitter Édouard, mais il dit que je suis une bouche inutile, comme si mon dîner de plus ou de moins pouvait affamer Paris! Alors je partirai par une porte quand on fermera l'autre; j'étais bien méchante pour toi, ma pauvre Paule, en voulant rester à Paris; tu dois être terriblement seule avec la mer et les petits pour toute compagnie; j'espère que Renée et Eglantine ne te donnent pas trop de peine. J'ai toujours peur qu'un beau jour Églantine ne veuille retourner dans son Midi, de peur des Prussiens!

Les portes de Paris se fermèrent plus vite et plus complètement que ne l'avaient prévu le mari et la femme dans leur inexpérience. Elle devait partir le 18 septembre; elle n'était pas prête, on ne trouvait pas de voiture, elle manqua le train de Normandie, le dernier qui s'éloigna de Paris, emportant une foule pressée, confuse, sans bagages, souvent sans

ressources; les grilles se fermèrent, les ponts se levèrent, les Prussiens s'étendirent autour des remparts et le silence commença.

Paule attendait à Courseulles; elle attendit longtemps avec patience; elle était à la fois courageuse et raisonnable, son imagination lui représentait les obstacles que pouvait rencontrer la correspondance de sa sœur, l'arrivée de sa sœur, et elle cherchait à calmer les deux bonnes qui se voyaient déjà abandonnées sans protection aux mains de l'ennemi. «Et si les Prussiens viennent jusqu'ici, mademoiselle Paule? disait Renée, brave paysanne bourguignonne, qui avait nourri le petit Henri et que Mme de Lavigne avait gardée à son service. — Si les Prussiens viennent jusqu'ici, c'est qu'il n'y aura plus de résistance nulle part, ma bonne Renée, disait Paule, et une maison pleine de femmes et de petits enfants n'excitera guère leur colère. — Mais s'ils pillent tout? — Nous n'avons pas grand'chose à piller.» Et Paule souriait un peu tristement en regardant les enfants encore vêtus de leurs blouses de toile grise, que les froides bises du commencement d'octobre traversaient aisément.

Nous avons tout juste de quoi manger, se disait-elle, comment pourrais-je habiller chaudement les enfants? Puis, avec la persévérante espérance de la jeunesse, elle se répétait une fois de plus: Clémence viendra à bout de sortir de Paris, et alors elle arrivera ici tout droit. Clémence ne venait pas, elle ne donnait aucun signe de vie, et les bonnes rapportaient que les familles étrangères réfugiées à Courseulles étaient toutes dans la même situation. Personne n'avait aucune nouvelle des bien-aimés renfermés dans Paris. Ce ne sera pas long, disait-on sans cesse, Paris a des vivres pour trois semaines, un mois tout au plus; d'ailleurs les Prussiens se lasseront si cela dure plus longtemps, et les armées qui s'organisent en province iront bientôt les prendre par derrière. Les jeunes gens partaient de toutes les maisons, appelés par les nécessités de la patrie: marins, soldats, mobiles, tous avaient rejoint les drapeaux, sans grand enthousiasme, mais avec une prompte obéissance. Il le faut, disaient les mères, et elles se contentaient de pleurer.

25.

Paule n'osait pas se promener seule sur la plage, elle emmenait avec elle les enfants, qui ne se baignaient plus: il faisait trop froid; quelquefois les bonnes accompagnaient la petite bande, et on allait au loin sur les rochers, à la mer basse, pour détacher les moules qui couvraient chaque pierre; on remplissait les paniers. Depuis quelques semaines, Paule

avait renvoyé la Normande qu'on avait prise comme cuisinière; Renée s'était chargée de préparer la nourriture. Dame, mes enfants, disait-elle aux petits, très amusés de voir la nourrice, comme ils l'appelaient, toujours occupée à éplucher les légumes ou à écumer le pot-au-feu, je ferai de mon mieux, mais ça ne sera peut-être pas fameux, je n'ai jamais fait à manger que pour mon pauvre homme. Et elle racontait en pleurant, pour la centième fois, comment son mari, couvreur en chaume, s'était tué en tombant d'un toit. Ma pauvre petite Marie, elle n'avait que trois mois, je n'avais jamais songé à me placer, mon homme n'avait pas voulu; mais il a bien fallu pour avoir de quoi élever Marie, je suis venue à Paris et je n'étais pas partie depuis deux mois qu'elle était morte. Alors Henri se pressait contre sa nourrice: C'est moi qui suis ton enfant! disait-il. Et les deux autres, grimpés sur les genoux de la brave femme, l'embrassaient tous à la fois. Nous sommes tous tes enfants, disaient-ils. Renée s'essuyait les yeux. Quand je devrais mourir de faim avec eux, pensait-elle, je ne les quitterai jamais!»

L'inquiétude qui traversait parfois l'esprit de la paysanne était constamment présente à l'esprit de Paule. A l'angoisse que lui causaient le silence prolongé de sa sœur et les mauvaises nouvelles qui circulaient sourdement en dépit des rassurantes dépêches du gouvernement, s'ajoutait la crainte d'une difficulté terrible. L'argent baissait chaque jour dans sa bourse, la jeune fille ne connaissait personne à Courseulles; qu'allait-on devenir? L'hiver approchait, les enfants avaient déjà froid; Paule ne s'inquiétait guère des robes légères ni de son mince pardessus, elle regardait les jambes violettes et les bras glacés de ses petits neveux; elle serrait contre son cœur la petite Constance comme pour la réchauffer, et elle ne trouvait de force et de calme dans ses perplexités qu'en priant Dieu le soir près de sa fenêtre, en face de la mer phosphorescente ou le dimanche dans la petite église. Quelques familles étrangères s'y trouvaient comme elle; mais Paule n'y comptait pas un ami; seulement parfois les bonnes paysannes sortant de l'église et rencontrant les petits enfants encore vêtus de leurs robes de toile comme en été, se disaient entre elles: Ces enfants doivent être gelés; on voit bien qu'ils n'ont avec eux qu'une jeune fille; car tout le monde à Courseulles avait su le départ de Mme de Lavigne, et tout le monde pensait qu'elle avait été prise quelque part dans les lignes ennemies; on regardait Paule et ses petits neveux avec une silencieuse compassion.

Elle prit enfin un grand parti; une seule robe chaude avait été placée dans les malles, pour les jours froids au bord

de la mer; jusque-là, on l'avait gardée avec soin: c'était l'unique ressource de l'avenir, les enfants n'avaient rien. Un soir, la robe grise fut coupée; après bien des efforts et des tâtonnements, la jeune fille parvint à tailler la veste, le pantalon et le gilet d'Albert; la robe de Constance et la blouse du petit Henri ne lui donnèrent pas tant de peine. Elle travailla d'abord toute la nuit; le lendemain, Églantine, la bonne, se mit à l'œuvre avec elle; quand le dimanche vint, les trois enfants sautèrent de joie en mettant leurs habits neufs; tout le jour ils venaient se presser contre leur tante en la caressant de leurs petites mains pleines de sable humide: « Nous sommes si bien, nous avons chaud maintenant, » disaient-ils.

Un grand bonheur attendait Paule au sortir de l'église; la poste, désorganisée comme tout le reste, arrivait à des heures variables selon les retards que subissaient les diverses lignes de chemin de fer, encombrées par les mouvements des troupes. Paule ne recevait point de lettres et ne s'inquiétait guère de l'heure de la poste; en revenant chez elle après le service, elle aperçut sur la table une petite lettre mince, chiffonnée, salie, presque transparente, portant au coin ces mots sacramentels que Paule entendait répéter depuis un mois sans les avoir jamais vus adressés à elle: « Par ballon monté ». Elle ouvrit la lettre brusquement, déchirant dans sa précipitation le léger tissu: « Ma Paule, écrivait Clémence, j'espère que tu as reçu toutes mes lettres, Édouard dit que non; j'essaye donc du ballon aujourd'hui; nous sommes bien décidés à nous défendre jusqu'au bout; nous avons des provisions, j'ai un jambon et deux sacs de farine dans mon armoire, comme les ménagères de Munich. Édouard ne veut pas que je parle de Munich, cela le met trop en colère de penser que nous avons vécu au milieu des Allemands; il ne veut pas non plus que je te dise ce qu'on fait ici pour l'armée et les canons; j'espère que vous allez bientôt arriver de province pour prendre les Prussiens par derrière et nous délivrer. Mes bons petits, vous portez-vous bien? J'espère que vous avez encore de l'argent. Édouard dit que je ne peux pas vous en envoyer. Dieu vous bénisse, adieu! »

Un poids immense avait disparu du cœur de Paule, elle sentait sa sœur en santé, gaie comme de coutume, pleine d'espérances patriotiques, et, malgré toutes les défenses d'Édouard sur la correspondance, elle serrait sa petite lettre contre son cœur, comme un trésor de nouvelles et de renseignements. Ce ne fut que plus tard, dans la nuit, lorsque Paule se prit à réfléchir, que l'étourderie ordinaire de sa sœur la frappa douloureusement. Elle savait bien qu'on n'avait presque plus d'argent au moment de son départ; la jeune fille s'étonnait d'avoir encore quelques pièces de monnaie dans sa bourse.

Deux jours de plus, et il faudrait tenter de vendre les modestes bijoux apportés au bord de la mer. Paule était décidée à ne garder que sa montre. La difficulté de la vente était grande; qui pouvait maintenant songer à acheter une bague ou un médaillon?

Au milieu de ses perplexités, Paule pensa tout à coup au vieux curé. On doit apporter quelquefois des bijoux aux prêtres, se dit-elle, on les charge de les vendre pour des aumônes. Elle se dirigea lentement vers le petit presbytère. La porte en était ouverte comme pour attendre ceux qui avaient besoin de secours ou de conseils. Monsieur le curé est dans l'église, dit la vieille servante. Paule l'y suivit. Le curé, pauvre et préoccupé de maintenir l'ordre et le soin dans son église, tenait un balai à la main; il époussetait les bancs des familles riches qui se trouvaient dans le chœur. Paule s'avança vers lui, le vieux prêtre posa tranquillement son plumeau, et fit signe à la jeune fille d'entrer dans la sacristie. — Sans se plaindre, sans demander un secours, Paule exposa en quelques mots sa petite histoire. «J'ai besoin de vos conseils, monsieur le curé, dit-elle. La réserve modeste de la jeune fille toucha le pasteur; hélas! tout le long de la côte, dans les petits villages, comme dans la ville de Caen, se cachaient une foule de souffrances semblables; le curé pesait dans sa main le petit paquet de bijoux. Tout cela sera vendu comme du vieil or, dit-il enfin, et ce n'est pas bien lourd. Paule fit un mouvement instinctif comme pour reprendre son paquet; son imagination lui représentait les souvenirs de sa famille et de ses amies brisés sous le marteau du joaillier; il n'y avait pas d'autre ressource, elle retira sa main. — Le dimanche suivant, elle reçut une petite boîte cachetée des mains du chantre de l'église. Cinq pièces d'or y étaient contenues, cinq pièces de vingt francs. Paule acheta des bas de laine pour les trois enfants.

26.

Les ballons passaient et repassaient, aucune lettre n'arrivait à la petite maison de Courseulles; enfin un jour, au mois de décembre, pendant que la neige couvrait la terre, et que la résistance prolongée de Paris étonnait l'Europe, la jeune fille, maintenant maigre et pâle, enveloppée de châles et grelottant auprès du petit feu de la cuisine, vit la porte s'ouvrir lentement; un des plus gros marchands d'huîtres de Courseulles, grand, fort, résolu, se tenait sur le seuil, dans un embarras visible.

Mademoiselle Paule de Sirvens, je crois? dit-il pour se donner du temps. — Tout le monde à Courseulles savait le nom de Paule; elle s'était levée et fit un signe de tête sans parler. J'ai reçu une lettre par ballon, de M. Lenoir, continua-t-il. Paule ouvrait les yeux, elle ne voyait pas pourquoi

M. Bénazet venait l'entretenir de sa correspondance avec M. Lenoir. Le brave commerçant reprit: Il paraît que Lenoir est là-bas, — et il étendait le bras dans la direction de Paris, — dans la même compagnie de la garde nationale que votre beau-frère, un gentil garçon, à ce que me dit Lenoir. Lenoir est restaurateur de son état, et prend toutes ses huîtres chez moi: c'est comme ça que nous nous connaissons. Et il a dit à Lenoir (votre beau-frère, je ne sais pas comment il s'appelle) qu'il avait peur que ses enfants et vous ne mourussiez de faim à Courseulles; n'y avait pas de danger de ça tout de même, si quelqu'un avait voulu parler; et Lenoir lui a dit: Ayez pas crainte, je vas dire à Bénazet de leur donner cent francs, et vous me les rendrez ici, je les revaudrai à Bénazet quand nous aurons passé sur le ventre aux Prussiens, puisque l'armée de la Loire va arriver. S'ils savaient où elle est, leur armée de la Loire! J'en arrive, moi, j'ai été voir mon garçon, et c'est une pitié.

La voix de M. Bénazet s'altérait; il prit dans la poche de son gilet la lettre de M. Lenoir, qu'il tendit à Paule comme la preuve de la vérité de ses paroles, mais elle la repoussa du geste; alors un billet de cent francs remplaça la lettre dans la main tendue du bon marchand d'huîtres: cette fois Paule ne refusa pas; rougissante, mortifiée, elle tendit la main à son tour et prit le billet; depuis plus de quinze jours les enfants mangeaient encore de la soupe, parfois un peu de viande; Paule et les deux femmes vivaient de légumes et de poisson grossier, les ressources allaient s'épuiser même pour ces minces repas; le bois manquait pour la cuisine, on n'allumait pas de feu ailleurs; bien des fois Paule avait envié les petits mendiants qu'elle voyait revenir chargés de fagots de bois mort qu'ils avaient ramassé le long des haies, et lorsque la mer, après une tempête, avait jeté sur la plage du bois d'épaves, elle avait silencieusement encouragé ses petits neveux à le ramasser. Albert commençait à comprendre les embarras de la situation avec la fine observation d'un enfant; il voyait les repas devenir chaque jour plus maigres, le feu plus petit et plus vite éteint; il se rendait compte que sa tante vivait de pain et de pommes de terre pour leur laisser les mets plus nourrissants. C'est comme à Paris, disait-il de temps en temps tout bas. Papa et maman n'ont rien à manger non plus, et papa se bat; il est la nuit sur le bastion à monter sa garde, il doit avoir bien froid. — Les trois enfants sautaient de joie en rapportant à Renée les copeaux humides qu'ils avaient ramassés sur la plage; la fidèle nourrice avait les larmes aux yeux, mais les deux femmes étaient inspirées par la patience généreuse de Paule; comme elle, elles se confiaient en Dieu, chaque matin elles allaient à l'église. Églantine, la méridionale, avait fait

vœu d'un cierge à Notre-Dame de la Délivrande. Quand nous aurons de quoi le payer! disait Renée. — Notre-Dame sait bien que nous n'avons seulement pas de quoi manger, répondait Églantine.

Depuis longtemps les deux servantes avaient versé dans le fonds commun l'argent que contenaient leurs petites bourses. La souffrance mutuelle qui couvait dans la petite maison unissait les cœurs comme la grande souffrance de la patrie unissait tous les efforts et toutes les sympathies. Paule, étrangère dans Courseulles, ne pouvait s'empêcher de demander des nouvelles dans la rue aux groupes qui se formaient aussitôt autour des dépêches télégraphiques; pas une lettre n'arrivait d'un mobile de l'armée de la Loire que tout le bourg n'en fût aussitôt instruit. Lorsqu'un père partait avec son cabriolet et son bon petit cheval pour faire quarante lieues à la recherche du bataillon de son fils, il emportait ses poches pleines de lettres et d'argent pour les autres enfants du pays; les plus pauvres se privaient de tout pour le soulagement de leurs fils à l'armée, abîme de souffrances que toute la tendresse humaine ne pouvait combler.

Paule enviait ceux qui pouvaient envoyer de leurs nouvelles à quelqu'un, quelque part. Aucun renseignement sur ceux qu'elle aimait ne lui était arrivé depuis la bien-heureuse lettre de M. Lenoir; les lettres qu'elle écrivait sans cesse arrivaient-elles? Le bruit public disait que non. Paris restait seul dans sa lutte héroïque: tous les efforts du dehors étaient impuissants à le soulager ou même à l'avertir. Paule ne pouvait recourir aux dispendieux messages des pigeons; il fallait faire vivre les enfants, et la tâche devenait plus difficile chaque jour: tous les soirs on raccommodait les précieuses robes grises. Paule avait vieilli de dix ans, mais son courage ranimait toujours celui des deux servantes. C'est notre siège à nous, disait-elle, grâce à Dieu, les enfants ne sont pas malades. Jamais la pauvre enfant n'avait si vivement senti l'impuissance féminine; elle souffrait toutes les angoisses de la misère et ne pouvait gagner un sou pour y subvenir. Un soir, M. Bénazet reparut devant sa porte, plus gros et plus embarrassé que jamais: Avez-vous encore reçu une lettre de M. Lenoir? dit Paule vivement, son anxiété l'emportant sur sa timidité. — Non, et le brave commerçant se mit à rire: nous ne nous écrivons pas si souvent que ça, Lenoir et moi, excepté quand le commerce des huîtres va bien, et ce n'est pas cette année; tous les parcs sont pleins; mais ma femme a dit comme ça: Puisque la maîtresse d'école est malade, peut-être que la demoiselle de Paris voudrait bien prendre sa place en attendant, et ça serait toujours quelque chose, ajouta-t-il en baissant la voix avec embarras. Paule s'approcha du bon marchand et

lui tendit la main: Qu'est-ce que deviendra votre maîtresse d'école pendant que je serai à sa place et ... que j'aurai son traitement? demanda-t-elle avec un mélange de confusion et de franchise. — Ça nous regarde, dit M. Bénazet toujours plus embarrassé, nous autres du conseil municipal, nous nous chargeons de la faire soigner. Paule n'en demanda pas davantage: le soulagement était trop grand, le secours venait trop évidemment de la main de Dieu pour disputer les conditions; le lendemain, à huit heures du matin, Paule était installée sur la petite estrade de la maîtresse d'école, rouge et troublée, mais résolue à faire bonne contenance en face des yeux curieux des petits pêcheurs, des petits marchands d'huîtres, des futurs marins assis sur les bancs. Ses regards se reportaient souvent avec complaisance sur ses neveux, qui avaient absolument voulu l'accompagner à l'école. De temps en temps, Constance sortait des rangs des petites filles pour venir embrasser sa tante, et celle-ci ne la grondait pas bien fort.

Sa classe prospérait, et le petit salaire payé par les soins de M. Bénazet suffisait à donner du pain au ménage: du pain, pas davantage; on en était venu là, et les enfants eux-mêmes ne se plaignaient pas; seulement à l'école, où les enfants aisés ouvraient pour le dîner leurs paniers bien garnis, les trois petits se glissaient dans un coin, tout près de leur tante, pour manger leur pain sans être vus, et ils refusaient obstinément les pommes ou les bribes de viande que leur offraient quelquefois leurs camarades. Albert exerçait une surveillance exacte sur son petit frère. Tu ne peux rien rendre aux autres, il ne faut rien prendre, disait-il. Constance n'avait pas besoin qu'on l'avertît. Depuis quelques jours Paule était bien inquiète; elle ne recevait toujours aucune nouvelle; elle ne savait pas que son beau-frère, uniquement préoccupé des besoins de la défense de Paris, avait interdit à sa femme d'écrire au dehors. Toutes les fois que vous envoyez une lettre, avait-il dit, vous donnez des renseignements qui seraient utiles aux Prussiens si le ballon tombait entre leurs mains, comme on dit que cela est arrivé; je ne veux plus que vous écriviez; les enfants sont en sûreté avec Paule, aucune attaque ne se dirige du côté de la Normandie, dit-on, et Courseulles est au bout du monde. — Madame de Lavigne s'était soumise, sa vie se passait maintenant dans les ambulances; le cœur avait triomphé des petites faiblesses, de la légèreté de caractère, des timidités d'autrefois; les blessés qu'elle soignait souriaient à travers leurs souffrances lorsqu'ils voyaient la jeune femme s'approcher de leurs lits. La fin venait, la résistance touchait à son terme, mais personne ne le voulait croire ni au dedans ni au dehors. Ce qui inquiétait Paule, c'est qu'elle sentait ses forces défaillir; les jambes lui manquaient souvent en

marchant, un nuage passait souvent devant ses yeux pendant qu'elle était en classe; elle avait peur de tomber malade, de rester dans son lit; et alors que deviendraient les enfants? Constance avait maigri. les deux petits garçons supportaient à merveille le sévère régime auquel ils étaient soumis. Nous apprenons à être soldats, disait Albert.

Un long cri de douleur s'éleva enfin dans la France entière. Paris, à bout de ressources. sans espoir d'un secours extrême. avait été réduit à capituler. Chaque jour, malgré les difficultés du voyage, les obstacles multipliés à la sortie, on apprenait quelque détail de plus sur la souffrance et le courage des habitants de la grande ville; quelques fugitifs commençaient à arriver, pâles et maigres, mais avec le reflet de leur résolution encore dans les yeux. Paule regardait sans cesse sur la route dans l'espoir de voir paraître son beau-frère; elle ne se soutenait plus que par un effort de volonté.

Elle était en classe, au milieu du jour; les enfants groupés autour d'elle récitaient une leçon; Henri s'était glissé à côté de sa tante et la tenait par sa robe; il était trop petit pour lire couramment, et il avait bien de la peine à apprendre par cœur; une porte s'ouvrit, Paule leva les yeux; sous le paletot grossier, le chapeau enfoncé sur des cheveux coupés, sous la maigreur inaccoutumée du visage, elle reconnut les yeux brillants, le sourire cordial de l'élégant secrétaire d'ambassade: c'était Édouard, le brave défenseur de Paris, sorti sain et sauf de tous les dangers, qui venait retrouver ses enfants, protégés par la main de Dieu à travers tant d'épreuves; elle fit un pas pour s'avancer vers lui. Clémence? murmura-t-elle en s'appuyant sur l'épaule d'un enfant. Il lui sembla qu'elle entendait ces mots: Elle est bien, elle viendra. Puis un bourdonnement passa dans ses oreilles, la chambre tourna devant ses yeux, et elle tomba aux pieds de son beau-frère. Ses forces et son courage avaient duré autant que la nécessité. tout lui faisait défaut dans la joie. Édouard avait les larmes aux yeux lorsqu'il la déposa sur son lit dans la petite maison où le conduisirent ses enfants. — Huit jours après, Clémence avait rejoint son mari, ses enfants, sa sœur, ses fidèles servantes, et Paule, faible encore, mais souriante, échangeait avec ceux qu'elle avait retrouvés les confidences des amertumes passées. Édouard avait caché sa tête dans ses mains. Tout cela est fini pour nous, dit-il enfin en relevant les yeux, mais notre pays? Et l'angoisse de son âme se trahissait dans sa voix. Notre pays se relèvera, dit doucement Clémence, et sa sœur tressaillit, tant son accent était devenu grave et pénétrant, car il a combattu vaillamment en priant Dieu.

IV. LA FRANCE DANS LE PASSÉ.

27. Aspect de la Gaule.

Les écrivains anciens nous représentent la Gaule couverte de vastes forêts qui lui donnaient un aspect sauvage. Clairsemées au midi, ces forêts étaient si sombres et si épaisses 5 au nord que les Gaulois eux-mêmes en avaient peur: aussi adoraient-ils comme une divinité l'immense forêt des Ardennes, dont le nom vient de la déesse *Arduina*.

Longtemps, du reste, les premiers peuples vécurent de la vie des bois, construisant leurs cabanes rondes avec des 10 branches d'arbres, les couvrant de feuillage et les tapissant de fougères. Ils chassaient le léger chevreuil dans les taillis, le cerf sous les hautes futaies et le sanglier dans les marais. Ils faisaient une guerre acharnée aux loups, à l'*aurochs* surtout (ou *urus*), bœuf sauvage qui aujourd'hui a presque dis- 15 paru de l'Europe. L'aurochs, animal vigoureux, rapide à la course, indomptable, n'était souvent pris que par des pièges habilement tendus, tels que les voyageurs modernes en ont remarqué chez les populations sauvages de l'Afrique.

1. Sous quel aspect les anciens écrivains nous représentent-ils la Gaule?
2. D'où vient le nom de la forêt des Ardennes? 20
3. Comment étaient faites les demeures des anciens Gaulois?
4. Faites la description de leur chasse.

28. Caractère des Gaulois.

La fierté, le courage, la hardiesse étaient les traits prin- 25 cipaux du caractère gaulois. Aussi les historiens anciens, exagérant cette hardiesse, disaient-ils que ces peuples ne redoutaient ni le ciel en feu, ni la mer en courroux, qu'ils marchaient contre les flots l'épée à la main et qu'ils tiraient des flèches contre le tonnerre.

30 Les Gaulois respectaient les serments, dont ils regardaient la violation comme un sacrilège. Ils étaient généreux, hospitaliers, accueillaient l'étranger et ne lui demandaient qu'après le repas d'où il venait et où il allait. — Doués d'un esprit vif et naturel, ils avaient une grande faculté d'imitation et 35 apprenaient vite des autres peuples ou de leurs ennemis ce qu'ils ignoraient.

A ces qualités vraiment remarquables les Gaulois joignaient des défauts qui leur devinrent très funestes. Confiants dans leur valeur, ils étaient téméraires, imprévoyants. Prompts à courir aux armes, ils étaient tout aussi prompts à se décourager et ne savaient pas supporter les revers. Indisciplinés, querelleurs, les Gaulois perdaient, par leurs divisions, les avantages qu'aurait pu leur assurer leur bravoure. Ils étaient cruels comme un peuple encore à demi sauvage et coupaient la tête de leurs ennemis vaincus pour s'en faire des trophées.

Dans ce portrait, avec les différences qu'ont amenées le temps et des mœurs plus douces, il n'est point difficile de reconnaître quelque ressemblance avec le caractère français.

29. La religion chez les Gaulois.

Comme chez les nations primitives, on retrouve chez les Gaulois l'adoration des forces de la nature: le vent, l'eau, le feu. Les arbres, les chênes surtout, étaient pour les Gaulois des objets sacrés. Plus tard même, quand les hommes eurent cessé d'adorer la nature pour n'adorer que son Créateur, l'imagination populaire crut voir encore longtemps, dans les bois impénétrables, la demeure des esprits bienfaisants ou malfaisants, des fées et des enchanteurs.

Les Gaulois donc ne bâtirent point de temples, puisque les forêts étaient pour eux des sanctuaires vénérés où vivaient leurs prêtres nommés les *hommes des chênes*, les *druides*. Toutefois la religion des druides s'élevait au-dessus du fétichisme grossier des premiers peuples. Elle reconnaissait des divinités analogues aux divinités des peuples de la Grèce et de l'Italie: *Taranu*, le dieu du ciel, le moteur de l'univers, l'esprit terrible qui lançait le tonnerre sur les mortels; le soleil *Bel* ou Belen, divinité bienfaisante, source de vie et de chaleur; *Heus* ou Hésus, qu'on suppose avoir été le dieu principal, l'Être suprême; *Teutatès*, l'inventeur des arts, le protecteur du commerce. — En l'honneur d'Hésus, les druides, la première nuit de l'année, cherchaient le gui, plante parasite qui pousse sur les arbres, mais rare sur le chêne. Lorsqu'on le rencontrait sur un chêne sacré, on le coupait solennellement et le peuple était en joie, car on attribuait au gui une vertu céleste qui en faisait un remède à tous les maux.

Les druides immolaient à leurs divinités des victimes humaines et croyaient racheter la vie d'un homme en péril par le sacrifice d'un autre homme. Aux funérailles des personnages illustres, on égorgeait ou on brûlait avec le cadavre, des serviteurs, des esclaves, pour que le défunt les retrouvât dans l'autre monde. Car les druides croyaient à une seconde vie, mais ils se l'imaginaient matérielle et grossière comme la

vie terrestre. Ils croyaient aussi que l'âme passait d'un corps dans un autre, ou même dans le corps d'animaux.

1. En quoi les Gaulois ressemblent-ils à toutes les autres nations primitives?
5 2. Pourquoi les Gaulois ne bâtirent-ils point de temples?
3. A quelles autres divinités peut-on comparer celles des druides?
4. Quelles étaient ces divinités?
5. En l'honneur de quel dieu les druides cherchaient-ils le gui?
6. Quand cueillait-on cette plante?
10 7. Quelle qualité attribuait-on au gui?

30. Prise de Rome.

En l'année 587 avant J.-C., deux grandes troupes de Gaulois se dirigèrent, l'une sous la conduite de *Sigovèse*, vers la vallée du Danube, l'autre sous celle de *Bellovèse*, vers l'Italie.
15 Les Gaulois descendus en Italie y trouvèrent d'autres peuples de leur race établis déjà en ce pays depuis mille ans. Tout le nord de l'Italie devint une seconde Gaule. Voilà pourquoi on dit souvent: les Gaules. Pour les Romains il y avait la Gaule en deçà et la Gaule au delà des Alpes.
20 En 390 avant Jésus-Christ, une des plus puissantes tribus, les *Sénons*, entra en lutte avec l'un des peuples qui commençait alors à se faire remarquer au centre de l'Italie, les *Romains*. Les Sénons avaient demandé des terres aux habitants de la ville de Clusium et, sur leur refus, leur avaient
25 déclaré la guerre. Ceux-ci, effrayés, implorèrent le secours des Romains.

Les Romains envoyèrent des députés chargés d'examiner, comme arbitres, la cause de la querelle; mais ces députés, au mépris du droit des gens, oublièrent leur mission pacifique,
30 se mirent à la tête des habitants de Clusium et combattirent les Gaulois, dont un chef fut tué. Les Sénons, irrités de cette conduite déloyale, demandèrent une réparation à Rome, qui la refusa. Alors, tournant leur colère contre cette ville dont ils avaient entendu vanter la grandeur, ils se précipitèrent comme
35 un torrent et dispersèrent, au premier choc, sur les bords de la rivière l'Allia, l'armée romaine.

Le peuple, en proie à la panique, abandonna la ville, que les Gaulois trouvèrent déserte. Les hommes capables de porter les armes s'étaient enfermés dans la citadelle ou le *Capitole*:
40 quelques vieillards seuls, anciens magistrats, attendaient l'ennemi, assis graves et impassibles sur leurs sièges d'ivoire. Les Gaulois les respectèrent d'abord, mais un soldat ayant touché à la longue barbe de Papirius, celui-ci le frappa de son bâton d'ivoire et le soldat l'immola. Aussitôt les vieillards furent

massacrés, les maisons pillées et incendiées. Sept mois durant, les Gaulois assiégèrent le Capitole; une nuit, ils allaient le surprendre, lorsque le cri des oies consacrées à une divinité éveilla la garnison. Peu après cependant les Romains, pressés par la famine, capitulèrent. Pour peser la rançon de mille livres d'or, les vainqueurs apportèrent de faux poids et leur Brenn ou chef ne répondit aux réclamations des Romains qu'en jetant encore dans la balance sa lourde épée et en s'écriant: Malheur aux vaincus!

1. Pourquoi dit-on souvent *les Gaules* au lieu de *la Gaule*?
2. Quelle tribu gauloise entra en lutte avec les Romains, en 390?
3. Quelle était la cause de cette guerre?
4. Que firent les députés romains au lieu d'examiner la cause de la querelle?
5. Où les Gaulois défirent-ils l'armée romaine?
6. Dans quel état trouvèrent-ils la ville de Rome?
7. Expliquez pourquoi on immola les vieillards restés dans la ville.
8. Combien de temps les Gaulois assiégèrent-ils le Capitole?
9. Quelle cause fit échouer la prise du Capitole?
10. Racontez comment s'exécuta le payement de la rançon.

31. Conquête de la Gaule par les Romains.

Appelés, dès l'année 154, par les Grecs de Marseille contre les Gaulois du voisinage, les Romains ne vainquirent d'abord que pour le compte de leurs alliés. Mais, à la suite d'une seconde expédition contre les Arvernes, ils fondèrent la ville d'Aix (122); quatre ans plus tard, celle de Narbonne. En l'an 106, ils prirent Toulouse. Ils possédèrent alors dans la Gaule une vaste province qu'ils appelèrent la *Narbonnaise*. L'invasion des Teutons faillit la leur ôter; mais Marius extermina ces barbares près de la ville d'Aix (102).

Cette première conquête ne fut agrandie que cinquante ans plus tard par César, qui employa, pendant neuf campagnes, toutes les ressources de sa prodigieuse activité et de son génie à soumettre les cités gauloises. Deux hommes s'illustrèrent dans cette lutte héroïque pour sauver l'indépendance nationale, l'indomptable Ambiorix et Vercingétorix, le généralissime des Arvernes. Le récit du siège d'Alésia, que César nous a laissé, étonne encore aujourd'hui par la grandeur des travaux que les Romains y accomplirent.

Vaincus pour avoir mis trop tard un terme à leurs divisions, les Gaulois acceptèrent le joug de Rome et portèrent dans les travaux de la paix l'activité qu'ils avaient montrée dans la guerre. Les villes se multiplièrent; l'art les décora. Des arcs de triomphe, des temples, des cirques, des théâtres s'élevèrent.

Tout le pays fut sillonné de routes que le commerce et la civilisation suivirent.

32. Clovis (481—511).

Clovis avait 15 ans quand il fut élevé sur le pavois par
5 les Francs Saliens à Tournay. La Gaule était alors partagée entre cinq dominations différentes: au nord-ouest, entre la Somme et le Rhin, les *Francs*; au nord-est, entre la Moselle et le Rhin, les *Alamans*, d'origine germaine et païens comme les Francs; à l'est, entre le Rhône et les Alpes, les *Bourguignons*;
10 au sud, entre les Pyrénées et la Loire, les *Wisigoths*; au centre, les *Romains*, qui n'avaient plus que quelques villes.

Clovis tourna d'abord ses armes contre Syagrius, qui gouvernait pour les Romains. Il le défit à la bataille de Soissons. Ce premier succès porta le dernier coup à la domi-
15 nation romaine dans les Gaules, et fut le commencement de la puissance des Francs.

Clovis ayant 27 ans, saint Remi, évêque de Reims, lui dit que Gondebaud, roi des Bourguignons, avait une nièce belle et sage appelée Clotilde, et il lui conseilla de la demander
20 en mariage. La jeune princesse était catholique; elle consentit à devenir l'épouse du roi des Francs. Les deux époux parlaient la même langue et ne différaient que de religion. Clotilde désirait vivement la conversion de son mari; elle le conjurait de renoncer à ses dieux et d'embrasser le christianisme. Cepen-
25 dant Clovis résistait en disant: Mes soldats ne me pardonneraient jamais d'avoir abandonné le culte de nos dieux. — Un événement inattendu combla le vœu le plus cher de Clotilde.

33.

Bataille de Tolbiac. — Les Alamans voulaient, comme
30 les autres peuples germains, prendre leur part du pillage de la Gaule. Ils franchirent le Rhin, et, se réunissant aux tribus déjà cantonnées en Alsace, ils envahirent le territoire des Francs Ripuaires. A la nouvelle du danger qui menaçait le roi de Cologne, Clovis vole à son secours. Une bataille s'engage
35 dans les plaines de Tolbiac. Clovis voit tomber à ses côtés l'élite de ses guerriers; déjà le désordre se met dans les rangs de son armée. A cette vue, il se rappelle les conseils de sa femme: Dieu de Clotilde, s'écrie-t-il, si tu m'accordes la victoire, je jure de n'adorer que toi et de recevoir le baptême. — A
40 peine a-t-il prononcé ces mots, que les Francs, comme animés d'un nouveau courage, retournent à la charge; les Alamans, vaincus, prennent la fuite.

Fidèle à sa parole, Clovis se fit instruire dans la foi catholique, puis baptiser par saint Remi. A son entrée dans

le baptistère, le pontife lui dit: Courbe humblement ta tête, Sicambre; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré! La sœur du roi et plus de 3000 guerriers saliens, sans compter un grand nombre de femmes et d'enfants, reçurent le baptême en ce même jour.

34.

Alaric II, roi des Wisigoths, était arien; les évêques catholiques, pour se soustraire à la domination d'un prince schismatique, appelèrent Clovis. — Au printemps de 507, on se dirigea vers Poitiers, où se trouvait Alaric II. Clovis lui livra bataille dans les plaines de Vouillé; les Francs, la hache et l'épée à la main, s'élancèrent sur les Wisigoths et engagèrent un combat corps à corps. Dans la mêlée, Clovis tua de sa main Alaric, dont les soldats furent taillés en pièces, après une résistance désespérée. L'Aquitaine fut ainsi soumise en un seul combat. Tout le pays, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'aux Cévennes, reconnut pour chef le vainqueur de Vouillé. — Après ces victoires, Clovis affermit son autorité en se débarrassant de ses rivaux et de ses parents, qu'il fit assassiner. Il mourut à Paris en 511.

1. Quel âge avait Cl., quand il fut élevé sur le pavois?
2. En combien de pouvoirs la Gaule était-elle alors divisée?
3. Où demeuraient les Francs (les Alamans, les Bourguignons, les Wisigoths)?
4. Que possédaient alors les Romains?
5. Dans quelle bataille Cl. défit-il les Romains?
6. Quel peuple fut défait à la bataille de Tolbiac?
7. Quel vœu fit Cl. pendant cette bataille?
8. Quelles paroles lui dit saint Remi en le baptisant?
9. Qui fut vaincu en 507?

35. Les pèlerinages.

La foi était universelle et profonde au moyen âge. Dans les châteaux comme dans les chaumières, l'éducation se bornait à la connaissance de la vie des saints, des légendes miraculeuses et des dogmes de la religion. Le paradis ou l'enfer, voilà la destinée humaine: le paradis par la foi, les mortifications et l'accomplissement scrupuleux des exercices de piété; l'enfer pour les mécréants et pour ceux qui mouraient sans avoir expié leurs péchés dans les austérités de la pénitence. Toute la science séculière était renfermée dans ce cadre. Le clergé seul avait des connaissances plus étendues, ce qui assurait sa supériorité et sa domination.

Eu égard à cette direction générale imprimée à l'activité des esprits, faut-il s'étonner de la multiplicité des églises et

des monastères qui furent construits à cette époque, des persécutions qui furent exercées contre les juifs, des bûchers dressés à l'hérésie et de la grande épopée des croisades?

Parmi les moyens les plus efficaces d'expiation proposés 5 à la piété des fidèles, les pèlerinages étaient au premier rang. On partait un bâton à la main, une gourde en bandoulière, souvent pieds nus, sans guide, sans provisions, et l'on cheminait, soutenu par la foi, à travers les bois, les ravins, les montagnes, vivant d'aumônes et de racines, couchant sur la 10 dure, exposé à toutes les intempéries des saisons, pour arriver, exténué de fatigue, à quelque chapelle signalée à la vénération publique par de saintes reliques et par des miracles. On y déposait des offrandes, on y faisait ses dévotions, puis on retournait chez soi avec la conscience d'être purifié de toute 15 souillure, quelque crime qu'on eût commis.

Ce n'étaient pas seulement les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards des classes inférieures qui allaient ainsi en pèlerinage; les moines, les seigneurs, les princes, les dames de haut lignage, les rois même employaient ce moyen d'ex-20 piation. Seulement, ils se permettaient dans le voyage des douceurs que le peuple se refusait. — Le pèlerinage le plus méritoire était celui qui avait pour but la chapelle du Saint-Sépulcre, en Palestine. On s'effraye à la pensée des fatigues et des dangers qui attendaient les pèlerins partant pour l'Orient, 25 sans bagages, sans voies frayées, en suivant les rives du Danube ou les bords de la Méditerranée, dans une complète ignorance des contrées qu'ils auraient à traverser. Ordinairement, ils ne partaient pas seuls; ils se réunissaient en troupes, afin de se donner un mutuel appui. Ce n'en est pas moins une chose admirable 30 que la force développée dans l'homme par la foi religieuse.

Vers la fin du XI[e] siècle, ces pèlerinages en Terre-Sainte s'étaient multipliés à l'infini. La noblesse surtout s'y portait en foule. Mais plus sensibles que les gens du peuple aux vexations dont les pèlerins étaient l'objet de la part des 35 Musulmans, les visiteurs de haut rang, peu habitués à subir des humiliations sans porter la main à l'épée, associèrent des pensées de vengeance aux idées de pénitence et de piété qui les avaient dirigés. Le projet d'une coalition chrétienne pour la délivrance des Lieux-Saints naquit et se développa dans 40 la noblesse française, pour descendre ensuite parmi le peuple, qui le reçut avec enthousiasme. La croisade était dans tous les esprits bien avant d'être proclamée.

P. Curel.

36. Pierre l'Ermite prêche la croisade à Clermont.

Avant de s'occuper de la guerre sainte, le concile porta 45 d'abord son attention sur la réforme du clergé et de la discipline

ecclésiastique: il s'occupa ensuite de mettre un frein à la licence des guerres entre particuliers. Mais tout cela ne put détourner l'attention générale d'un objet qu'on regardait comme bien plus important: la captivité et les malheurs de Jérusalem.

L'enthousiasme, qui s'accroît toujours dans les nombreuses réunions, était porté à son comble: Urbain satisfit enfin l'impatience des fidèles. Le concile tint sa dixième séance dans la grande place de Clermont, qui se remplit bientôt d'une foule immense. Suivi de ses cardinaux, le pape monta sur une espèce de trône qu'on avait dressé pour lui; à ses côtés, on vit paraître l'ermite Pierre, avec le bâton de pèlerin et le manteau de laine qui lui avait attiré partout l'attention et le respect de la multitude. L'apôtre de la guerre sainte parla le premier des outrages faits à la foi du Christ; il rappela les profanations et les sacrilèges dont il avait été témoin, les tourments et les persécutions qu'un peuple sans Dieu faisait souffrir à ceux qui allaient visiter les saints lieux. Il avait vu des chrétiens chargés de fers, traînés en esclavage, attelés au joug comme des bêtes de somme; il avait vu les oppresseurs de Jérusalem vendre aux enfants du Christ la permission de saluer le tombeau de leur Dieu, leur arracher jusqu'au pain de la misère, et tourmenter la pauvreté elle-même, pour en obtenir des tributs; il avait vu les ministres du Tout-Puissant arrachés au sanctuaire, battus de verges et condamnés à une mort ignominieuse. En racontant les malheurs et la honte des chrétiens, Pierre avait le visage abattu et consterné, sa voix était étouffée par des sanglots; sa vive émotion pénétrait tous les cœurs.

Michaud († 1839).

37. Prise de Jérusalem.

Le jeudi 14 juillet 1099, dès que le jour parut, les clairons retentirent dans le camp des chrétiens; tous les croisés volèrent aux armes; toutes les machines s'ébranlèrent à la fois: des pierriers vomissaient contre l'ennemi une grêle de cailloux, tandis qu'à l'aide des tortues et des galeries couvertes, les béliers s'approchaient du pied des murailles. Les archers et les arbalétriers tiraient continuellement sur le rempart; les plus braves, couverts de leurs boucliers, plantaient des échelles dans les lieux où le mur de la place paraissait offrir moins de résistance. Au midi, à l'orient et au nord de la ville, trois tours roulantes s'avançaient vers le rempart, au milieu du tumulte et parmi les cris des ouvriers et des soldats. Godefroi paraissait sur la plus haute plate-forme de sa forteresse de bois, accompagné de son frère Eustache et de Baudouin du Bourg. Il animait les siens par son exemple; tous les javelots qu'il lançait, disent les historiens du temps, portaient la mort parmi les

Sarrasins. Raymond, Tancrède, le duc de Normandie, le comte de Flandre, combattaient au milieu de leurs soldats; les chevaliers et les hommes d'armes étaient animés de la même ardeur que les principaux chefs, et accouraient sans cesse dans les lieux où les appelait le danger.

Rien ne pouvait égaler la fureur du premier choc des chrétiens; mais ils trouvèrent partout une résistance opiniâtre. Les flèches et les javelots, l'huile bouillante, le feu grégeois, quatorze machines que les assiégés avaient eu le temps d'opposer à celles de leurs ennemis, repoussèrent de tous côtés l'attaque et les efforts des assaillants. Les infidèles, sortis par une brèche faite à leur rempart, entreprirent de brûler les machines des assiégeants et portèrent le désordre dans l'armée chrétienne. Vers la fin de la journée, les tours de Godefroi et de Tancrède ne pouvaient plus se mouvoir; celle de Raymond tombait en ruines. Le combat avait duré douze heures, sans que la victoire parût se décider pour les croisés; la nuit vint séparer les combattants. Les chrétiens rentrèrent dans leur camp en frémissant de rage et de douleur; les chefs et surtout les deux Robert ne pouvaient se consoler de ce que *Dieu ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte et d'adorer le tombeau de son fils.*

La nuit se passa de part et d'autre dans les plus vives inquiétudes; chacun déplorait ses pertes et tremblait d'en essuyer de nouvelles. Les Sarrasins redoutaient une surprise; les croisés craignaient que les Sarrasins ne brûlassent les machines qu'ils avaient laissées au pied des remparts. Les assiégés s'occupèrent sans relâche de réparer les brèches faites à leurs murailles; les assiégeants, de mettre leurs machines en état de servir pour un nouvel assaut. Le jour suivant ramena les mêmes combats et les mêmes dangers que la veille.

Les chefs cherchaient par leurs discours à relever le courage des croisés. Les prêtres et les évêques parcouraient les tentes des soldats en leur annonçant les secours du ciel. L'armée chrétienne, pleine d'une nouvelle confiance dans la victoire, parut sous les armes et s'avança en silence vers les lieux de l'attaque, tandis que le clergé marchait en procession autour de la ville.

Le premier choc fut impétueux et terrible. Les chrétiens, indignés de la résistance qu'ils avaient trouvée la veille, combattaient avec fureur. Les assiégés, qui avaient appris l'arrivée d'une armée égyptienne, étaient animés par l'espoir de la victoire: des machines formidables couvraient leurs remparts. On entendait de tous côtés siffler les javelots; les pierres, les poutres lancées par les chrétiens et les infidèles s'entre-choquaient dans l'air avec un bruit épouvantable, et retombaient

sur les assaillants. Du haut de leurs tours, les musulmans ne cessaient de lancer des torches enflammées et des pots à feu. Les forteresses de bois des chrétiens s'approchaient des murailles au milieu d'un incendie qui s'allumait de toutes parts. Les infidèles s'attachaient surtout à la tour de Godefroi, sur laquelle brillait une croix d'or, dont l'aspect provoquait leurs fureurs et leurs outrages. Le duc de Lorraine avait vu tomber à ses côtés un de ses écuyers et plusieurs de ses soldats. En butte lui-même à tous les traits des ennemis, il combattait au milieu des morts et des blessés, et ne cessait d'exhorter ses compagnons à redoubler de courage et d'ardeur. Le comte de Toulouse, qui attaquait la ville au midi, opposait toutes ses machines à celles des musulmans; il avait à combattre l'émir de Jérusalem, qui animait les siens par ses discours et se montrait sur les murailles, entouré de l'élite des soldats égyptiens. Vers le nord, Tancrède et les deux Robert paraissaient à la tête de leurs bataillons. Immobiles sur leur forteresse roulante, ils se montraient impatients de se servir de la lance et de l'épée. Déjà leurs béliers avaient, sur plusieurs points, ébranlé les murailles derrière lesquelles les Sarrasins pressaient leurs rangs et s'offraient comme un dernier rempart à l'attaque des croisés.

Cependant le combat avait duré la moitié de la journée, sans que les croisés eussent encore aucun espoir de pénétrer dans la place. Toutes leurs machines étaient en feu; ils manquaient d'eau et surtout de vinaigre, qui seul pouvait éteindre l'espèce de feu lancé par les assiégés. En vain les plus braves s'exposaient aux plus grands dangers pour prévenir la ruine des tours de bois et des béliers; ils tombaient ensevelis sous les débris, et la flamme dévorait jusqu'à leurs boucliers et leurs vêtements. Plusieurs des guerriers les plus intrépides avaient trouvé la mort au pied des remparts, un grand nombre de ceux qui montaient les tours avaient été mis hors de combat; les autres, couverts de sueur et de poussière, accablés sous le poids des armes et de la chaleur, commençaient à perdre courage. Les Sarrasins, qui s'en aperçurent, jetèrent de grands cris de joie. Dans leurs blasphèmes, ils reprochaient aux chrétiens d'adorer un Dieu qui ne pouvait les défendre. Les assaillants déploraient leur sort, et, se croyant abandonnés par Jésus-Christ, restaient immobiles sur le champ de bataille.

Mais le combat allait bientôt changer de face. Tout à coup les croisés voient paraître sur le mont des Oliviers un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. Godefroi et Raymond, qui l'aperçoivent les premiers et en même temps, s'écrient que saint George vient au secours des chrétiens. Le tumulte du combat

n'admet ni réflexion ni examen, et la vue du cavalier céleste embrase les assiégeants d'une nouvelle ardeur: ils reviennent à la charge. Les femmes mêmes, les enfants, les malades accourent dans la mêlée, apportent de l'eau, des vivres, des
5 armes, réunissent leurs efforts à ceux des soldats pour approcher des remparts les tours roulantes, effroi des ennemis. Celle de Godefroi s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits, de feu grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur la muraille. Des dards enflammés volent en même temps contre
10 les machines des assiégés, contre les sacs de paille et de foin et les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse la flamme sur les Sarrasins. Ceux-ci, enveloppés de tourbillons de feu et de fumée, reculent à l'aspect des lances et des épées des chrétiens.
15 Godefroi, précédé des deux frères Lethalde et Engelbert de Tournai, suivi d'un grand nombre de braves chevaliers, enfonce les ennemis, les poursuit et s'élance sur leurs traces dans Jérusalem. Tous les braves qui combattaient sur la plate-forme de la tour suivent leur intrépide chef, pénètrent avec lui dans
20 les rues et massacrent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

En même temps, le bruit se répand dans l'armée chrétienne que le saint pontife Adhémar et plusieurs croisés morts pendant le siège viennent de paraître à la tête des assaillants et d'arborer les drapeaux de la croix sur les tours de Jérusalem.
25 Tancrède et les deux Robert, animés par ce récit, font de nouveaux efforts et se jettent enfin dans la place, accompagnés de Hugues de Saint-Paul, de Gérard de Roussillon et d'autres chefs. Une foule de braves les suit de près; les uns entrent par une brèche à demi-ouverte, les autres escaladent les murs
30 avec des échelles, plusieurs s'élancent du haut des tours de bois. Les musulmans fuient de toutes parts, et Jérusalem retentit du cri de victoire des croisés: *Dieu le veut! Dieu le veut!* Les compagnons de Godefroi et de Tancrède vont enfoncer à coups de hache la porte Saint-Étienne, et la ville
35 est ouverte à la foule des croisés qui se pressent à l'entrée et se disputent l'honneur de porter les derniers coups aux infidèles.

Raymond éprouvait seul encore quelque résistance. Averti de la conquête des chrétiens par les cris des musulmans, par
40 le bruit des armes et le tumulte qu'il entend dans la ville, il relève le courage de ses soldats. Ceux-ci, impatients de rejoindre leurs compagnons, abandonnent leurs tours et leurs machines, qu'ils ne pouvaient plus faire mouvoir. Ils plantent aux murs des échelles, à l'aide desquelles ils montent jusque
45 sur le rempart: ils sont précédés du comte de Toulouse, de Raymond Pelet, de l'évêque de Bira et d'autres. Rien ne peut

plus les arrêter dans leur marche; ils dispersent les Sarrasins, qui vont se réfugier avec leur émir dans la forteresse de David, et bientôt tous les croisés réunis dans Jérusalem s'embrassent, pleurent de joie et ne songent plus qu'à poursuivre leur victoire. 5

Cependant le désespoir a rallié un moment les plus braves des Sarrasins; ils fondent avec impétuosité sur les chrétiens qui s'avançaient en désordre et couraient au pillage. Ceux-ci commençaient à reculer devant l'ennemi qu'ils avaient vaincu, lorsque Évrard de Puysaie ranime le courage de ses com- 10 pagnons, se met à leur tête et porte de nouveau la terreur parmi les infidèles. Dès lors les croisés n'eurent plus d'ennemis à combattre.

L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi à trois heures du soir; c'était le jour 15 et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes. Cette époque mémorable aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde; mais, irrités par les menaces et les longues insultes des Sarrasins, aigris par les maux qu'ils avaient trouvés jusque dans la ville, ils remplirent de sang et 20 de deuil cette Jérusalem qu'ils venaient délivrer, et qu'ils regardaient comme leur future patrie. Bientôt le carnage devint général; ceux qui échappaient au fer des soldats de Godefroi et de Tancrède couraient au-devant des Provençaux également altérés de leur sang. Les Sarrasins étaient massacrés dans 25 les rues, dans les maisons; Jérusalem n'avait point d'asile pour les vaincus; quelques-uns purent échapper à la mort en se précipitant des remparts; les autres couraient en foule se réfugier dans les palais, dans les tours et surtout dans leurs mosquées, où ils ne purent se dérober à la poursuite des 30 chrétiens.

Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les Sarrasins s'étaient défendus quelque temps, y renouvelèrent les scènes de carnage qui suivirent la conquête de Titus. Les fantassins et les cavaliers y entrèrent pêle-mêle avec les 35 vaincus. Au milieu du plus horrible tumulte, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour poursuivre ceux qui cherchaient à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que, sous le portique et le parvis de la mosquée, le sang 40 s'élevait jusqu'aux genoux et jusqu'au frein des chevaux. Pour peindre ce terrible spectacle que la guerre a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire, en empruntant les paroles de l'historien Josèphe, que le nombre de ceux qui étaient tués surpassait de beaucoup celui des soldats qui les 45 immolaient à leur vengeance, et que les montagnes voisines du

Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable bruit qu'on entendait dans le temple.

L'imagination se détourne avec effroi de ces horribles tableaux, et peut à peine, au milieu du carnage, contempler l'image touchante des chrétiens de Jérusalem, dont les croisés venaient de briser les fers. Ils accouraient de toutes parts au-devant des vainqueurs: ils partageaient avec eux les vivres qu'ils avaient pu dérober aux Sarrasins; tous remerciaient ensemble le Dieu qui avait fait triompher les armes des chrétiens. L'ermite Pierre, qui, cinq ans auparavant, avait promis d'armer l'Occident pour la délivrance des chrétiens de Jérusalem, dut jouir alors du spectacle de leur reconnaissance et de leur joie. Ceux-ci semblaient ne voir que lui au milieu des croisés; ils rappelaient ses paroles et ses promesses; c'est à lui qu'ils adressaient leurs cantiques; c'est lui qu'ils proclamaient leur libérateur; ils lui racontaient les maux qu'ils avaient soufferts depuis son absence; ils pouvaient à peine croire ce qui se passait sous leurs yeux, et, dans leur enthousiasme, ils s'étonnaient que Dieu se fût servi d'un seul homme pour soulever tant de nations et pour opérer tant de prodiges.

A la vue de leurs frères qu'ils avaient délivrés, les pèlerins se rappelèrent sans doute qu'ils étaient venus pour adorer le tombeau de Jésus-Christ. Le pieux Godefroi, qui s'était abstenu du carnage après la victoire, quitta ses compagnons, et, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et les pieds nus dans l'église du saint Sépulcre. Bientôt la nouvelle de cet acte de dévotion se répand dans l'armée chrétienne; aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent, les croisés se dépouillent de leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements, de leurs sanglots, et conduits par le clergé du pays, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la Résurrection. Michaud († 1839).

38. Godefroi de Bouillon.

Godefroi de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, fut le héros de la première croisade, et le modèle des vertus chevaleresques. En 1094, le moine picard Pierre surnommé l'Ermite, revenait d'un pèlerinage en Terre sainte: il avait vu les persécutions endurées par les chrétiens d'Orient, et il avait promis au patriarche, nom que portait l'évêque de Jérusalem, d'intéresser les chrétiens d'Europe aux maux de leurs frères d'Asie. De retour en Italie, il se jeta aux pieds du pape, et lui demanda l'autorisation de prêcher une guerre destinée à délivrer Jérusalem et la Palestine. Telle fut l'origine des croisades. Pierre, monté sur une mule, parcourt l'Italie, une partie de l'Allemagne et la France; il allait dans les villes, dans les bourgs et dans

les villages, prêchant dans les églises et sur les places publiques et faisant pleurer les femmes, les enfants, les riches et les pauvres au récit émouvant des maux que subissaient les chrétiens d'Orient. Le pape Urbain II convoqua un concile, vaste réunion où se trouvaient, à côté des cardinaux, des évêques et des prêtres, les envoyés des rois, les seigneurs et même les simples habitants des villes. Le premier concile tenu à Plaisance, ne produisit aucun résultat; mais, l'année suivante (1095), se tint le concile de Clermont en Auvergne. Les assistants furent si nombreux qu'il fallut élever des tentes dans la campagne; on y vit accourir les seigneurs du nord et les seigneurs du midi; des Français, des Italiens s'y coudoyaient avec des Allemands et des Espagnols. Le pape Urbain II prit le premier la parole; puis Pierre l'Ermite raconta ce qu'il avait vu à Jérusalem. Les témoins oculaires nous disent que les larmes coulaient de tous les yeux, et qu'un immense cri: Dieu le veut, Dieu le veut,» accueillit la fin de sa harangue. Un grand nombre des assistants s'engagea à partir pour la Palestine; des croix d'étoffe rouge furent distribuées par Pierre à ceux qui prenaient cet engagement. Ainsi fut résolue la première croisade: elle naquit spontanément d'un mouvement enthousiaste de la foule qu'avaient émue le moine et le pape. On a élevé une statue à Urbain II, à l'endroit même où fut prêchée cette expédition.

Bientôt tous les préparatifs furent terminés: la plupart des croisés étaient si impatients qu'ils ne voulaient pas s'attendre les uns les autres. On partit par groupes, par bandes, sous la conduite du premier chef venu, souvent sans chef: on voyait dans ces premières bandes des paysans qui avaient attelé leurs bœufs à leurs charrettes et qui emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants; si l'on apercevait quelque bourg, les enfants, les femmes demandaient: N'est-ce point là Jérusalem? Aussi ces pèlerins, ignorants et manquant de tout, se firent-ils massacrer sur la route par les populations au milieu desquelles ils passaient. Après les paysans et les pauvres, étaient partis des chevaliers et des nobles. Ceux-là aussi ne réussirent point à aller à Jérusalem; ils purent pourtant traverser l'Europe et débarquer en Asie, mais ils se firent tous tuer au siège de la première ville asiatique qu'ils rencontrèrent, sous les murs de Nicée. Enfin, la véritable armée, celle qui n'était ni une cohue de paysans, ni un ramassis de guerriers indisciplinés, s'organisa et partit. Elle était composée de seigneurs du nord de la France, du sud de la France, et de l'Italie. Il y eut aussi, mais en petit nombre, des Anglais et des Allemands; quant aux Espagnols, le pape leur défendit de prendre part à cette croisade, car ils avaient à combattre chez eux ces

mêmes ennemis de la religion chrétienne, qu'on allait chercher au-delà des mers.

Il n'y avait point de chef unique: Adhémar de Monteil, évêque du Puy, représentait le pape, et les principaux seigneurs formaient un conseil qui décidait de toutes choses. Mais la piété, le courage et la prudence de Godefroi de Bouillon lui valurent le premier rang dans l'armée. Des croisés étaient partis les uns par terre, les autres par mer: ceux qui suivaient la route de terre étaient principalement les seigneurs du nord de la France; on remarquait, à côté de Godefroi de Bouillon, Baudouin son frère, Hugues de Vermandois, frère du roi de France, et bien d'autres moins célèbres et moins puissants, qui se groupèrent naturellement autour de Godefroi; ces seigneurs traversèrent l'Allemagne et la Hongrie pour se rendre à Constantinople, où se rendirent aussi les croisés qui s'étaient embarqués à Marseille avec le comte de Toulouse, Raymond, ou dans les ports d'Italie avec Bohémond, prince de Tarente.

39.

Les latins arrivés à Constantinople étaient si nombreux, qu'un historien nous dit qu'il serait plus facile de compter les grains de sable du désert que d'énumérer leurs forces: c'était la première fois depuis bien des siècles que l'Europe occidentale, ou l'Europe latine, était en présence de l'Europe orientale, ou grecque. La comparaison parut à chacun des peuples désavantageuse pour l'autre. Les Grecs raillaient l'ignorance des Latins; les Latins se moquaient de la lâcheté des Grecs; l'empereur de Constantinople, en exigeant que les Latins lui fissent hommage de leurs futures conquêtes, faillit amener une guerre qui eût mal tourné pour lui. Un seigneur français refusa de lui prêter hommage; il s'écria qu'il supportait avec peine qu'un poltron fût assis sur un trône, quand tant de braves gens étaient debout, et l'on eut les plus grandes peines à l'empêcher de s'asseoir lui-même sur le trône de l'empereur.

La prudence de Godefroi de Bouillon conjura tout danger; il promit, au nom des chrétiens d'Occident, de faire hommage à l'empereur des terres qui avaient appartenu à l'Empire grec; il apaisa les murmures de ses compagnons en leur montrant la nécessité de conserver l'alliance d'un prince qui, seul, pouvait leur fournir des guides pour les diriger dans un pays inconnu, leur procurer des vivres et assurer leurs communications avec l'Occident; puis, il se hâta de passer en Asie, préférant conduire les chevaliers à la bataille plutôt qu'au conseil; car il était plus sûr de leur courage que de leur sagesse.

Au siège de Nicée, comme à la bataille de Dorylée, devant Antioche et à Jérusalem. Godefroi de Bouillon montra

un brillant courage, et justifia le choix qu'on avait fait de lui comme chef; mais ce fut surtout dans les moments d'épreuve, lorsque l'armée chrétienne, décimée déjà par les maladies et harcelée par l'ennemi, s'avançait péniblement dans les plaines brûlantes de la Phrygie, ou que, maîtresse d'Antioche, elle était enfermée dans sa conquête par une armée supérieure en nombre, que Godefroi justifia son autorité. Il n'eut pas un instant de défaillance, et par sa piété, sa constance, il releva l'esprit des siens; d'autres peines vinrent encore l'atteindre plus gravement, lorsque la division se mit dans les rangs des chrétiens et que les rivalités de son frère Baudouin et de Bohémond faillirent compromettre le succès de l'expédition. Il surmonta tous les obstacles: il triompha également des ennemis sur le champ de bataille et des rivalités de ses compagnons dans la tente.

Enfin les croisés arrivèrent devant Jérusalem. Quand ils aperçurent la ville sainte, ils se précipitèrent à genoux en s'écriant: Jérusalem! Jérusalem! puis se relevèrent en poussant le cri de guerre de la croisade: Dieu le veut! Dieu le veut! Le siège fut très pénible et meurtrier. Enfin le 15 juillet 1099 Jérusalem fut emportée d'assaut. Les croisés rendus furieux par leurs souffrances, souillèrent leur victoire par un immense massacre de musulmans. Dans la mosquée, les chevaux avaient du sang jusqu'aux genoux.

Godefroi de Bouillon ne prit point part à ces atrocités. Il se rendit sans armes et pieds nus dans l'église du Saint-Sépulcre, et toute l'armée, imitant bientôt son exemple, oublia sa fureur pour venir prier près du lieu où l'on croyait que Jésus-Christ avait été enseveli.

Il fallut bientôt organiser la conquête: toute l'armée voulut que Godefroi devînt le roi du nouveau royaume. Mais il ne voulut point du titre de roi, déclarant qu'il ne porterait pas la couronne d'or, là où Jésus avait porté la couronne d'épines, et il prit le titre plus modeste de baron du Saint-Sépulcre (1099.)

Il donna à son royaume, consolidé par une nouvelle victoire sur les musulmans, une sage administration; les lois qu'il fit rédiger sont restées célèbres sous le nom *d'Assises de Jérusalem.* Il mourut en 1100, également regretté de ses compagnons, des chrétiens d'Orient, et des musulmans eux-mêmes, qui avaient trouvé en lui un ennemi généreux et un conquérant juste.

40. Saint Louis (1226—1270).

Louis IX, âgé de onze ans, succéda à son père, sous la régence de sa mère, Blanche de Castille. Pendant sa minorité, plusieurs des grands vassaux tentèrent d'agrandir leurs domaines à ses dépens; mais la régente sut les réprimer: le comte de

Champagne et le duc de Bretagne durent faire leur soumission, et le comte de Toulouse perdit une partie de ses États. En 1234, Louis IX épousa Marguerite, fille du comte de Provence, dont il s'assura ainsi l'héritage. En 1242, il défit, à Taillebourg et à Saintes, le roi d'Angleterre Henri III, qui soutenait dans leur révolte les comtes de Toulouse et de la Marche. Les rebelles furent contraints de se soumettre.

Pour accomplir un vœu fait dans une grave maladie, Louis IX entreprend, en 1248, la septième croisade. Maître de Damiette et vainqueur à la Mansourah, il voit son armée détruite par les Sarrasins et par les maladies; fait prisonnier, il ne racheta sa liberté que par la cession de Damiette. La nouvelle de la mort de la reine Blanche, qui gouvernait le royaume en son absence, détermine Louis à revenir en France en 1253.

La France commençait à jouir du repos sous la sage administration de son roi, quand il entreprit une nouvelle croisade. Cette fois, il fit voile pour Tunis; mais à peine débarqué, il fut atteint de la peste, et bientôt il en mourut. Son corps fut rapporté en France par son fils Philippe.

41. La corvée.

Il faut se figurer une seigneurie comme séparée en deux grandes divisions: 1° l'ensemble des terres que le seigneur a concédées ou est censé avoir concédées, pour les cultiver, soit aux serfs, soit aux hommes libres; 2° les terres qu'il a gardées autour de son château et qui forment son domaine propre. Si on n'a pas cette distinction présente, on ne se fait pas une idée précise des corvées. Ce domaine propre, comment est-il régi? Ce sont les habitants de la seigneurie qui le cultivent par corvées, c'est-à-dire que chaque habitant doit consacrer au domaine du seigneur un jour, deux jours, trois jours de son travail par semaine; le plus souvent même, le genre de travail que chacun ou plutôt que chaque famille doit faire sur les domaines du seigneur est spécifié. Tels et tels doivent labourer, tels autres moissonner, tels autres rentrer les foins. Ce n'est pas seulement la culture du domaine qui donne lieu à des corvées, c'est l'entretien et le service du château: ainsi, telle femme doit balayer les cours le mercredi, telle autre le dimanche; celui-ci est obligé de conduire le cheval du seigneur quand il va en voyage; celui-là est obligé à coudre les habits de ses soldats etc.

P. Lacombe.

42. La taille.

Sous l'ancien régime les impôts principaux étaient la taille, les aides, les douanes, la gabelle. — La taille répondait à

notre impôt foncier; c'était l'impôt des propriétés. Il ne portait guère que sur un tiers des habitants. Les nobles, les prêtres, les employés de toute espèce en étaient exempts, et ils trouvaient moyen d'en faire exempter leurs fermiers, en sorte que la charge, qui aurait été faible, répartie sur tous, écrasait de son poids le tiers en question, d'autant que ce tiers se composait précisément des cultivateurs pauvres ou gênés. La taille était arbitraire.

Le collecteur n'était pas un fonctionnaire comme l'est aujourd'hui le percepteur; chaque habitant remplissait à tour de rôle cette fonction. Le collecteur était donc le plus souvent un paysan grossier qui ne savait ni lire ni écrire. Il répondait de la rentrée de l'impôt, et devait payer pour ceux qui ne payeraient point. Après les paysans aisés, les gens que le collecteur taxait le plus haut, c'étaient ses ennemis, quitte à être rattrapé par eux quand, à leur tour, ils devenaient collecteurs.

43.

Un écrivain du temps, Bois-Guillebert, a fait un tableau saisissant du recouvrement de la taille dans les villages. Les collecteurs, dit-il (il y avait généralement plusieurs collecteurs), s'assemblent au cabaret, car c'est là qu'ils décident entre eux le chiffre à fixer pour chaque habitant; souvent ils sont plus de trois mois sans pouvoir s'accorder. Une fois le recouvrement décidé, ils sortent, et, comme ils sont exposés à recevoir des injures et même pis, ils ne veulent procéder à la levée de l'impôt que tous ensemble. Tandis que ces sept ou huit fonctionnaires s'en vont d'un côté par les rues, soulevant sur leur passage un tumulte de cris et d'imprécations, les collecteurs de l'année précédente, qui n'ont pas encore fini le recouvrement toujours laborieux de leur année, en font autant de leur côté. Les uns et les autres n'emboursent que des injures. Cependant l'intendant s'est impatienté; il envoie une escouade d'huissiers et de sergents, mais ce n'est pas encore sérieux; on paye la course aux huissiers; on fait taire les sergents, moyennant quoi ils s'en vont sans avoir fait de mal à personne; ils reviennent ainsi jusqu'à cinq ou six fois, ce qui ne laisse pas que de constituer une forte dépense pour le village. Mais enfin, on ne peut pas toujours faire attendre M. l'intendant. Les huissiers reviennent une septième fois, et, à ce coup, c'est pour de bon; ils saisissent tous les bestiaux du village, sans s'occuper qui a payé ou non, car les habitants sont solidaires entre eux. Alors commencent les pleurs et les grincements de dents. Les bestiaux des pauvres cultivateurs sont vendus, et, si les bestiaux ne suffisent pas, on enlève les misérables meubles;

on va jusqu'à décrocher les portes, les volets; on démolira même la cabane, s'il le faut, pour vendre les briques et les poutres. On n'entend, on ne voit que des femmes qui crient, se lamentent. Avec tout cela, il manque encore quelque chose
5 au chiffre de la taille. Les huissiers saisissent les collecteurs et les conduisent en prison à la ville. Il faut que le village paye encore l'entretien des collecteurs dans la prison. Au bout de quelques mois, ils en sortent malades et ruinés.

P. Lacombe.

44. Le colombier, la garenne et la chasse seigneuriales.

10 Seul dans le village, le seigneur avait le droit d'avoir un colombier, et il y élevait une nuée de pigeons. Seul encore, il avait le droit d'avoir une garenne, et il y élevait une armée de lapins. Pigeons et lapins seigneuriaux pillaient le pays à qui mieux mieux: les uns mangeaient les grains; les autres
15 dévoraient les légumes. Tous étaient inviolables pour le paysan; quiconque tuait un lapin était puni des peines les plus sévères; avec certains seigneurs, il y allait de la corde tout simplement. Le reste du gibier n'était pas moins protégé; le seigneur seul avait droit de mort sur toutes les bêtes des champs, et il se
20 montrait presque aussi jaloux de sa chasse que de ses prérogatives honorifiques. — Quand le seigneur chassait, chiens, chevaux et piqueurs passaient à travers les champs, comme un orage. Les haies, les clôtures étaient rompues; car, en droit, le paysan ne devait pas se clore; cela aurait trop gêné
25 la chasse du seigneur; les murs mêmes, souvent, le seigneur les faisait abattre à l'occasion d'une grande chasse.

P. Lacombe.

1. A qui, dans le village, était réservé le droit exclusif d'avoir un colombier et une garenne?
2. Quelle peine attendait celui qui tuait un lapin?
30 3. De quel autre droit le seigneur n'était-il pas moins jaloux?
4. Qu'arriva-t-il quand le seigneur chassait?
5. Quel droit le paysan n'avait-il pas?
6. Étaient-ce les haies seulement qui étaient rompues à l'occasion d'une grande chasse?

35
45. Les procès des corporations.

Les privilèges et les rivalités des corporations engendraient des procès interminables, non moins ruineux qu'absurdes. La confrérie des fripiers, par exemple, eut avec la confrérie des tailleurs un procès qui commença sous le règne de Louis XI
40 et ne finit que sous Louis XIV. Les fripiers accusaient les tailleurs de vendre de vieux habits, tandis que les tailleurs

accusaient les fripiers d'en vendre de neufs. Comme il est assez difficile de distinguer un habit complètement neuf d'un habit porté depuis peu, le tribunal était fort embarrassé; aussi le procès dura-t-il trois cents ans. —

Une autre confrérie, celle des savetiers, avait le droit de faire des réparations aux vieux souliers; mais elle n'avait pas le droit d'en faire de neufs. Un beau jour, les savetiers voulurent se permettre de faire leurs propres souliers, ceux de leurs enfants et de leurs femmes. — Comment! vous osez faire des souliers neufs! s'écrièrent aussitôt les cordonniers. Il s'ensuivit un long procès. Les savetiers le perdirent après y avoir dépensé beaucoup d'argent, et ils furent obligés de ne faire que raccommoder leurs chaussures.

Les marchands de poules firent un procès aux rôtisseurs, parce qu'ils osaient mettre des poules à la broche, au lieu d'y mettre seulement de grasses viandes, comme du bœuf et du mouton. Après de longs procès il fut défendu aux rôtisseurs, sous la régence d'Anne d'Autriche, de mettre des volailles à la broche.

46. Jeanne d'Arc.

Vaincu à Cravant et à Verneuil, malgré le dévouement de ses vaillants capitaines, malgré le secours des Écossais, ses fidèles alliés, Charles VII voyait les Anglais élever autour d'Orléans une suite de forts et de bastilles. Déjà la famine se faisait sentir avec toutes ses horreurs. Encore quelques jours, Orléans tombait au pouvoir des Anglais, lorsqu'un événement merveilleux changea la face des affaires et, en sauvant Orléans, sauva la France.

Il y avait au village de Domremy, près de Vaucouleurs, en Lorraine, une jeune paysanne nommée *Jeanne d'Arc*. Cette pieuse fille, qui entendait chaque jour de tristes récits sur les malheurs de la France, se crut appelée par Dieu à la délivrance de son pays. Elle alla trouver le roi à *Chinon* et lui annonça que Dieu lui avait donné mission de chasser les Anglais d'Orléans et de faire sacrer Charles VII à *Reims*.

Arrivée sous les murs d'Orléans, Jeanne somma les Anglais de se retirer, déclarant que Dieu l'avait envoyée pour les mettre hors de toute la France. Les Anglais la traitèrent de folle. Le roi de France lui-même doutait de Jeanne; il la fit interroger à Poitiers par des savants, des théologiens; mais elle les confondit par la sagesse de ses réponses. — On lui remit une armure de chevalier, et, prenant en main un étendard blanc fleurdelisé, elle partit avec le brave Dunois pour écuyer. — Malgré les forteresses élevées sur les deux rives par Salisbury et Talbot, Jeanne d'Arc entra dans Orléans

le 29 avril 1429. Chacun croyait voir en elle un ange sauveur; c'était à qui toucherait son cheval. On chantait des cantiques sur son passage, on saluait par des cris de joie cette envoyée du ciel, on croyait à la victoire. En effet, le 8 mai 5 1429, les Anglais, chassés de la rive gauche, incendiaient leurs bastilles de la rive droite et levaient ce siège commencé depuis sept mois.

Charles VII n'était encore que dauphin: il fallait qu'il fût sacré roi avant le roi anglais Henri VI; mais comment 10 traverser 60 lieues de pays occupées par l'ennemi? Le 10 juin, Jeanne rentre en campagne avec douze mille hommes et gagne la bataille de Patay. Suffolk et Talbot sont prisonniers, l'armée anglaise détruite, Bedford sans ressources. Le peuple, qui avait retrouvé l'orgueil et l'enthousiasme de ses belles 15 années, criait: *A Reims! à Reims!* Le prestige de Jeanne d'Arc dissipa tous les obstacles, et le dimanche 17 juillet 1429, Charles reçut des mains de l'archevêque l'onction sainte, qui consacrait son droit aux yeux du peuple et de l'Église.

Dès que le roi fut sacré, Jeanne, se jetant à ses pieds, 20 lui demanda la permission de retourner à la garde de ses moutons. On la retint. Charles VII poussa sur Paris (1429), qui était encore au pouvoir de l'ennemi; mais il ne sut pas seconder le courage de Jeanne en se montrant à côté d'elle au pied des remparts. De Saint-Denis, il donna l'ordre formel 25 de ne pas continuer un assaut qu'il regardait comme incertain, et passa le temps à négocier avec le duc de Bourgogne, pour l'engager à rompre avec l'Angleterre.

Le 20 mai 1430, le duc de Bourgogne, uni aux Anglais, vint mettre le siège devant Compiègne, que défendaient Jeanne 30 d'Arc et le gouverneur de la place. Le 24, vers cinq heures du soir, Jeanne fut prise dans une sortie avec un petit nombre de chevaliers, enfermée au château de *Beaurevoir*, puis vendue aux Anglais pour 10000 livres tournois. Ceux-ci l'enfermèrent au château de *Rouen*. Il fut décidé que son procès serait 35 instruit par un tribunal où siégeraient l'évêque de Beauvais et le cardinal de Winchester. On l'accusa de sorcellerie, d'hérésie et d'autres crimes. Comme elle était jugée d'avance, ses réponses, pleines de bon sens et de dignité, ne purent rien changer à son sort. Elle fut brûlée vive sur la place du 40 Vieux-Marché à Rouen. — La mort de Jeanne d'Arc souleva en Europe un cri d'horreur; elle fut en France le signal de la ruine du parti anglais. Le peuple, qui, comme Jeanne, n'avait à donner que sa vie, l'offrit à la patrie et accourut en foule sous la bannière royale; la bourgeoisie sacrifia sa fortune: 45 un marchand, *Jacques Cœur*, donna ses millions pour payer les armées et ne recueillit que l'ingratitude.

47. Résumé de la vie de Jeanne d'Arc.

Une enfant de douze ans, une toute jeune fille conçoit l'idée étrange, absurde si l'on veut, d'exécuter ce que les hommes ne peuvent plus faire, sauver son pays. Elle couve cette idée pendant six ans sans la confier à personne. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors, inébranlable, elle exécute son dessein, malgré les siens et malgré tout le monde. — Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands; elle arrive à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre; et dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats, rien ne l'étonne. Elle plonge, intrépide, au milieu des épées. Blessée toujours, désespérée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé! La pauvre fille, de son corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France.

La récompense, la voici:

Livrée en trahison, outragée des barbares, tentée de ses juges qui essayent de la prendre par ses paroles, elle résiste à tout, elle s'élève au-dessus de tous, prononce des paroles sublimes, qui feront pleurer éternellement . . . Abandonnée de son roi et du peuple qu'elle a sauvés, elle revient, par le cruel chemin des flammes, dans le sein de Dieu (30 mai 1431).

Michelet († 1874).

48. Louis XI (1461—1483).

Jeanne d'Arc avait délivré la France des Anglais; Louis XI l'affranchit de la féodalité, des puissantes maisons de Bourgogne, d'Orléans, d'Anjou, de Bretagne, qui occupaient plus d'un tiers de la France. *Je mettrai ma couronne si haut*, dit-il, *qu'il n'y aura pas de bras assez long pour l'atteindre.* Il n'eut qu'une seule passion, celle du pouvoir; une seule idée, l'agrandissement du royaume. *Qui ne sait dissimuler ne sait régner:* telle fut la maxime qu'il mit en pratique, et, si les moyens qu'il employa ne furent pas toujours marqués au coin de la bonne foi et de la justice, s'il se montra tyran soupçonneux et impitoyable, on ne saurait trop admirer comment il sut rétablir l'ordre, assurer la paix publique, la sûreté des routes et protéger le commerce et l'industrie.

Tant que Louis n'avait été que dauphin, il s'était montré l'ardent allié des seigneurs; à peine roi, il devint jaloux de son autorité et voulut opérer sans retard une foule de réformes. Les seigneurs, sentant que le nouveau roi voulait, à leurs

dépens, augmenter le pouvoir de la couronne, se réunirent en une vaste association, et, pour mettre le peuple dans leurs intérêts, ils prirent le titre spécieux de *Ligue du Bien public.* Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, était à leur tête. Plusieurs batailles se livrèrent entre les deux partis, mais c'est plutôt à la ruse et à des négociations habiles que Louis dut la soumission des seigneurs rebelles. Il les détacha un à un de l'alliance qu'ils avaient faite avec Charles; et celui-ci, après avoir été vaincu par les Suisses à Granson et à Morat, trouva la mort sous les murs de Nancy, avec presque tous ses guerriers. Débarrassé de son plus terrible ennemi, Louis XI écrasa sans pitié le reste de ses adversaires. Le comte d'Armagnac fut poignardé dans son lit; le duc de Nemours, le connétable de Saint-Pol, décapités; le fils du duc d'Anjou, enfermé dans une cage de fer, et leurs domaines furent confisqués au profit de la couronne.

Usé par le travail, les soucis, les remords, plus sombre et plus défiant que jamais, il se renferma dans son château de Plessis-lès-Tours. Une garde permanente veillait au dedans et au dehors de cette sorte de prison, dont les avenues étaient semées de chausse-trapes; à l'entour étaient plantés des gibets, confiés aux soins de son terrible compère, le bourreau *Tristan l'Hermite.* Son médecin *Coictier,* son barbier *Olivier le Daim* et quelques autres officiers étaient les seuls qui pussent entrer dans cette demeure impénétrable. Poursuivi par la crainte de la mort, il se couvrit de reliques, consulta les astrologues, ordonna des processions et des pélerinages; enfin il fit venir du fond de la Calabre un pieux ermite, nommé *François de Paule*, et le supplia à genoux de l'arracher à la mort. C'est au milieu de ces terreurs qu'il expira, à l'âge de 60 ans, après en avoir régné 22.

49. Le nom de Dauphin.

Humbert, prince du Dauphiné, avait un fils unique nommé André, qu'il aimait tendrement. Un jour qu'il jouait avec ce fils bien-aimé, et qu'il le tenait dans ses bras à la fenêtre d'une salle de son château, au bas duquel coule l'Isère, le petit prince lui échappa des mains et tomba dans la rivière, où il se noya. Humbert fut tellement affligé qu'il résolut, dès lors, de renoncer au monde et d'aller se renfermer dans la solitude d'un cloître. Il céda ses États au prince Charles, alors âgé de huit ans, petit-fils de Philippe de Valois, à condition que les fils aînés des rois porteraient le titre de *dauphin.*

50. La Saint-Barthélemy.

Le roi Charles neuf (1560—1574) avait trouvé plus d'une fois que les chefs huguenots portaient trop haut la tête. Pour le moment, impatient du joug de sa mère, envieux des victoires qu'on attribuait à son frère, il songeait à se rapprocher d'eux. Il écrivit à Coligny, à Jeanne d'Albret, et poussa à la prompte conclusion du mariage de Henri de Béarn avec sa sœur. La reine de Navarre se décida à venir à Paris, puis l'amiral. «Enfin nous vous tenons, mon père, lui dit le jeune roi en l'embrassant, et vous ne nous échapperez pas quand vous voudrez.»

Quand la cour vint à Paris, avec son cortège de gentilshommes huguenots et de ministres protestants, le sang mua aux Parisiens, restés tous catholiques, et le jour où le mariage fut célébré, le 18 août (1572), à la porte de Notre-Dame, on eut grand'peine à empêcher une émeute. Le 22 août, Coligny reçut, en sortant du Louvre, un coup de feu tiré par Maurevel, assassin de profession aux gages du duc de Guise. A la première nouvelle de l'attentat, Charles IX courut auprès de l'amiral: «La douleur est pour vous, dit-il, l'injure et l'outrage sont pour moi,“ et il jura de le venger.

Le lendemain, le roi semblait dans les mêmes sentiments; mais la reine vint l'assaillir avec le duc d'Anjou, le duc d'Angoulême, Tavannes, le chancelier Birague, le maréchal de Retz, le duc de Nevers, les trois derniers Italiens. Il faut tout tuer, dit un des conseillers italiens, le péché étant aussi grand pour peu que pour beaucoup. Charles, jusqu'alors immobile et sombre, s'écria que, puisqu'on trouvait bon de tuer l'amiral, il voulait qu'on tuât tous les huguenots de France, «afin qu'il n'en restât plus un pour le lui reprocher après.» Dans la nuit du 23 au 24 août, vers deux heures du matin, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois donna le signal. Des bandes forcenées se répandirent dans toute la ville. L'amiral Coligny tomba un des premiers sous leurs coups. Les huguenots, surpris dans leur sommeil, ne pouvaient échapper. On précipitait leurs cadavres par les fenêtres. La Seine en emporta un grand nombre.

V. Duruy.

51. Henri IV.

Henri IV, roi de France et de Navarre, était fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, fille elle-même d'Henri d'Albret, roi de Navarre. Il naquit le 13 décembre 1553 au château de Pau, et il mourut assassiné à Paris, le 14 mai 1610, à l'âge de cinquante-sept ans. Il est peu de rois dont

le nom soit resté aussi populaire. Henri doit cette popularité à son courage, à son esprit et au bien qu'il fit à son royaume. Après une série de princes débauchés, incapables et cruels, la France trouvait enfin un roi actif, intelligent, bon, et soucieux de son honneur et de ses intérêts. Il y joignait bien quelques défauts, une légèreté parfois coupable, mais il fut pourtant un des meilleurs rois de France. Ses heureuses qualités étaient dues en partie à l'éducation de son enfance, et en partie aussi à un excellent naturel.

Son aïeul maternel, Henri d'Albret, ennemi des Espagnols, qui lui avaient enlevé une partie de son royaume de Navarre, celle qui depuis est restée à l'Espagne, disait que l'enfant qui naîtrait de sa fille Jeanne le vengerait; il s'efforça de le rendre capable de réaliser cet espoir. Au moment où Henri vint au monde, son grand-père lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail et lui fit sucer une goutte de vin dans sa coupe d'or, afin de lui rendre le tempérament plus mâle et plus vigoureux. Le jeune prince fut élevé, par ordre de son aïeul, d'une façon rude et sévère: habillé et nourri comme les autres enfants du pays, il courait pieds nus et grimpait sur les rochers, s'endurcissant à la fatigue et se préparant ainsi à la vie qu'il devait mener pendant longtemps.

Il n'avait que deux ans quand mourut Henri d'Albret; son père, Antoine de Bourbon, qui ne s'occupa guère d'ailleurs de son fils, mourut sept ans après, en 1562; Henri fut élevé par sa mère, la reine de Navarre, Jeanne d'Albret. Celle-ci, qui avait embrassé la réforme, aurait voulu garder son fils toujours auprès d'elle. Mais elle fut contrainte de l'envoyer à la cour de France. Cette cour des derniers Valois corrompue et immorale était une triste école pour un enfant et pour un jeune homme: Henri y prit une légèreté de mœurs qui est une tache dans sa vie.

Mais bientôt de plus grands devoirs l'arrachèrent aux plaisirs; son oncle, le prince de Condé, chef des protestants, venait de reprendre les armes, et Henri, rappelé de la cour, assista à la bataille de Jarnac, où son oncle fut tué et les protestants battus. Jeanne d'Albret ranima leur courage; brave elle-même comme un soldat, elle amena dans le camp son neveu, le fils du prince de Condé, âgé de 15 ans, et son fils, âgé de 16 ans, et les fit reconnaître pour chefs. Elle adressa un éloquent discours à l'armée et fit jurer à tous les soldats, sur leur âme, leur honneur et leur vie de ne jamais abandonner leur cause. La guerre se termina peu de temps après par le traité de Saint-Germain, 1570.

Une des conditions du traité était le mariage d'Henri de Navarre avec la sœur de Charles IX, roi de France. Malgré

les craintes de quelques-uns de ses amis, Henri se rendit à Paris avec sa mère. Mais bientôt après leur arrivée dans cette ville Jeanne mourut subitement: on crut à un empoisonnement. Le mariage fut cependant célébré le 18 août 1572, mais six jours après, dans la nuit du 24 août, les protestants furent massacrés à Paris et dans toutes les grandes villes. Ce sont les massacres de la Saint-Barthélemy, ainsi nommés parce que le 24 août est consacré dans le calendrier catholique à saint Barthélemy. Pendant qu'on massacrait ses amis, Henri était appelé auprès de Charles IX, et le roi lui criait: «La messe ou la mort!» c'est-à-dire, faites-vous catholique ou préparez-vous à mourir. Henri, qui tenait plus à la vie qu'à sa religion, eut la faiblesse de céder et se fit catholique.

Pendant quelque temps il affecta de ne songer qu'aux plaisirs et qu'aux fêtes, mais bientôt il s'évada et il se mit de nouveau à la tête des protestants. De 1576 à 1589 il combattit presque constamment. La prise de Cahors en 1580, et la bataille de Coutras, en 1587, sont les principaux épisodes militaires de cette période; à Coutras il disait avant le combat à ses deux cousins, les princes de Condé et de Soissons: «Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons, et, vive Dieu! je vous ferai voir que je suis votre aîné.»

52.

Cependant la race dégénérée des Valois s'éteignait: Henri II, le fils de François Ier, avait eu quatre fils, dont trois portèrent successivement la couronne et furent François II, Charles IX et Henri III; tous les quatre moururent jeunes. Le dernier, Henri III, fut tué par un moine fanatique en 1589 devant Paris, qu'il assiégeait. Henri de Bourbon, descendant de saint Louis, se trouvait être le prince le plus rapproché du trône; car les femmes ne pouvaient hériter de la couronne. Sa religion cependant était un obstacle à ce qu'il fût accepté de tous comme roi; car les Parisiens, qui avaient chassé Henri III parce qu'ils le trouvaient catholique trop modéré, n'étaient point disposés à accueillir le protestant Henri IV. Henri se vit même abandonné des seigneurs qui étaient restés fidèles au dernier roi; malgré le mot d'un d'entre eux, de Crillon, qui lui dit: «Sire, vous êtes le roi des braves, et vous ne serez abandonné que des poltrons.»

Il lui fallut faire la conquête de sa couronne. Il avait à lutter contre les catholiques, qui avaient formé une vaste association appelée *la Ligue*, et qui étaient soutenus par l'Espagne. Heureusement le chef de la Ligue, Mayenne, était un général vain et incapable: on disait de lui qu'il «passait plus de temps à table qu'Henri n'en passait au lit;» le roi

le battit à Arques (1589), puis quelque temps après (1590) à Ivry. Le soir de la victoire d'Arques, Henri écrivait à un de ses plus braves compagnons, Crillon: «Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Arques, et tu n'y étais pas.» Quelques
5 jours avant la bataille d'Ivry, le baron de Schomberg, qui commandait des auxiliaires allemands, était venu demander au roi la solde de ses troupes: Henri lui répondit durement qu'un homme de cœur ne demandait pas de l'argent la veille d'une bataille; au moment de combattre, Henri, se rappelant
10 ce moment d'humeur et le regrettant, va trouver Schomberg et lui dit: «Monsieur, je vous ai offensé. Cette journée sera peut-être la dernière de ma vie; je ne veux point emporter l'honneur d'un gentilhomme; je sais votre mérite et votre valeur: je vous prie de me pardonner, et embrassez-moi.» Schomberg
15 lui répondit: «Il est vrai que Votre Majesté m'a blessé l'autre jour; aujourd'hui, elle me tue.» Schomberg se fit en effet tuer pour assurer la victoire au roi. Avant cette bataille, Henri disait aux siens: «Si vous perdez vos enseignes, cornettes ou guidons, ralliez-vous autour de mon panache blanc, vous le trouverez
20 toujours au chemin de l'honneur et de la victoire.»

Deux fois de 1589 à 1593 il mit le siège devant Paris: deux fois il échoua; mais il eut du moins l'occasion de montrer dans le second siège sa bonté: les Parisiens souffraient d'une atroce famine; le roi permit qu'on laissât passer des sacs
25 de farine pour les nourrir.

Cependant la guerre civile ruinait le royaume; les ligueurs ne voulaient point se soumettre, l'Espagne se préparait à faire payer cher son intervention; il n'était qu'un moyen de tout terminer; c'était l'abjuration du roi. Henri le comprit, et
30 renonça au protestantisme. L'argent lui servit à désarmer encore ceux que son changement de religion n'avait point satisfaits. Il dépensa beaucoup à acheter ces soumissions, et comme on le félicitait de ce qu'on lui avait rendu son royaume, il répondait: «Dites plutôt qu'on me l'a bien vendu.» Mais
35 dès que les ligueurs furent soumis, il oublia le passé, et la seule vengeance qu'il tira de Mayenne, le chef de la Ligue, fut bien innocente. Ce seigneur étant allé trouver le roi, Henri se promena avec lui dans les jardins du château en marchant longtemps et très vite. Mayenne, qui était gros, sua
40 bientôt et parut tout essoufflé. Lorsque le roi le vit bien fatigué, il lui dit en souriant: «Voilà, mon cousin, la seule vengeance que je veux prendre de vous.»

Il lui restait encore à vaincre les Espagnols; il les battit près de Dijon, à Fontaine-Française, les chassa de la Bour-
45 gogne, de la Picardie, et en 1598 il les contraignit à faire la paix. Quelques semaines avant de signer la paix avec

l'Espagne, Henri avait rédigé l'*Édit de Nantes* qui accordait aux protestants le droit de pratiquer en toute liberté leur culte. C'était la première fois qu'on reconnaissait à chaque Français le droit de penser et de prier à sa guise; aussi Henri IV est-il à bon droit regardé comme un des rois qui ont le mieux compris la tolérance religieuse.

53.

La même année voyait donc finir la guerre civile et la guerre étrangère; mais le royaume, troublé par près de quarante ans de guerres, était dans un triste état. Il fallait rétablir l'ordre, ramener la prospérité. Ce fut l'œuvre des dernières années du règne. Henri fut habilement secondé de ce côté par son ami Maximilien de Rosny, qu'il créa duc de Sully. Au bout de quelques années la prospérité était telle, qu'un ambassadeur espagnol déclarait au roi qu'il ne reconnaissait plus le royaume qu'il avait autrefois vu si misérable: «C'est qu'alors, répondit Henri, le père de famille n'y était pas.» Le duc de Savoie admirait aussi l'abondance revenue en France, et demandait au roi ce que valait, c'est-à-dire ce que rapportait le royaume: «Il me vaut, dit Henri, ce que je veux; oui, ce que je veux, parce qu'ayant le cœur de mon peuple, j'en aurai ce que je voudrai, et si Dieu me donne encore de la vie, je ferai qu'il n'y aura point de laboureur en mon royaume qui n'ait moyen d'avoir une poule dans son pot; mais aussi je ne manquerai point d'avoir de quoi entretenir des gens de guerre pour mettre à la raison tout ceux qui choqueront mon autorité.» Cette réponse était d'autant plus habile, que le duc de Savoie était de ceux qui pouvaient essayer d'ébranler l'autorité royale. D'ailleurs l'esprit est un trait saillant du caractère de ce prince. Nous avons cité sa lettre à Crillon, le soir de la bataille d'Arques; il signait d'autres lettres: «Je vous aime à tort et à travers,» pour indiquer que son affection n'avait point de bornes.

Tout le monde connaît l'anecdote d'Henri surpris par l'ambassadeur espagnol, lorsque, pour faire jouer ses enfants, il se mettait à genoux portant son fils aîné sur le dos, tandis que sa fille le tirait par le cordon de l'ordre du Saint-Esprit: «Vous êtes père, Monsieur l'ambassadeur?» dit le roi. — «Oui, sire.» — «En ce cas, je puis continuer.»

Cependant ce roi si bon et si sage a été plus aimé après sa mort que de son vivant. Il sentait bien qu'il en serait ainsi, et il disait à ses courtisans et aux seigneurs: «Vous me regretterez quand je ne serai plus là». Le 14 mai 1610, à la veille d'entreprendre une guerre considérable, il allait voir son ministre Sully malade à l'Arsenal, quand il fut

assassiné par Ravaillac, qu'un contemporain appelle un monstre vomi de l'enfer. C'était la dix-septième fois qu'on tentait de le tuer.

54. Louis XIV.

5 Louis XIV n'avait que cinq ans lorsqu'il parvint au trône sous la régence de sa mère, la reine Anne d'Autriche, ou plutôt sous celle du cardinal Mazarin; car en réalité ce fut celui-ci qui gouverna la France pendant la minorité du jeune roi. C'était un Italien de beaucoup d'esprit et qui avait montré, 10 sous Richelieu, une grande habileté dans les négociations. Il était souple et insinuant; il savait tourner les difficultés. Il fut plusieurs fois vaincu; mais on disait de lui que, comme le liège, il revenait toujours sur l'eau. Richelieu, au pouvoir, avait représenté la force et la puissance; Mazarin représenta 15 l'habileté et la ruse.

Cet habile ministre rendit deux grands services à la France: il sut étouffer la guerre civile appelée *la Fronde;* et il mit fin à la guerre qui durait depuis trente ans avec l'Autriche et l'Espagne, par les deux glorieux traités de Westphalie (1648) 20 et des Pyrénées (1659). Le premier donnait à la France l'Alsace, le second, l'Artois et le Roussillon. En mourant, Mazarin avait le droit de dire que, si son langage n'était pas français, son cœur l'était.

Après la mort de Mazarin, Louis XIV prit le gouvernement. 25 Il résolut de se passer de premier ministre. Les courtisans étant venus demander à qui désormais ils devraient s'adresser: A moi seul, répondit-il. — Ce roi avait une haute idée de son pouvoir; il voulait tout voir et tout faire par lui-même. Mais il justifia son ambition par un travail assidu et une grande 30 application aux affaires. Pendant tout son règne, il travailla huit heures par jour. Mazarin le connaissait bien quand il disait: «Il y a en lui l'étoffe de quatre rois!»

Grandeur de ce règne. — La première partie de ce règne eut un éclat extraordinaire. Louis XIV eut le mérite de 35 choisir de bons ministres. Les deux principaux furent Colbert et Louvois. Le premier développa les richesses de la France, par son habile administration des finances et par les encouragements qu'il accorda à l'agriculture, à l'industrie, au commerce et à la marine: il fut le grand ministre de la paix. 40 Le second réorganisa les forces militaires: c'est un des plus célèbres ministres de la guerre.

Les armées françaises, commandées par les plus illustres capitaines de l'époque, Turenne et Condé, furent toujours victorieuses. Deux guerres heureuses, l'une contre l'Espagne, 45 l'autre contre la Hollande et l'Europe coalisée contre nous,

se terminèrent par les traités d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue, qui donnaient à la France la Flandre et la Franche-Comté.

Enfin, Louis XIV protégeait les écrivains, les savants et les artistes qui ne furent, à aucune époque, plus nombreux et plus illustres. Aussi a-t-il donné, comme Périclès, Auguste et Léon X, son nom à son siècle. Le dix-septième siècle est le siècle de Louis XIV. Lui-même reçut de ses contemporains le surnom de Grand.

Orgueil et fautes de Louis XIV. — Le roi, au milieu de tant de gloire, conçut un orgueil démesuré. Il s'attribuait le mérite de tout ce qui se faisait de grand sous son règne. L'État, disait-il, c'est moi! Il avait pris pour emblème le soleil qui éclaire le monde de ses rayons; il était adoré comme une sorte de Dieu. Son pouvoir fut celui d'un despote qui ne connaît d'autre volonté que la sienne; et, comme il était trompé par les flatteries de ses courtisans, il se crut infaillible. Cet orgueil lui fit commettre bien des fautes. Aussi la seconde partie de son règne fut attristée par des revers. La France, après quelques années de prospérité, tomba dans une extrême misère. La plus grande faute de ce règne fut la révocation de l'édit de Nantes, qui avait accordé aux protestants la liberté de conscience (1685). Louis XIV ne voulait tolérer qu'une religion, la religion catholique; il persécuta les malheureux protestants. Ses soldats furent chargés de presser les conversions; ils commirent mille cruautés. Environ cent mille protestants quittèrent leur patrie et s'établirent en Hollande, en Angleterre et en Prusse. C'étaient les meilleurs ouvriers; ils emportèrent à l'étranger le secret de l'industrie française. La capitale de la Prusse profita surtout de cette émigration. Cette inique violation de la liberté de conscience eut donc les plus déplorables conséquences.

Les guerres de la seconde partie de son règne. Louis XIV mourant avouait qu'il avait trop aimé la guerre. Son ambition souleva contre lui l'Europe entière, et la France s'épuisa à combattre des coalitions toujours renaissantes. Après la révocation de l'édit de Nantes presque toute l'Europe prit les armes. Le puissant roi d'Angleterre, Guillaume III, fut le chef de cette coalition. La France avait encore à ce moment d'immenses ressources. Les armées étaient commandées par d'excellents généraux, Luxembourg et Catinat, dignes élèves de Condé et de Turenne. Les flottes étaient dirigées par d'illustres marins: Tourville et Duguay-Trouin. Aussi la France fut-elle encore victorieuse. Mais ses victoires même l'épuisaient. Le vertueux archevêque de Cambrai, Fénelon, écrivait au roi: Sire, la France n'est plus qu'un vaste hôpital désolé et sans provisions.

C'est à ce moment (1701), où la France épuisée avait tant besoin de la paix, que Louis XIV conçut l'ambition de donner la couronne d'Espagne à son petit-fils, le duc d'Anjou. L'Europe se tourna tout entière contre nous. Elle nous opposa les deux meilleurs généraux de l'époque: l'Anglais Marlborough et le prince Eugène. La France fit des efforts inouïs pour tenir tête à ses ennemis. Elle retrouva quelquefois ses beaux succès des premières années du règne. Mais bientôt le pays fut à bout de forces. Des généraux incapables, tels que Villeroi et la Feuillade, conduisirent les armées françaises à d'épouvantables désastres. La nature elle-même semblait s'être associée aux ennemis de la France pour la détruire. L'hiver de 1709 fut terrible. Il brûla les blés, fit périr les oliviers, les vignes, les arbres fruitiers, et jusqu'aux chênes des forêts. A Paris, il fallut faire rentrer les factionnaires, qui mouraient de froid pendant la nuit. Les pauvres s'entassaient dans les hôpitaux; mais on les expulsa, faute de place, et, désormais sans asile, ils erraient par troupes dans les rues. Trente mille personnes succombèrent.

Louis XIV sut mieux résister aux rudes épreuves de l'adversité qu'aux entraînements de l'orgueil. Le malheureux roi avait vu périr, dans l'espace d'une semaine, son petit-fils, sa petite-fille et son arrière-petit-fils. Cependant, il fit taire ses douleurs paternelles. «Ne pensons, dit-il au maréchal Villars, qu'aux malheurs du royaume.» Puis il ajouta: «Je vous confie ma dernière armée; si la bataille est perdue, vous l'écrivez à moi seul; je monterai à cheval, je passerai par Paris, votre lettre à la main; je connais les Français; je vous mènerai deux cent mille hommes, et je m'ensevelirai avec vous sous les ruines de la monarchie.» Villars sauva la France par sa belle victoire de Denain. Les ennemis consentirent enfin à traiter. Louis XIV put mourir en paix (1715).

55. Révocation de l'édit de Nantes.

La révocation, si longtemps préparée, eut pourtant tous les effets d'une surprise. Les protestants s'efforçaient de douter. Ils avaient trouvé mille raisons pour se tromper eux-mêmes. L'émigration était très difficile; mais son plus grand obstacle était dans l'âme même de ceux qui avaient à franchir ce pas. Il leur semblait trop fort de se déraciner d'ici, de rompre tant de fibres vivantes, de quitter amis et parents, toutes leurs vieilles habitudes, leur toit d'enfance, leur foyer de famille, les cimetières où reposaient les leurs. Cette France cruelle, qui si souvent s'arrache sa propre chair, on ne peut cependant s'en séparer sans grand effort et sans mortel regret. Nos protestants, le peuple laborieux de Colbert, étaient les meilleurs

Français de France. C'étaient généralement des gens de travail, commerçants, fabricants à bon marché, qui habillaient le peuple, agriculteurs surtout, et les premiers jardiniers de l'Europe. Ces braves gens tenaient excessivement à leurs maisons. Ils ne demandaient rien qu'à travailler là tranquilles, y vivre et y mourir. La seule idée du départ, des voyages lointains, c'était un effroi, un supplice. L'enlèvement des enfants commença vingt-cinq ans avant la révocation, d'où la terreur des mères. Leur vie était tremblante, leur cœur toujours serré. En décembre 1685 parut l'édit terrible pour enlever les enfants de cinq ans. Chaque maison devient le théâtre d'une lutte acharnée entre la faiblesse héroïque et la force brutale. Madame de Maintenon, qui savait tout, se résigne en disant: «Dieu se sert de tous les moyens.» Nos anciens hôpitaux ne différaient en rien des maisons de correction. Le malade, le pauvre, le prisonnier, qu'on y jetait, était envisagé toujours comme un pécheur frappé de Dieu, qui d'abord devait expier. Il subissait de cruels traitements. Une charité si terrible épouvantait. Les noms si doux d'*Hôtel-Dieu*, de *Charité*, de *Pitié*, de *Bon-Pasteur*, etc., ne rassuraient personne. Les malades se cachaient pour mourir, de peur d'y être traînés.

Qu'était-ce des prisons? L'air vicié en était le plus cruel supplice. Les rats, les serpents même, des insectes hideux y pullulaient dans les ténèbres! Plusieurs cachots étaient des puits où l'eau montait un certain temps; d'autres une voirie où pleuvaient les charognes, où des corruptions de toutes sortes, des entrailles de bêtes pourrissaient sous l'homme vivant.

Dans le grand entassement des prisonniers, en 1685, on en combla les hôpitaux. Celui de Valence eut la gloire d'être le plus cruel. On y envoya des gens de partout. Quand les dragons étaient à bout, et que les jésuites eux-mêmes n'avançaient pas, ils disaient: Cet homme à Valence! De la Tournelle de Paris, la chaîne partait pour Marseille. Qu'on se figure une énorme voûte circulaire, comme notre Halle au blé, mais fermée, obscure comme un four. Telle était la Tournelle, dépôt des galériens. Là, ils étaient scellés par le cou à des poutres énormes sans pouvoir ni s'asseoir ni se coucher. Aux soupirs, aux gémissements répondaient des averses effroyables de nerfs de bœuf, données au hasard des ténèbres.

J. Michelet.

56. Prise de Strasbourg.

Il y avait longtemps que la France visait à la conquête de Strasbourg. Dès qu'on avait eu Metz, on avait rêvé Strasbourg. Le rôle que la cité rhénane avait joué dans la dernière guerre, sa neutralité dérisoire et peu loyale, avaient changé

ces désirs en un projet formel, inébranlable. Si le roi et Louvois avaient empêché Créqui d'assiéger la place pendant la guerre, c'est qu'ils comptaient la surprendre après la paix. Cette grande entreprise fut très habilement manœuvrée. Les derniers succès des armes françaises et la paix victorieuse de Nimègue avaient fort abattu dans Strasbourg le parti impérial, naguère si remuant: un parti français s'y était formé et l'on n'épargnait rien pour le grossir. Tout ce qui subissait l'influence du chapitre et de l'évêque Égon de Furstenberg, tous les catholiques, en un mot, formaient le noyau du parti français, et beaucoup de notables protestants s'y ralliaient, par une sorte de résignation à une destinée qu'on commençait à sentir inévitable. L'or et les promesses aidant, les cinq conseillers, le prêteur, le secrétaire et le trésorier, qui formaient la régence de la ville, furent gagnés les uns après les autres par les agents de Louvois. Les troupes impériales avaient évacué la ville par suite du traité de Nimègue: les magistrats congédièrent douze cents Suisses que la ville avait à sa solde; puis, sur les instances menaçantes du gouvernement français, ils démolirent de nouveau le fort de Kehl, qu'ils avaient reconstruit depuis sa destruction par Créqui. Quand le fruit sembla mûr, on allongea la main pour le cueillir. Dans la seconde quinzaine de septembre 1681, les garnisons de la Lorraine, de la Franche-Comté et de l'Alsace se mirent en mouvement de toutes parts, avec la célérité et la précision accoutumées. Dans la nuit du 27 au 28 septembre, un détachement français surprit le fort qui protégeait les communications de Strasbourg avec le Rhin. Le 28, trente-cinq mille hommes se trouvèrent réunis devant la ville: le baron de Montclar, commandant de cette armée, fit savoir aux magistrats que, «la chambre souveraine de Brisach ayant adjugé au roi la souveraineté de toute l'Alsace, dont Strasbourg est un membre, Sa Majesté voulait qu'ils eussent à la reconnaître pour leur souverain seigneur et recevoir une garnison.» Il leur fit entendre en même temps que, «s'ils s'accommodaient à l'amiable et de bonne heure, ils devaient compter sur la conservation de leurs droits et de leurs privilèges; que, s'ils s'obstinaient au contraire, le roi avait de quoi les ranger à leur devoir.» Il les prévint que M. de Louvois arriverait le lendemain 29, et le roi dans six jours.

Le 29, les magistrats écrivirent à l'empereur que, trop faibles pour résister à une puissance aussi terrible et ne pouvant espérer aucun secours, ils n'avaient qu'à recevoir les conditions que Sa Majesté Très Chrétienne leur voudrait bien prescrire. Ce fut l'adieu de Strasbourg à l'empire germanique. Une députation alla trouver Louvois à Elkirch: Louvois offrit carte blanche quant aux articles de la capitulation, pourvu que la

souveraineté de la couronne de France y fût formellement énoncée. Le résident de l'empereur tenta de soulever le peuple: il y eut, pendant vingt-quatre heures, des velléités de résistance: néanmoins, les élus des métiers, après un peu d'hésitation, s'en remirent au magistrat, qui avait eu la prudence de laisser les canons sur les remparts, dépourvus de poudre, afin d'ôter à quelques insensés le moyen de commencer un jeu qui eût mal fini pour la ville.» H. Martin († 1883).

57. Les flatteurs de Louis XIV.

On se doute bien que les éloges ne manquaient pas à Louis XIV; tout était merveilleux en lui, jusqu'à son talent de nager. Quand il perdit toutes ses dents, l'abbé d'Estrées lui disait: Sire, qui est-ce qui a des dents? Et quand il eut soixante ans, c'était l'âge de tout le monde. On n'a jamais célébré que ses triomphes et sa magnificence; à peine savons-nous s'il a été bon.

Ce roi, qui convenait lui-même avoir cherché des amis et n'avoir trouvé que des intrigants, était tous les jours la dupe des courtisans. S'il se promenait dans son parc, le duc d'Antin, surintendant des bâtiments, faisait mettre des calles entre les statues et les socles, pour que, s'apercevant qu'elles n'étaient pas droites, il eût le mérite du coup d'œil. En effet, le défaut ne lui échappait pas; le duc contestait un peu, et ensuite se rendait et faisait redresser la statue en faisant observer à la cour que son maître se connaissait à tout.

58. État des laboureurs et des paysans.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines: ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. La Bruyère († 1696)

59. Colbert.

Colbert naquit à Reims d'une famille de marchands de draps. Nommé intendant de Mazarin, il se fit remarquer par sa probité et par son application au travail. Aussi le ministre en mourant dit à Louis XIV: «Sire, je vous dois tout, mais je crois m'acquitter en vous donnant Colbert.»

Colbert réforma les finances, en diminuant les impôts qui pesaient uniquement sur le peuple, et en augmentant ceux qui pesaient sur tout le monde. Il encouragea l'agriculture, en ordonnant aux percepteurs de traiter les paysans avec humanité, en défendant de saisir les bestiaux, en continuant les travaux d'utilité publique commencés par Sully: il donna à l'industrie et au commerce une grande prospérité, en distribuant des récompenses aux manufacturiers et en créant cinq grandes compagnies de commerce. Il racheta des colonies, augmenta la marine marchande, et créa la marine militaire, qu'il porta à trois cents vaisseaux.

Cependant ce grand ministre mourut dans la disgrâce (1683), et le peuple même avait méconnu ses services. Il fallut, pour éviter les insultes de la populace, enterrer de nuit celui qui n'avait travaillé que pour le bonheur de la France. Agriculteurs, industriels, marchands, tous doivent bénir la mémoire de cet homme qui fut, pour ainsi dire, le génie de la paix.

60. Gobelin.

Gilles Gobelin et ses deux frères, nés à Reims, vinrent s'établir à Paris sous le règne de François Ier. Ces habiles teinturiers en laine, qui trouvèrent le secret de la couleur écarlate, la pourpre des anciens, avaient, dès 1550, leurs ateliers sur la petite rivière de Bièvre, aux portes de Paris. Leur fabrication acquit bientôt une grande célébrité. Ils luttèrent victorieusement contre les manufactures de tapisserie des Flandres; mais, faute de ressources suffisantes, ils durent laisser passer leur fabrique en d'autres mains. En 1663, Louis XIV acheta les Gobelins; en 1667 Colbert les convertit en manufacture royale et les plaça successivement sous la direction des célèbres peintres Lebrun et Mignard. Plus tard, Vaucanson perfectionna les procédés de fabrication. Aujourd'hui, les Gobelins jouissent d'une réputation universelle.

61. Les voyages sous Louis XIV.

Autrefois, les entraves apportées au commerce et à la libre circulation des marchandises n'étaient pas moins grandes que les entraves apportées à l'industrie par les corporations. Les frais de transport étaient énormes à cause de la rareté des chemins praticables. De plus, le long de ces voies, on arrêtait à tout moment les marchandises, on les visitait, et il fallait payer pour obtenir le droit de passer. Par exemple, si on voulait faire descendre des marchandises par la Saône et le Rhône, depuis le Jura jusqu'à Marseille, elles étaient quarante fois arrêtées par les *péagers*. Quand on arrivait au

bout, le prix des objets transportés était augmenté de moitié par ces impôts. Voulez-vous vous faire une idée de la difficulté des communications et des voyages, il y a deux cents ans? Quand le roi Louis XIV quittait son palais somptueux de Versailles pour aller à Moulins et aux eaux minérales de Bourbon-l'Archambault, trajet que l'on peut faire maintenant en dix heures, il ne mettait pas moins de dix jours. Et pourtant on disposait les routes trois mois à l'avance pour que le roi pût voyager plus vite: on comblait les fondrières avec du bois et des cailloux, et quand cela semblait trop long, on passait au milieu des champs et des propriétés, après avoir abattu les haies et comblé les fossés, — le tout au plus grand dommage des cultivateurs.

62. Souper dans une chaumière au XVIII[e] siècle (1732).

Un jour que j'allais à pied de Lyon à Paris, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan, dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse alentour.

Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à souper, en payant. Il m'offrit du lait écrémée et du pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices, et je mangeais ce pain, paille et tout: mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue.

Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par mon appétit. Tout de suite après avoir dit qu'il voyait bien que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, et revint, un moment après, avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très appétissant quoique entamé, et une bouteille de vin dont la vue me réjouit le cœur plus que tout le reste: on joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un souper tel qu'aucun autre qu'un piéton n'en connut jamais.

Quand je voulus payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent; il ne voulait point de mon argent, il le repoussait avec un trouble extraordinaire, et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de taille, de dîmes, de commis et de rats de cave. Il me fit entendre qu'il cachait son pain à cause de la taille, qu'il cachait son vin à cause des impôts, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim.

Cet homme, quoique aisé, n'osait manger le pain qu'il avait gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la misère qui régnait autour de lui. Je sortis de la maison aussi indigné qu'attendri, et déplorant le 5 sort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie de vexations injustes et barbares.

J. J. Rousseau († 1788).

63. Ce qu'était la famille autrefois.

Le christianisme, dès son apparition, a contribué à modifier, à adoucir les mœurs de la famille. Les parents chrétiens 10 ont témoigné à leurs enfants plus d'affection et de bonté. Des rapports plus équitables se sont établis entre le père et le fils. Cependant, jusqu'à la Révolution française, le pouvoir paternel resta un pouvoir absolu, non plus sans doute le pouvoir d'un maître sur ses esclaves, mais le pouvoir d'un roi sur 15 ses sujets. Ainsi, au XIIIe siècle, le père avait le droit avant même que l'enfant fût né, de le consacrer d'avance à l'état monastique. L'enfant naissait moine ou religieux, s'il plaisait à ses parents. — Au XVIIe et au XVIIIe siècle, à la veille de la Révolution, le père avait encore le droit de déshériter 20 ses enfants. — On était loin des habitudes de douceur, de tendresse, qui règnent aujourd'hui dans la famille. Mme de Maintenon ne se rappelait avoir été embrassée par sa mère que deux fois, et seulement au front, et après une longue absence.

25

64. Parmentier et la pomme de terre.

La pomme de terre est un légume d'Amérique, qui n'est cultivé en France que depuis une centaine d'années. C'est Parmentier qui fit connaître la pomme de terre. Il fit partager sa conviction au roi Louis XVI, qui lui concéda pour ses ex- 30 périences de vastes terrains, et qui, pour mettre la pomme de terre à la mode, en portait des fleurs à sa boutonnière. La routine et l'ignorance étaient tellement grandes dans le peuple, qu'on ne voulait pas de ce légume, devenu plus tard le pain du pauvre. Le peuple s'imaginait qu'on avait dessein de l'em- 35 poisonner. — Louis XVI, désespérant de persuader les paysans par de bonnes raisons, les traita comme on traite les enfants. Il inventa un stratagème: au lieu d'offrir plus longtemps la pomme de terre aux amateurs, il imagina au contraire de placer des gardes autour des champs pour veiller 40 sur le légume nouveau, comme si c'était une denrée d'un prix inestimable. Enfants et gens du peuple, voyant qu'on gardait ce légume avec tant de soin, changèrent d'avis aussitôt et

pensèrent qu'il devait être très précieux, puisque le roi songeait à se le réserver pour lui seul. Dès que cette pensée leur fut entrée dans l'esprit, ils n'eurent plus qu'un désir, celui de goûter ces fameuses pommes de terre et d'en planter pour en posséder eux-mêmes. Ils imaginèrent mille ruses afin de tromper la surveillance des gardes. Ceux-ci, selon la consigne qu'on leur avait donnée, feignirent de ne rien voir; ils laissèrent piller les champs à la dérobée, et bientôt il y eut des pommes de terre chez tous les cultivateurs.

65. Le règne de Louis XVI jusqu'en 1789.

Le fils de Louis XV, le Dauphin, était mort avant lui, laissant trois fils. L'aîné de ces princes succéda à son aïeul sous le nom de Louis XVI. Il n'avait que vingt ans, et il était déjà marié à Marie-Antoinette, fille de l'impératrice Marie-Thérèse. Ce prince avait l'esprit juste, le cœur droit et bon, mais il était d'un caractère faible et indécis. Animé des meilleures intentions, personnellement recommandable par ses vertus privées, il n'avait pas les qualités nécessaires à un roi dans les circonstances difficiles où il monta sur le trône.

Les commencements de son règne furent signalés par des réformes et des actes qui firent concevoir les plus heureuses espérances. Louis XVI réduisit les impôts, rappela les parlements, supprima la servitude dans ses domaines et abolit la torture ou question judiciaire. Il choisit ses ministres parmi les plus honnêtes gens du royaume: il suffit de nommer Turgot et Malesherbes. Mais ces hommes honorables auraient eu besoin d'être secondés: ils avaient à la cour de puissants adversaires, et ils rencontrèrent tant d'obstacles au bien qu'ils voulaient faire, qu'ils furent obligés de se retirer.

Necker, banquier génevois, fut chargé de l'administration des deniers publics. Ses talents inspiraient une si grande confiance, qu'il contracta facilement des emprunts au nom de l'État et trouva assez de ressources pour faire face aux besoins du moment. Ce fut sous son ministère qu'éclata la guerre de l'indépendance américaine, qui devait relever l'honneur du pavillon français, mais qui obéra gravement le trésor.

Au mois de janvier 1781, Necker avait publié le compte rendu de la situation financière du royaume, où il démontrait l'insuffisance des recettes pour couvrir les dépenses. Cette franchise lui attira de graves reproches; il fut renvoyé. Calonne, son successeur, imagina de convoquer, en 1784, une assemblée des notables; il proposa de faire contribuer aux charges publiques la noblesse et le clergé; ce moyen ne fut pas agréé, et Calonne céda la place à l'archevêque de Tou-

louse, Loménie de Brienne. Ce ministre eut recours à de nouveaux impôts; le parlement refusa de les enregistrer et demanda les états généraux, qui n'avaient pas été assemblés depuis 1614; c'était le vœu de la France. Il fut décidé que les états généraux se réuniraient à Versailles le 5 mai 1789. La Révolution française commençait.

66. Ouverture des états généraux.

Le 5 mai 1789 était le jour fixé pour l'ouverture des états généraux. La veille, une cérémonie religieuse précéda leur installation. Le roi, sa famille, ses ministres, les députés des trois ordres, se rendirent processionnellement de l'église Notre-Dame à l'église Saint-Louis, pour y entendre la messe d'ouverture. On ne vit pas sans ivresse le retour de cette solennité nationale, dont la France était privée depuis si longtemps. Elle eut l'aspect d'une fête. Une multitude immense était venue à Versailles de toutes parts; le temps était magnifique; on avait prodigué la pompe des décorations. Le mouvement de la musique, l'air de bonté et de satisfaction du roi, les grâces et la beauté noble de la reine, et autant que cela, les espérances communes, exaltaient tout le monde. Mais on remarqua avec peine l'étiquette, les costumes, les séparations de rang des états de 1614. Le clergé, en soutane, grand manteau, bonnet carré, ou en robe violette et en rochet, occupait la première place. Venait ensuite la noblesse, en habit noir, veste et parement de drap d'or, cravate de dentelle, et chapeau à plumes blanches, retroussé à la Henri IV. Enfin le modeste tiers état se trouvait le dernier, vêtu de noir, le manteau court, la cravate de mousseline, et le chapeau sans plumes et sans ganses. A l'église, les mêmes distinctions existèrent pour les places entre les trois ordres.

Le lendemain, la séance royale eut lieu dans la salle des Menus. Des tribunes en amphithéâtre étaient remplies de spectateurs. Les députés furent appelés et introduits suivant l'ordre établi en 1614. Le clergé était conduit à droite, la noblesse à gauche, les communes en face du trône placé au fond de la salle. De vifs applaudissements accueillirent la députation du Dauphiné, celle de Crépi en Valois dont faisait partie le duc d'Orléans, et celle de Provence. M. Necker, lorsqu'il entra, fut aussi l'objet de l'enthousiasme général. La faveur publique s'attachait à tous ceux qui avaient contribué à la convocation des états généraux. Lorsque les députés et les ministres eurent pris leurs places, le roi parut, suivi de la reine, des princes et d'un brillant cortège. La salle retentit d'applaudissements à son arrivée. Louis XIV se plaça sur

son trône; et dès qu'il eut mis son chapeau, les trois ordres se couvrirent en même temps. Les communes, contre l'usage des anciens états, imitèrent, sans hésiter, le clergé et la noblesse; le temps était passé où le troisième ordre devait se tenir découvert et parler à genoux. On attendit alors dans le plus grand silence les paroles du roi. On était avide d'apprendre quelles étaient les dispositions réelles du gouvernement à l'égard des états. Voudrait-il assimiler la nouvelle assemblée aux anciennes, ou bien lui accorderait-il le rôle que lui assignaient les besoins de l'État et la grandeur des circonstances?

«Messieurs, dit le roi avec émotion, ce jour que mon cœur attendait tant est enfin arrivé, et je me vois entouré des représentants de la nation à laquelle je me fais gloire de commander. Un long intervalle s'était écoulé depuis les dernières tenues des états généraux; et, quoique la convocation de ces assemblées parût être tombée en désuétude, je n'ai pas balancé à rétablir un usage dont le royaume peut tirer une nouvelle force, et qui peut ouvrir à la nation une nouvelle source de bonheur.» Ces premières paroles, qui promettaient beaucoup, ne furent suivies que d'explications sur la dette, d'annonces de réductions dans les dépenses. Le roi, au lieu de tracer sagement aux états la marche qu'ils devaient suivre, invitait les ordres à être d'accord entre eux, exprimait des besoins d'argent, des craintes d'innovations, et se plaignait de l'inquiétude des esprits, sans annoncer aucune mesure qui pût la calmer. Cependant il fut extrêmement applaudi, lorsqu'il prononça, en achevant son discours, ces mots qui peignent bien ses intentions: «Tout ce qu'on peut attendre du plus tendre intérêt au bonheur public, tout ce qu'on peut demander à un souverain, le premier ami de ses peuples, vous pouvez, vous devez l'espérer de mes sentiments. Puisse, messieurs, un heureux accord régner dans cette assemblée, et cette époque devenir à jamais mémorable pour le bonheur et la prospérité du royaume! c'est le souhait de mon cœur, c'est le plus ardent de mes vœux: c'est enfin le prix que j'attends de la droiture de mes intentions et de mon amour pour mes peuples.»

Mignet (†1884).

67. Desmoulin au Palais-Royal.

Le 12 juillet (1789) on apprit à Paris, vers les quatre heures du soir, la disgrâce de Necker et son départ pour l'exil. Cette mesure y fut considérée comme l'exécution du complot dont on avait aperçu les préparatifs. Dans peu d'instants, la ville fut dans la plus grande agitation, des rassemblements se formèrent de toutes parts; plus de dix mille personnes se rendirent au Palais-Royal, émues par cette

nouvelle, disposée à tout, mais ne sachant quelle mesure prendre. Un jeune homme, plus hardi que les autres, et l'un des harangueurs habituels de la foule, Camille Desmoulin, monte sur une table, un pistolet à la main, et il s'écrie: 5 Citoyens, il n'y a point un moment à perdre, le renvoi de Necker est le tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes! ce soir même tous les bataillons suisses et allemands sortiront du Champ-de-Mars pour nous égorger! il ne nous reste qu'une ressource, c'est de courir aux armes.» On approuve par de 10 bruyantes acclamations. Il propose de prendre des cocardes pour se reconnaître et pour se défendre. — «Voulez-vous, dit-il, le vert, couleur de l'espérance, ou le rouge, couleur de l'ordre libre de Cincinnatus? — «Le vert! le vert!» répond la multitude. L'orateur descend de la table, attache une 15 feuille d'arbre à son chapeau, tout le monde l'imite; les marronniers du Palais sont presque dépouillés de leurs feuilles, et cette troupe se rend en tumulte chez le sculpteur Curtius.

Mignet.

68. Prise de la Bastille.

Il y avait plus de quatre heures que la Bastille était 20 assiégée, lorsque les gardes françaises survinrent avec du canon. Leur arrivée fit changer le combat de face. La garnison elle-même pressa le gouverneur de se rendre. Le malheureux de Launay, craignant le sort qui l'attendait, voulut faire sauter la forteresse, et s'ensevelir sous ses débris 25 et sous ceux du faubourg. Il s'avança en désespéré, avec une mèche allumée à la main, vers les poudres. La garnison l'arrêta elle-même, arbora le pavillon blanc sur la plateforme, et renversa ses fusils, canons en bas, en signe de paix. Mais les assaillants combattaient, et s'avançaient tou- 30 jours en criant: «Abaissez les ponts!» A travers les créneaux un officier suisse demanda à capituler et à sortir avec les honneurs de la guerre. — Non, non! s'écria la foule. — Le même officier proposa de mettre bas les armes, si on leur promettait la vie sauve. — Abaissez le pont, lui répondirent 35 les plus avancés des assaillants, il ne vous arrivera rien. — Sur cette assurance, ils ouvrirent la porte, abaissèrent le pont, et les assiégeants se précipitèrent dans la Bastille. Ceux qui étaient à la tête de la multitude voulurent sauver de sa vengeance le gouverneur, les Suisses et les invalides; 40 mais elle criait: «Livrez-nous-les, livrez-nous-les; ils ont fait feu sur leurs concitoyens, ils méritent d'être pendus.» Le gouverneur, quelques Suisses et quelques invalides furent arrachés à la protection de leurs défenseurs, et mis à mort par la foule implacable.

Mignet.

69. Abolition des droits féodaux et de tous les privilèges.

Au mois d'août (1789) l'Assemblée nationale discutait la fameuse déclaration des droits de l'homme. On avait d'abord agité s'il en serait fait une, et on avait décidé le 4 août au matin qu'elle serait faite et placée en tête de la Constitution. Dans la soirée du même jour le comité fit son rapport sur les troubles et les moyens de les faire cesser. Le vicomte de Noailles et le duc d'Aiguillon, tous deux membres de la noblesse, montent alors à la tribune, et représentent que c'est peu d'employer la force pour ramener le peuple, qu'il faut détruire la cause de ses maux, et que l'agitation qui en est la suite sera aussitôt calmée. S'expliquant enfin plus clairement, ils proposent d'abolir tous les droits vexatoires qui, sous le titre de droits féodaux, écrasent les campagnes. M. Leguen de Kerengal, propriétaire dans la Bretagne, se présente à la tribune, en habit de cultivateur, et fait un tableau effrayant du régime féodal. Aussitôt la générosité excitée chez les uns, l'orgueil engagé chez les autres, amènent un désintéressement subit; chacun s'élance à la tribune pour abdiquer ses privilèges. La noblesse donne le premier exemple; le clergé, non moins empressé, se hâte de le suivre. Une espèce d'ivresse s'empare de l'Assemblée; mettant de côté une discussion superflue, et qui n'était certainement pas nécessaire pour démontrer la justice de pareils sacrifices, tous les ordres, toutes les classes, tous les possesseurs de prérogatives quelconques se hâtent de faire aussi leurs renonciations. Après les députés des premiers ordres, ceux des communes viennent à leur tour faire leurs offrandes. Ne pouvant immoler des privilèges personnels, ils offrent ceux des provinces et des villes. L'égalité des droits, rétablie entre les individus, l'est ainsi entre toutes les parties du territoire. Quelques-uns apportent des pensions, et un membre du Parlement, n'ayant rien à donner, promet son dévouement à la chose publique. Les marches du bureau sont couvertes de députés qui viennent déposer l'acte de leur renonciation; on se contente pour le moment d'énumérer les sacrifices, et on remet au jour suivant la rédaction des articles. L'entraînement était général; mais au milieu de cet enthousiasme il était facile d'apercevoir que certains privilégiés peu sincères voulaient pousser les choses au pire. Tout était à craindre de l'effet de la nuit et de l'impulsion donnée, lorsque Lally-Tollendal, apercevant le danger, fait passer un billet au président. «Il faut tout redouter, lui dit-il, de l'entraînement de l'Assemblée: levez la séance. Au même instant un député s'élance vers lui, et, lui serrant la main avec émotion, lui

dit: «Livrez-nous la sanction royale, et nous sommes amis.» Lally-Tollendal, sentant alors le besoin de rattacher la révolution au roi, propose de le proclamer restaurateur de la liberté française. La proposition est accueillie avec enthou-
5 siasme; un *Te Deum* est décrété, et on se sépare enfin vers le milieu de la nuit.

On avait arrêté pendant cette nuit mémorable:

L'abolition de la qualité de serf;

La faculté de rembourser les droits seigneuriaux;

10 L'abolition des juridictions seigneuriales;

La suppression des droits exclusifs de chasse, de colombiers, de garenne, etc.;

Le rachat de la dîme;

L'égalité des impôts;

15 L'admission de tous les citoyens aux emplois civils et militaires;

L'abolition de la vénalité des offices;

La destruction de tous les privilèges de villes et de provinces.

20 La réformation des jurandes;

Et la suppression des pensions obtenues sans titres.

Thiers († 1877).

70. La disette à Paris.

Le peuple, ému par les discussions sur le *veto*, irrité par les cocardes noires, vexé par les patrouilles continuelles, et
25 souffrant de la faim, était soulevé. Bailly et Necker n'avaient rien oublié pour faire abonder les subsistances; mais, soit la difficulté des transports, soit les pillages qui avaient lieu sur la route, soit surtout l'impossibilité de suppléer au mouvement spontané du commerce, les farines manquaient.
30 Le 4 octobre (89) l'agitation fut plus grande que jamais. On parlait du départ du roi pour Metz, et de la nécessité d'aller le chercher à Versailles; on épiait les cocardes noires, on demandait du pain. De nombreuses patrouilles réussirent à contenir le peuple. La nuit fut assez calme. Le lende-
35 main 5, les attroupements recommencèrent dès le matin. Les femmes se portèrent chez les boulangers; le pain manquait, et elles coururent à l'Hôtel-de-Ville pour s'en plaindre aux représentants de la commune. Ceux-ci n'étaient pas encore en séance, et un bataillon de la garde nationale était
40 rangé sur la place. Des hommes se joignirent à ces femmes, mais elles n'en voulurent pas, disant que les hommes ne savaient pas agir. Elles se précipitèrent alors sur le bataillon, et le firent reculer à coups de pierres. Dans ce moment, une porte ayant été enfoncée, l'Hôtel-de-Ville fut envahi,

les brigands à piques s'y précipitèrent avec les femmes, et voulurent y mettre le feu. On parvint à les écarter, mais ils s'emparèrent de la porte qui conduisait à la grande cloche, et sonnèrent le tocsin. Les faubourgs alors se mirent en mouvement. Un citoyen nommé Maillard, l'un de ceux qui s'étaient signalés à la prise de la Bastille, consulta l'officier qui commandait le bataillon de la garde nationale, pour chercher le moyen de délivrer l'Hôtel-de-Ville de ces femmes furieuses. L'officier n'osa approuver le moyen qu'il proposait: c'était de les réunir, sous prétexte d'aller à Versailles, mais sans cependant les y conduire. Néanmoins Maillard se décida, prit un tambour, et les entraîna bientôt à sa suite. Elles portaient des bâtons, des manches à balai, des fusils et des coutelas. Avec cette singulière armée, il descendit le quai, traversa le Louvre, fut forcé malgré lui de conduire ces femmes à travers les Tuileries, et arriva aux Champs-Élysées. Là, il parvint à les désarmer, en leur faisant entendre qu'il valait mieux se présenter à l'Assemblée comme des suppliantes que comme des furies en armes. Elles y consentirent, et Maillard fut obligé de les conduire à Versailles, car il n'était pas possible de les en détourner. Tout en ce moment tendait vers ce but. Des hordes partaient en traînant des canons; d'autres entouraient la garde nationale, qui elle-même entourait son chef pour l'entraîner à Versailles, but de tous les vœux . . .

71.

Arrivé à Versailles, Maillard demande à entrer dans l'Assemblée et à parler; il est introduit, les femmes se précipitent à sa suite et pénètrent dans la salle. Il expose alors ce qui s'est passé, le défaut de pain et le désespoir du peuple; il parle de la lettre adressée au meunier, et prétend qu'une personne rencontrée en route leur a dit qu'un curé était chargé de la dénoncer . . . Une voix accuse alors l'évêque de Paris Juigné d'être l'auteur de la lettre. Des cris d'indignation s'élèvent pour repousser l'imputation faite au vertueux prélat. On rappelle à l'ordre Maillard et sa députation. On lui dit que des moyens ont été pris pour approvisionner Paris, que le roi n'a rien oublié, qu'on va le supplier de prendre de nouvelles mesures, qu'il faut se retirer, et que le trouble n'est pas le moyen de faire cesser la disette. Mounier sort alors pour se rendre au château; mais les femmes l'entourent, et veulent l'accompagner; il s'y refuse d'abord, mais il est obligé d'en admettre six. Il traverse les hordes arrivées de Paris, qui étaient armées de piques, de haches, de bâtons ferrés. Il pleuvait abondamment. Un détachement de gardes du corps

fond sur l'attroupement qui entourait le président, et le disperse; mais les femmes rejoignent bientôt Mounier, et il arrive au château, où le régiment de Flandre, les dragons, les Suisses et la milice nationale de Versailles étaient rangés en 5 bataille. Au lieu de six femmes, il est obligé d'en admettre douze; le roi les accueille avec bonté, et déplore leur détresse; elles sont émues. L'une d'elles, jeune et belle, est interdite à la vue du monarque, et peut à peine prononcer ce mot: *Du pain.* Le roi, touché, l'embrasse, et les femmes s'en 10 retournent attendries par cet accueil. Leurs compagnes les reçoivent à la porte du château; elles ne veulent pas croire leur rapport, disent qu'elles se sont laissé séduire, et se préparent à les déchirer. Les gardes du corps, commandés par le comte de Guiche, accourent pour les dégager; des coups 15 de fusil partent de divers côtés, deux gardes tombent, et plusieurs femmes sont blessées. Thiers († 1877).

72. Mort de Louis XVI.

(Le 21 janvier 1793.)

Cinq heures avaient sonné au Temple. Le roi s'éveille, 20 appelle Cléry, lui demande l'heure, et s'habille avec beaucoup de calme. Il s'applaudit d'avoir retrouvé ses forces dans le sommeil. Cléry allume du feu, transporte une commode dont il fait un autel. M. Edgeworth se revêt des ornements sacerdotaux, et commence à célébrer la messe; Cléry la sert, 25 et le roi l'entend à genoux avec le plus grand recueillement. Il reçoit ensuite la communion des mains de M. Edgeworth, et, après la messe, se relève plein de force, et attendant avec calme le moment d'aller à l'échafaud. Il demande des ciseaux pour couper ses cheveux lui-même, et se soustraire à 30 cette humiliante opération faite par la main des bourreaux; mais la commune les lui refuse par défiance.

Dans ce moment, le tambour battait dans la capitale. Tous ceux qui faisaient partie des sections armées se rendaient à leur compagnie avec une complète soumission; ceux 35 qu'aucune obligation n'appelait à figurer dans cette terrible journée se cachaient chez eux. Les portes, les fenêtres étaient fermées, et chacun attendait chez soi la fin de ce triste événement. On disait que quatre ou cinq cents hommes dévoués devaient fondre sur la voiture, et enlever le roi. 40 La Convention, la commune, le conseil exécutif, les jacobins, étaient en séance.

A huit heures du matin, Santerre, avec une députation de la commune, du département et du tribunal criminel, se rend au Temple. Louis XVI, en entendant le bruit, se lève

et se dispose à partir. Il n'avait pas voulu revoir sa famille, pour ne pas renouveler la triste scène de la veille. Il charge Cléry de faire pour lui ses adieux à sa femme, à sa sœur et à ses enfants; il lui donne un cachet, des cheveux et divers bijoux, avec commission de les leur remettre. Il lui serre ensuite la main en le remerciant de ses services. Après cela, il s'adresse à l'un des municipaux en le priant de transmettre son testament à la commune. Ce municipal était un ancien prêtre, nommé Jacques Roux, qui lui répond brutalement qu'il est chargé de le conduire au supplice, et non de faire ses commissions. Un autre s'en charge, et Louis, se retournant vers le cortège, donne avec assurance le signal du départ.

Des officiers de gendarmerie étaient placés sur le devant de la voiture, le roi et M. Edgeworth étaient assis dans le fond. Pendant la route, qui fut assez longue, le roi lisait, dans le bréviaire de M. Edgeworth, les prières des agonisants, et les deux gendarmes étaient confondus de sa piété et de sa résignation tranquille. Ils avaient, dit-on, la commission de le frapper si la voiture était attaquée. Cependant aucune démonstration hostile n'eut lieu depuis le Temple jusqu'à la place de la Révolution. Une multitude armée bordait la haie: la voiture s'avançait lentement et au milieu d'un silence universel. Sur la place de la Révolution, un grand espace avait été laissé vide autour de l'échafaud. Des canons environnaient cet espace; les fédérés les plus exaltés étaient placés autour de l'échafaud, et la vile populace, toujours prête à outrager le génie, la vertu, le malheur, quand on lui en donne le signal, se pressait derrière les rangs des fédérés, et donnait seule quelques signes extérieurs de satisfaction, tandis que partout on ensevelissait au fond de son cœur les sentiments qu'on éprouvait. A dix heures dix minutes, la voiture s'arrête. Louis XVI, se levant avec force, descend sur la place. Trois bourreaux se présentent; il les repousse et se déshabille lui-même. Mais voyant qu'ils voulaient lui lier les mains, il éprouve un mouvement d'indignation et semble prêt à se défendre. M. Edgeworth, dont toutes les paroles furent alors sublimes, lui adresse un dernier regard, et lui dit: Souffrez cet outrage comme une dernière ressemblance avec le Dieu qui va être votre récompense. A ces mots, la victime résignée et soumise se laisse lier et conduire à l'échafaud. Tout à coup Louis fait un pas, se sépare des bourreaux, et s'avance pour parler au peuple. Français, dit-il d'une voix forte, je meurs innocent des crimes qu'on m'impute; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je demande que mon sang ne retombe pas sur la France. Il allait continuer; mais aussitôt l'ordre de battre est donné

aux tambours, leur roulement couvre la voix du prince, les bourreaux s'en emparent, et M. Edgeworth lui dit ces paroles: *Fils de saint Louis, monte au ciel!* A peine le sang avait-il coulé, que des furieux y trempent leurs piques et
5 leurs mouchoirs, se répandant dans Paris en criant *vive la république! vive la nation!* Thiers († 1877).

73. Mirabeau.

Mirabeau naquit en 1749 au château de Bignon, près de Nemours, Seine et Marne. Cet enfant, qui devait être un
10 si grand orateur, était né avec la langue liée, un pied tordu, et deux grosses dents déjà formées dans sa bouche. Une petite vérole l'avait défiguré dès l'âge de trois ans. Mais sous la laideur apparente on remarquait en lui une grande force et une intelligence très vive. Il apprit de ses précep-
15 teurs avec une égale facilité les langues étrangères, les sciences, la musique. Il montra aussi une grande habileté pour les exercices du corps. Il n'avait pas son pareil pour l'équitation, l'escrime, la natation et la danse. Mais, ce qui était remarquable en lui, c'était sa disposition naturelle à
20 s'exprimer avec passion. Il n'avait encore que neuf ans que son père disait déjà de lui: «C'est un péroreur à perte de vue.»

La vie de Mirabeau jusqu'en 1783 ne fut qu'une suite d'aventures et de scandales. Tour à tour prisonnier ou exilé,
25 il étonna toujours par la grandeur de son talent et par la passion fougueuse de sa nature, qui l'entraîna aussi facilement vers le mal que vers le bien. Pendant les cinq années qui suivirent, il partagea son temps entre le travail et les voyages. Ces voyages lui apprirent à connaître les hommes,
30 les institutions et les sociétés autrement que dans les livres. Il visita l'Angleterre, dont il étudia la constitution, l'Allemagne, et surtout la monarchie prussienne, dont il comprit mieux que personne l'organisation et qu'il a jugée d'un mot: «La guerre est l'industrie nationale de la Prusse.»

35 En 1789, quand le roi convoqua les états généraux, Mirabeau se présenta en Provence, pour être élu député. Quoique noble par la naissance, il défendit la cause du peuple. Aix et Marseille le nommèrent député. — A l'Assemblée constituante, Mirabeau occupa bien vite la première place par
40 la puissance de sa parole. Quand il était à la tribune, son extérieur étonnait tout d'abord. Sa taille moyenne et massive lui donnait une apparence lourde. Sa tête, posée sur un col étroit, était énorme. Il avait le visage pâle et couvert des taches de la petite vérole. Ses traits durs, ses yeux

enfoncés sous le sourcil, sa chevelure épaisse et hérissée ajoutaient à sa laideur. Mais il tirait parti de sa laideur même contre ses adversaires: «Je vais, disait-il, leur montrer la hure.» On ne peut se faire une idée de l'impression que cet orateur produisait à la tribune. Son débit était d'abord lourd et embarrassé; sa voix âpre et dure était longtemps traînante. Mais bientôt Mirabeau éclatait dans un mouvement d'impatience ou de colère, et alors ses paroles jaillissaient énergiques et mordantes. Il méprisait, il menaçait, il insultait ses adversaires, et l'assemblée, étonnée de son audace et de son éloquence, subissait l'empire de son génie. — Il est peu de discussions auxquelles Mirabeau n'ait pris une part brillante. Dans les circonstances graves il était toujours prêt à exposer par un mot juste ou terrible les sentiments de tous. Le roi, irrité de l'audace de l'assemblée, avait voulu forcer ses membres à se retirer. Le grand-maître des cérémonies apporta les ordres du roi. L'assemblée était muette et consternée. Alors Mirabeau se lève tout à coup: «Allez dire à votre maître, s'écria-t-il, que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes.»

Mirabeau, après avoir défendu si éloquemment la révolution, se rapprocha de la cour. Le peuple avait révélé sa force par la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789; il avait adopté, comme symbole des idées nouvelles, le drapeau tricolore; il avait enfin obtenu l'égalité de tous les droits par l'abolition de tous les privilèges, dans la fameuse nuit du 4 août. C'est alors que Mirabeau pensa que la révolution ne devait pas aller plus loin. Le jour où l'assemblée voulut enlever au roi le droit de faire la paix ou la guerre pour l'attribuer aux députés, Mirabeau ne craignit pas de compromettre sa popularité et de parler en faveur de ce qu'il croyait être un droit royal. Tandis qu'on portait en triomphe son adversaire Barnave, il dut remonter à la tribune pour se défendre: «Et moi aussi, dit-il, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues: *La grande trahison du comte de Mirabeau.* Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il est peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne, mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu . . .» Le puissant orateur ne réussit pas dans cette dernière partie de son œuvre. Il usa dans une lutte stérile les restes d'une énergie que le travail et la débauche avaient déjà brisée. Il mourut le 2 avril 1791. «J'emporte avec moi, dit-il, le deuil de la monarchie; les factions s'en disputeront les lambeaux.»

L'assemblée et le peuple pleurèrent la mort d'un tel homme. Les funérailles de Mirabeau furent imposantes. Ses restes furent ensevelis dans l'église de Sainte-Geneviève, érigée en Panthéon français à cette occasion, et destinée désormais à la sépulture des grands hommes. Mais pour être un grand homme dans toute la force du terme, il eût fallu à Mirabeau une vie sans tache. Lui-même avait conscience que pour être admiré sans réserve il lui manquait d'avoir été toujours un homme de bien: Je paye bien cher les fautes de mon passé, écrivait-il à son ami le comte de la Marck. Pauvre France! on te les fait payer aussi . . . Oh! que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à la France!»

74. Napoléon Ier.

L'empereur Napoléon Ier naquit le 15 août 1769, à Ajaccio, en Corse. Il reçut sa première éducation à l'école militaire de Brienne, où il entra en 1779. A l'âge de 16 ans, il fut nommé lieutenant d'artillerie. Au siège de Toulon, en 1793, le jeune Bonaparte commença sa réputation. Il devint colonel et, après la prise de cette ville, il obtint le grade de général. En 1796, il fit la brillante campagne d'Italie à la tête de 35000 hommes. En 1798, il entreprit l'expédition d'Égypte. Le 9 novembre (18 brumaire), il fit le coup d'État et renversa le gouvernement par la force des baïonnettes. Proclamé premier consul, la même année (1799), il se mit à la tête d'une nouvelle armée d'Italie, franchit, malgré tous les obstacles, le Saint-Bernard et battit les Autrichiens à la grande bataille de Marengo, le 14 juin 1800.

Le 2 décembre 1804, Napoléon fut couronné empereur des Français. Dès lors il marcha de victoires en victoires, de conquêtes en conquêtes. En décembre 1805, il défit complètement les Austro-Russes à Austerlitz près de Vienne, et le 14 octobre 1806, les Prussiens à Jéna. L'Espagne et le Portugal furent occupés par ses troupes en 1808. Vers l'an 1810, Bonaparte parvint à l'apogée de sa gloire et de sa fortune. En 1812, il pénétra en Russie à la tête de plus de 500000 hommes. Après avoir battu les Russes à Witebsk, à Smolensk et à la Moskwa, l'empereur fait son entrée à Moscou. Mais cette ville immense est incendiée par son propre gouverneur Rostopchin, et Napoléon, privé de ses quartiers d'hiver, est forcé à la retraite. L'époque des revers est arrivée. — Au mois d'octobre 1813, il fut vaincu par les alliés à la bataille des nations de Leipzig. En avril 1814 il abdiqua à Fontainebleau, fit ses adieux à sa vieille garde et partit pour l'île d'Elbe. Il en revint au mois de mars 1815. Les

anciens soldats accoururent partout au-devant de leur empereur. Louis XVIII prit la fuite et Napoléon remonta sur le trône; c'est ce qu'on appelle le règne des cent jours. Vaincu à Waterloo par les alliés et menacé de tous côtés, il se rendit à bord d'un vaisseau anglais. Le gouvernement anglais le déclara prisonnier de guerre et le relégua à Sainte-Hélène, où il mourut après six années d'une dure captivité, le 5 mai 1821.

(Nach Rufer).

75. Bataille d'Austerlitz.

Le 2 décembre 1805, jour anniversaire du couronnement de Napoléon, après la brume du matin, le soleil paraît et inonde de sa clarté la vaste plaine d'Austerlitz. *Soldats*, dit Napoléon, en traversant au galop les rangs de ses troupes, *cette armée est à nous, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre.* Puis il donne le signal de l'attaque, culbute la garde impériale russe et coupe en deux l'armée ennemie. Les Russes cherchent leur salut vers les étangs glacés, mais la glace se rompt et engloutit des milliers de fuyards: les deux souverains de Russie et d'Autriche ont abandonné le champ de bataille. *Soldats*, dit Napoléon après la bataille, *je suis content de vous! Il vous suffira de dire: J'étais à la bataille d'Austerlitz pour qu'on vous réponde: Voilà un brave.*

1. Quand se livra la bataille d'Austerlitz?
2. Que dit Nap. en traversant les rangs de ses troupes?
3. De quel côté les Russes cherchent-ils leur salut?
4. Qu'arriva-t-il alors?
5. Citez les paroles de Napoléon adressées à ses soldats après la bataille

76. Incendie de Moscou.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. — Surtout, lui dit-il, point de pillage! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous. —

Cette nuit fut triste: des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ces préparatifs. L'empereur ému chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

C'était au palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court, il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne des Romanow et des Rurik, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Iwan et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier: Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars, dans le Kremlin! — Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise; il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jusque sur le toit du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant: C'est à faire aux autres, cela ne nous regarde plus. — Car telle était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'événements et de malheurs sur lesquels on était comme blasé, et tel l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun que la mesure de forces et de sentiments indispensables pour son service et pour sa conservation personnelle.

Cependant de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore;

ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline française, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction.

A cette vue, un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscovites, connaissant notre téméraire et négligente insouciance, auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moscou nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil? ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale; que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher?

On ne sait s'ils eurent cette pensée, mais il fallut l'étoile de l'empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non-seulement le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre, mais, cette nuit-là même, les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus, si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs dépendait le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre, parut; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe: elle souillait notre gloire; elle nous en arrachait le fruit; elle menaçait notre existence présente et à venir; nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé

devaient faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

5 En effet, des officiers arrivaient de toutes parts; tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetzkoï, et l'avait consumé; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse; on avait aperçu des *soldats de police russes* 10 l'attiser avec des lances goudronnées. Ici des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans les quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles; mais, près d'entrer dans ces maisons 15 toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu; et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

20 Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux et des femmes furieuses errer dans ces flammes et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces 25 rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie; il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou; et qu'en effet une si grande, une si extrême résolution 30 n'avait pu être prise que par le patriotisme et exécutée que par le crime.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait et allait ajouter son ombre à nos dangers: le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait 35 de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène; ils se joignirent au prince de Neuchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

40 Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri: Le feu est au Kremlin! passe de bouche en bouche et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le 45 feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat

de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire, il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré!

L'empereur fit un geste de mépris et d'horreur; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du Nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route 10 de Saint-Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowsky.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui 15 donnait sur la Moskva. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette 20 mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait 25 autour de nous le mugissement des flammes. Une seule route étroite, tortueuse et brûlante s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits 30 de fer ardents qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de 35 feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée 40 par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course 45 rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide, in-

certain et troublé, s'arrêta. Là se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent et le guidèrent vers les décombres fumants d'un
5 quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskva, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport; l'empereur l'accueillit bien,
10 mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowsky.

15 Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence; toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste
20 contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier: Ceci nous présage de grands malheurs!

Ségur († 1873).

La guerre franco-allemande (1870—1871).

77. Causes de la guerre; batailles de Reichshoffen et de Forbach.

25 La Prusse dirigée, sous l'autorité du roi Guillaume, par un ministre hardi, *le comte de Bismarck*, ne se contentait point des acquisitions faites en 1866. Elle voulait *unifier* l'Allemagne et ne le pouvait qu'en abaissant la France. Tout en prodiguant les déclarations pacifiques, elle ne s'appliquait
30 qu'à perfectionner son organisation militaire. Le gouvernement français averti, songea bien aussi à améliorer la sienne, et une loi du Ier février 1868 augmenta la durée du service militaire et créa, comme réserve de l'armée, une garde nationale mobile. Mais la garde mobile ne fut ni réunie, ni
35 exercée, ni même équipée. On se crut prêt parce qu'on avait adopté le fusil à tir rapide, analogue à celui des Prussiens et perfectionné par Chassepot, et un petit canon à balles ou mitrailleuse. La Prusse, qui connaissait à merveille toutes les imperfections de notre armée, le nombre de nos soldats, de
40 nos fusils, de nos canons, eut l'art de se faire déclarer une guerre qu'elle désirait (15 juillet 1870).

Les Prussiens saisissent l'occasion que leur offrent les mauvaises positions de notre armée dispersée sur une ligne

trop étendue le long de nos frontières. Le 4 août, au nombre de 40000 hommes, ils écrasent une division française commandée par le général Abel Douay et isolée sur les bords de la Lauter à Wissembourg. L'ennemi entre en France. Le maréchal de Mac-Mahon, commandant le deuxième corps d'armée et qui occupait l'Alsace, se porte en avant, cherche et trouve une forte position à *Reichshoffen* et à Froschwiller d'où il menacerait le flanc des Allemands s'ils s'avançaient sur Strasbourg. Mais il avait à peine trente-cinq mille hommes, et le prince royal de Prusse lui en opposa cent vingt mille. Mac-Mahon, tint bon avec énergie, avec trop d'énergie même. Pour assurer la retraite, il dut sacrifier sa magnifique brigade de cuirassiers; les cuirassiers renouvelèrent contre des tirailleurs et des batteries formidables, à travers des vergers, les charges fameuses de leurs ancêtres de Waterloo. Le même jour, 6 août, le corps d'armée du général Frossart était repoussé et abîmé à Forbach par une autre armée prussienne.

78. Batailles de Metz (14, 16, 18 août); désastre de Sedan (2 septembre); gouvernement de la Défense nationale.

La perte de ces deux batailles ouvrait le pays à l'invasion qui s'étendit dans nos départements de l'Est. Trois masses énormes, formant un chiffre de plus de cinq cent mille hommes, envahissaient la France. Notre armée principale, commandée par le maréchal Bazaine, restait sous la protection de la place de *Metz*, au lieu de se replier rapidement; et malgré les glorieux combats de *Borny* (14 août), de *Mars-la-Tour* (16 août), de *Gravelotte* et de *Saint-Privat* (18 août), où les armées prussiennes firent des pertes énormes, l'armée française fut entourée et resserrée autour de Metz.

Une nouvelle armée, formée à Châlons, fut témérairement envoyée à son secours; cette seconde armée, à peine organisée, bientôt obligée de se replier, fut acculée à la frontière du Nord, et enveloppée autour de la petite place forte de Sedan. Après deux jours de combats sanglants, cette armée, privée de son chef, le maréchal de Mac-Mahon, grièvement blessé, fut refoulée dans la place de Sedan, où, accablée par l'artillerie allemande, elle ne pouvait ni résister ni vivre. L'empereur Napoléon III, qui se trouvait avec cette armée, capitula en se rendant prisonnier de guerre avec quatre-vingt mille hommes (2 septembre 1870). —

Lorsque cette nouvelle arriva à Paris, une révolution éclata; le Corps législatif fut envahi (4 septembre), et un gouvernement nouveau s'installa à l'Hôtel de Ville, prenant le titre de gouvernement de la *Défense nationale*. Les prin-

cipaux membres de ce gouvernement, présidé par le général *Trochu,* gouverneur de Paris, étaient M. M. Jules Favre, Ernest Picard, Jules Simon, Crémieux, Gambetta.

79. Bombardement de Strasbourg; capitulation de Metz.

5 Tandis que les armées prussiennes, victorieuses à Sedan, venaient investir et assiéger *Paris*, d'autres troupes allemandes s'emparaient successivement de nos forteresses. — Strasbourg, notre boulevard en Alsace, investi le 13 août, se vit, à partir du 15, exposé à un bombardement qui s'attaquait à la ville 10 même. Les nuits étaient des nuits de feu et d'horreur. Le faubourg de Pierre, le centre de la ville, les plus riches maisons, le quartier du Broglie, furent dévastés par l'incendie. Le Temple-Neuf, la bibliothèque, qui comptait cent quatre-vingt mille volumes et quantité de manuscrits précieux, devin-15 rent la proie des flammes. Les projectiles atteignaient surtout les édifices publics, la cathédrale elle-même, qui fut mutilée, tout ce qui faisait en un mot l'ornement et le légitime orgueil de Strasbourg. Par son énergie dans ce siège affreux, Strasbourg a augmenté les regrets que nous cause sa perte. 20 La ville, à bout de ressources, dut capituler le 28 septembre. Quelques jours auparavant, *Toul* avait succombé, et non moins glorieusement. — Paris cependant, investi depuis le 19 septembre, tenait à distance les Prussiens, qui ne se trouvaient pas en mesure de l'attaquer de vive force. Des troupes se 25 rassemblaient sur les bords de la Loire, et notre situation paraissait s'améliorer. La capitulation du maréchal Bazaine à Metz (27 octobre) vint changer la face des choses. Investi, enserré par des lignes de batteries, qu'il n'était pas aisé de franchir, il n'essaya pas sérieusement, malgré la belle qualité 30 de ses troupes aguerries qui constituaient la plus belle armée que la France ait eue depuis longtemps, de rompre le cercle de fer et de feu tracé autour de lui. Le maréchal savait le gouvernement impérial tombé; il ne croyait pas à la défense sérieuse de Paris, ni à la durée du gouvernement nouveau; 35 il accueillit, avec trop de confiance, les bruits alarmants que les Prussiens répandaient dans son camp, et qui représentaient la France en pleine dissolution; il concevait sans doute l'espérance de voir la guerre se terminer bientôt et de demeurer avec son armée invaincue l'arbitre de la situation. Lorsque 40 les vivres diminuaient, il négocia. M. de Bismarck, qui avait un moment paru entrer dans les vues du maréchal Bazaine, ne voulut plus entendre parler de convention lorsqu'il comprit que l'armée devait nécessairement se rendre. Le jour fatal arriva en effet. Le maréchal dut capituler et livrer prison-

niers de guerre les cent mille hommes qui lui restaient, un matériel énorme, des forts superbes, un arsenal de premier ordre et une ville qui était une des plus solides remparts de la France (27 octobre).

Verdun, assiégé depuis le 25 août, capitule à son tour le 8 novembre, mais après une belle résistance et de nombreuses sorties, dont quelques-unes très brillantes et efficaces. *Belfort*, investi le 2 novembre, se préparait à une résistance digne de la réputation de cette forteresse, et qui marquera dans les annales des sièges.

80. L'armée de la Loire; sorties de Paris.

Un des membres du gouvernement, M. Léon *Gambetta*, avait quitté Paris en ballon et pris avec une rare vigueur la direction de la guerre en province. Une armée improvisée sur les bords de la Loire et composée de régiments venus d'Afrique, de bataillons pris dans les dépôts et de mobiles, défit les Bavarois à la journée de *Coulmiers* (9 novembre). La conséquence de cette victoire, due au général d'Aurelle de Paladine, fut la reprise de la ville d'Orléans, qui était tombée entre les mains des Allemands.

Le succès de Coulmiers ranima le courage des habitants de Paris qui, d'ailleurs, décidés à résister, avaient énergiquement arrêté, le 31 octobre, un mouvement séditieux et qui montraient qu'ils entendaient maintenir l'union devant l'ennemi. Le général Trochu se hâta d'achever l'organisation de l'armée de Paris qui déjà avait tenté plusieurs reconnaissances et montré quelque solidité. Apprenant que l'armée de la Loire comptait s'approcher du côté de la vallée de la Seine, il prépara une sortie du côté de la Marne. Les journées de *Villiers-Champigny* (30 novembre et 2 décembre) furent honorables pour nos troupes, mais n'eurent aucun résultat.

L'armée de la Loire, en même temps, avait à lutter contre l'armée prussienne de Frédéric-Charles, que la capitulation de Metz avait rendue libre. Une série de combats, les 2, 3 et 4 décembre, en avant d'Orléans, se termina par la retraite de nos armées et la reprise d'Orléans par les Prussiens. Le prince Frédéric-Charles rencontra cependant un adversaire sérieux, le général Chanzy, qui battait en retraite devant lui en défendant le terrain pied à pied, en se repliant toujours à temps et en usant l'ennemi, qu'étonnait cette résistance nouvelle. Dans le Nord, une armée moins nombreuse faisait toutefois une bonne contenance sous les ordres du général Faidherbe. Paris, immobile, arrêtait toujours les Prussiens, grâce à sa vaste circonférence, à ses forts dont l'artillerie

redoutable tonnait continuellement. Son courage ne faiblissait pas. La capitale offrit pendant tout ce siège un spectacle vraiment imposant. A peine éclairée le soir, faute de gaz, presque silencieuse, puisque la nécessité de manger les chevaux diminuait de jour en jour le nombre des voitures, uniquement occupée des questions de subsistance et des questions militaires, ajoutant sans cesse à ses remparts des défenses nouvelles, fabriquant par centaines des canons se chargeant par la culasse et des équipements de toute sorte, elle remplissait avec une gaieté sereine son devoir envers la France.

Le 6 janvier, les obus vinrent abîmer les maisons et les édifices des quartiers de la rive gauche. Le bombardement ne fit qu'exciter l'animosité contre un ennemi qui ne cherchait qu'à atteindre la population civile. Il dura jusqu'au 28 sans faire grand mal, à cause de la distance énorme où se trouvaient les canons Krupp et de l'immense étendue sur laquelle devaient se répartir les obus.

81. Défaite des armées de province: désastre de l'armée de l'Est (janvier 1871).

Une nouvelle armée, encore improvisée et confiée au général Bourbaki, au lieu d'être envoyée au secours du général Chanzy, fut dirigée vers l'Est, pour délivrer Belfort, la seule place qui fît avec Paris une résistance utile et efficace. Frédéric-Charles se jeta alors sur l'armée isolée de Chanzy, la refoula jusqu'au Mans, puis jusqu'à Laval.

Pendant ce temps notre armée de l'Est, également composée de conscrits, opérant dans un pays montagneux, par un froid des plus rigoureux, sans approvisionnements bien assurés, ne pouvait aboutir qu'à un échec. Malgré un premier succès à Villersexel, elle ne put forcer les lignes prussiennes à Héricourt, et fut contrainte à une retraite précipitée que l'hiver rendit désastreuse. Afin d'échapper à la poursuite des Prussiens, l'armée se retira en Suisse, non sans avoir enduré les plus vives souffrances. C'était, selon les témoins oculaires, un spectacle navrant que celui de ces soldats à peine vêtus, à peine chaussés, grelottant de froid, couchant sur la neige, se laissant tomber de fatigue et de faim; les blessés, les malades étaient abandonnés. La charité des Suisses s'empressa de soulager toutes ces misères.

82. Capitulation de Paris; fin de la guerre.

Paris à bout de vivres avait enfin capitulé. Le gouvernement de la défense nationale avait signé un armistice (28 janvier 1871). Une assemblée se réunit le 13 février à Bor-

deaux, nomma M. *Thiers* chef du pouvoir exécutif et, après une douloureuse délibération, ratifia, le 1er mars, les préliminaires de paix. Nous étions forcés de payer cinq milliards, et d'abandonner aux Allemands l'*Alsace* et la partie de la *Lorraine* qu'ils appellent allemande. Il fallut céder les départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, moins Belfort, les arrondissements de Metz et de Thionville dans la Moselle, ceux de Château-Salins, de Sarrebourg dans la Meurthe, le canton de Schirmeck dans les Vosges. Strasbourg et Metz étaient perdues pour nous. *Nous reculions de deux siècles.* 10

83. Sedan.

A quatre heures et demie du matin, le bruit d'une vive fusillade se fait entendre du côté de Bazeilles. C'est la bataille qui commence à l'extrême droite de l'armée française. — A 5 heures, Mac-Mahon sort de Sedan pour se rendre compte 15 des opérations. — A 6 heures et demie, il est grièvement blessé par un éclat d'obus, il transmet le commandement en chef au général Ducrot. — A 7 heures et demie, le général Ducrot, qui connaissait les intentions du général en chef, ordonne le mouvement de retraite vers Illy et Mézières. Le 20 général de Wimpffen venait d'apprendre que Mac-Mahon était blessé et qu'il avait transmis son commandement à Ducrot. Le moment semble venu pour lui de faire sortir sa nomination de son portefeuille; il n'en fait rien; il comprend sans doute tout ce qu'il y aurait d'étrange à voir un général prendre le 25 commandement d'une armée dans une situation aussi critique, alors qu'il ne connaît ni la situation de l'armée, ni les forces de l'ennemi, et qu'il n'a été renseigné par ses collègues sur aucun de ces points. Il laisse donc le général Ducrot ordonner son mouvement de retraite. Ce n'est qu'une heure après, à 30 8 heures et demie, quand déjà le mouvement est commencé, quand les troupes des généraux Lebrun et Ducrot ont abandonné une partie des fortes positions qu'elles occupaient, que Wimpffen se ravise; il se souvient du plan de Palikao, des promesses qu'il lui a faites en le quittant; que dira le ministre 5 de la guerre quand il saura que Wimpffen, son dernier homme de confiance, l'a abandonné aussi, lui et son plan?

Wimpffen écrit donc un billet au général Ducrot pour lui dire qu'il a une lettre du ministre de la guerre, qui le nomme commandant de l'armée; il lui ordonne en même temps, 4 ainsi qu'à Lebrun, de reprendre les positions qu'ils viennent de quitter et sur lesquelles l'ennemi s'était déjà fortement établi; il se rend en même temps auprès du général Lebrun pour

surveiller ce mouvement, que les troupes françaises s'efforcent d'accomplir avec une rare énergie.

En route, Wimpffen rencontre l'Empereur et son état-major. — Sire, lui dit-il, les choses vont bien; nous regagnons du terrain. — L'Empereur lui ayant fait observer que l'ennemi montrait sur la gauche (du côté d'Illy) des forces considérables, Wimpffen lui répondit: Nous allons d'abord nous occuper de jeter *les Bavarois* à la Meuse, puis avec toutes nos troupes nous ferons face à notre nouvel ennemi. D'après la version du général Pajol, Wimpffen aurait dit textuellement: Que Votre Majesté ne s'inquiète pas! dans deux heures, je les aurai jetés *(les Prussiens)* dans la Meuse. A quoi le général Castelnau aurait répondu: Plaise à Dieu que ce ne soit pas nous qui y soyons jetés!

Il était dix heures. L'Empereur et son état-major rentraient à Sedan pour n'en plus sortir. — A dix heures et quart, les généraux Ducrot et Lebrun viennent trouver Wimpffen. Le premier tenait toujours à son mouvement de retraite. Les obus pleuvaient partout; des milliers d'hommes jonchaient le sol; l'ennemi faisait des progrès effrayants, et les généraux discutaient encore!

En quittant Ducrot et Lebrun, Wimpffen court à l'extrême gauche de l'armée, auprès du général Douai, pour lui demander une partie de ses troupes afin d'appuyer le mouvement vers la route de Carignan. A peine a-t-il ouvert la bouche, que Douai lui dit: Général, nous ne nous battons plus que pour l'honneur des armes! En effet, ses troupes étaient déjà décimées par le feu de l'artillerie ennemie établie sur toutes les hauteurs d'Illy. Le corps du prince royal de Prusse venait d'y opérer sa jonction avec la garde prussienne et les corps saxons; le cercle de feu se rétrécissait de minute en minute autour de l'armée française.

Il était une heure de relevée; l'issue de la bataille n'était pas douteuse. C'est alors que Wimpffen résolut de tenter un coup de désespoir et de s'ouvrir un passage vers Carignan en passant sur le corps des Bavarois qui occupaient Balan et Bazeilles. Il écrit à Douai, à Ducrot, à Lebrun, de lancer toutes leurs forces de ce côté: il envoya en même temps cette lettre à l'Empereur:

Sire!

Je me décide à forcer la ligne qui se trouve devant le général Lebrun et le général Ducrot, plutôt que d'être prisonnier dans la place de Sedan. Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes, elles tiendront à l'honneur de lui ouvrir un passage.

1 heure $^1/_4$ — Ier septembre. De Wimpffen.

Le général Douai répond qu'il ne peut pas tenir plus longtemps, et qu'il n'est plus maître de ses troupes, qui se précipitent en désordre vers les remparts de Sedan. Quant à l'Empereur, il ne répond rien.

84.

Tandis que l'infanterie de marine se fait massacrer pour reprendre les hauteurs qui dominent Balan et Bazeilles, le général de Wimpffen rencontre, près de la porte de Sedan, un officier de la maison de l'Empereur, qui lui remet une lettre par laquelle Napoléon, au lieu de répondre à son invitation, lui annonce qu'il vient de faire arborer le drapeau blanc, et qu'il le charge d'aller parlementer avec l'ennemi.

Wimpffen déclare que l'Empereur n'avait pas le droit de faire arborer le drapeau parlementaire, à l'insu du commandant en chef; il refuse d'ouvrir la lettre qu'on lui présente. Il rentre immédiatement dans Sedan; il trouve toute la ville encombrée de fuyards; tous les corps, tous les régiments sont confondus dans un pêle-mêle affreux; les soldats sont harassés, à demi morts de fatigue et de faim; ils n'obéissent plus à la voix de leurs chefs. Les divers commandants des corps d'armée étaient rentrés à deux heures à Sedan, avec leurs troupes en pleine déroute. Ils s'étaient aussitôt rendus chez l'Empereur pour lui exposer la situation désespérée de l'armée. Et tandis que le commandant en chef était encore sur le champ de bataille, croyant ses lieutenants également sur le terrain et prêts à exécuter ses ordres, ils prenaient, à Sedan, chez l'Empereur, la résolution de capituler. Du reste, la position n'était plus tenable; les obus pleuvaient sur la ville: Sedan et tout ce qu'il contenait étaient menacés d'une destruction certaine. Le drapeau blanc est arboré, et le roi de Prusse envoie un de ses aides de camp pour demander la reddition de la place. L'Empereur fait partir aussitôt le général Reille, son aide de camp, qui se rend auprès du roi de Prusse avec cette lettre, signée Napoléon:

Monsieur mon frère,

N'ayant pu mourir à la tête de mes troupes, je dépose mon épée aux pieds de Votre Majesté.

Je suis de Votre Majesté, le bon frère,

Napoléon.

Le roi de Prusse et tous ses généraux sont stupéfaits en apprenant que Napoléon est à Sedan. Ils avaient assisté, du haut d'une éminence, aux dernières convulsions de l'armée française, étouffée par les corps prussiens et écrasée par une artillerie formidable.

Cependant Wimpffen, qui jusque-là était resté complète-

ment étranger à toutes communications, parvient encore à rallier dans Sedan 2000 à 3000 hommes de bonne volonté pour essayer sa fameuse sortie vers Carignan; Lebrun lui avait dit: »Vous ferez tuer 3000 hommes de plus, et vous ne réussirez
5 pas. Mais si vous voulez essayer, je veux bien aller avec vous.«

Ils partent à 5 heures avec 2000 hommes; ils arrivent jusqu'à l'église de Balan; là, ils attendent des renforts; les renforts n'arrivent pas; Wimpffen est forcé d'ordonner la retraite, et rentre à Sedan à 6 heures du soir, le désespoir dans
10 l'âme, et persuadé enfin que tout est terminé. Deux fois l'Empereur lui intime l'ordre de se rendre au quartier-général ennemi, pour y traiter de la capitulation. Wimpffen refuse d'y aller, et, à 7 heures et demie, il envoie, à l'Empereur, sa démission. A 8 heures, Napoléon lui répond qu'il ne peut
15 accepter cette démission, que le roi de Prusse a admis l'armistice, et qu'il faut tâcher de »sauver l'armée par une honorable capitulation.« A neuf heures et demie Wimpffen se rend à la sous-préfecture, où se trouvait l'Empereur. Il demande à le voir. On lui répond qu'il ne peut être reçu, parce que
20 l'Empereur est en conférence avec le *prince impérial* (sic!). Qu'on note que le prince impérial était depuis deux jours à Mézières; — Wimpffen déclare que, s'il n'est pas reçu immédiatement, il va se retirer. Il est enfin introduit; il trouve l'Empereur en conférence avec ses aides de camp et le général
25 Ducrot, qui, en le voyant, l'apostrophe en ces termes:

— Général, puisque votre ambition vous a poussé à m'enlever l'honneur de commander l'armée, c'est à vous que revient la honte de la capitulation. Wimpffen se borne à lui répondre: J'ai pris le commandement pour éviter une
30 défaite que vous eussiez précipitée par votre mouvement. Je n'ai pas obtenu le résultat que j'espérais. Mais je me sens assez fort et assez dévoué pour m'occuper encore des intérêts de l'armée. Du reste, général, je ne suis pas ici pour conférer avec vous; veuillez nous laisser.« — Ducrot sortit, et quelques
35 instants après, Wimpffen et le général Castelnau, aide de camp de l'Empereur, partaient à cheval pour le quartier-général ennemi, où ils négocièrent la capitulation que l'on sait.

85. La Parisienne pendant le siège (1870—1871).

Les enfants dorment encore; dans quelques heures, ils
40 vont se réveiller, le sourire aux lèvres, la faim aux dents. Le mari est de garde aux remparts; il va revenir fatigué, mouillé, glacé, après une nuit froide et pluvieuse. Il faut, à ces êtres chéris, un bon feu dans l'âtre, une soupe fumante sur la table. La femme, la mère se lève. Il est à peine cinq
45 heures, et l'on se trouve en plein hiver; mais elle doit se

rendre aux boucheries municipales, et elle sait que, suivant le proverbe latin, celles qui arrivent trop tard ne trouvent que des os . . . quand il en reste.

Avec un courage dont elle seule est capable, et dont elle n'est capable que parce qu'elle souffre pour ceux qui lui sont chers, elle attend, les pieds dans la boue, le front à la bise, le corps à la pluie. Elle avance lentement, pas à pas, suivant les méandres imposés à la foule; supportant les injures, les rebuffades, pour conquérir, — c'est le mot, — quelques grammes de viande de cheval. Elle arrive, enfin; tout est oublié: elle est heureuse, elle est fière d'avoir su accomplir son devoir jusqu'au bout. Elle présente sa carte de rationnement, d'une main empressée. Hélas! il n'y a plus rien. Elle a atteint le but quelques minutes trop tard. La pauvre femme s'éloigne, le cœur brisé, se demandant avec une inquiétude poignante ce qu'elle va donner aux siens, et bien résolue à se lever, le lendemain, une heure plus tôt.

Voyons un autre coin du même tableau. — Pour combiner entre eux les éléments nutritifs les plus hétérogènes, les plus excentriques, la ménagère avait besoin d'une habileté toute particulière, il lui fallait faire des efforts inouïs d'imagination. Un général en face de l'ennemi eût été moins embarrassé qu'elle, devant les fourneaux de la cuisine. Et pourtant, à quels résultats inattendus n'est-elle pas arrivée! Tantôt, elle vous offre un bœuf à la mode, dans lequel n'entre pas un seul morceau de bœuf. Tantôt, c'est une omelette ou quelque chose d'approchant, sans œufs. Ou bien une matelotte appétissante dans laquelle des rôties de pain remplacent le poisson. Et maint autre plat qui déroute la science culinaire des Vatels modernes. — J'ai parlé, plus haut, des fourneaux de la cuisine: il y a là, encore, parfois, un grand sujet d'angoisses. Un mets nouveau est imaginé: un morceau de filet de cheval ou d'âne est retiré du panier; quelques légumes rabougris ont été obtenus à grands frais et à grand'peine. L'excellent dîner, le délicieux repas que l'on va faire . . . quand il sera cuit. Mais le charbon manque, la braise fait défaut, le bois est rare et il brûle mal; aussi le fourneau, la bouche noire béante, attend-il en vain ses munitions. C'est donc à grand renfort de petites brindilles de bois, de morceaux de papier, de souffle et surtout de patience que le feu s'allume, s'éteint, se rallume encore. Ah! si les hommes avaient pu soupçonner de quelle dose de résignation, de combien de larmes secrètement repandues, était assaisonné chaque plat offert à leur appétit, comme ils lui auraient fait fête, comme ils l'auraient trouvé succulent, comme ils auraient été reconnaissants à celles qui le leur avaient préparé!

A. Humbert

V. DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

86. De l'origine de la langue française.

Chacun sait que les premiers habitants de la Gaule (à notre connaissance) furent les Gaulois, qui parlaient une langue de la famille *celtique*, c'est-à-dire parente des idiomes que nous entendons aujourd'hui en France, dans la bouche des Bas-Bretons, — en Angleterre, dans l'Écosse, l'Irlande et le pays de Galles.

Dans le premier siècle avant l'ère chrétienne, les Romains, sous la conduite de César, conquirent la Gaule et la réduisirent en province romaine. Bien supérieurs aux Gaulois par la science et la civilisation, les Romains, quoique moins nombreux, imposèrent aux vaincus la langue latine avec le joug romain, de même que nous avons imposé le français aux Arabes d'Algérie. Mais à Rome, comme en France aujourd'hui, il y avait deux langues en présence: celle du peuple et des paysans, le *latin populaire* en un mot; — celle des savants, des écrivains et des lettrés que l'on désigne sous le nom de *latin classique* ou latin littéraire. Tandis que le latin classique, par exemple, disait *equus* pour signifier un cheval, le latin *populaire* disait *caballus*, d'où nous avons fait le mot français *cheval*. C'est naturellement le *latin populaire* que les soldats romains apportèrent aux paysans gaulois, qui le transformèrent à leur tour en français, à force d'en altérer la prononciation. Il suffit de voir comment les Anglais qui parlent notre langue altèrent tous de la même façon la prononciation du français, pour comprendre comment le latin, mis dans la bouche des Gaulois, fut altéré par eux tous d'une seule et même façon; et c'est précisément ce latin altéré que nous appelons *français*. C'est à peu près vers le cinquième siècle, à la chute de l'empire romain, que le latin populaire ainsi transformé par la prononciation gauloise, commence à apparaître comme une langue distincte que les savants du temps appellent dédaigneusement *lingua romana rustica* (c'est-à-dire le *latin* des paysans), d'où nous avons fait *langue romane* pour désigner ce nouvel idiome. A ce moment, l'invasion des Barbares renversait l'empire romain: dans cette tourmente, l'administration, les écoles, la

justice, l'aristocratie, les lettres romaines disparurent, et avec elles périt le latin *littéraire* qui en était l'organe et qui avait été créé par elle.

De même que le latin des paysans ou *langue romane* donna en Gaule le *français*, en Italie il devint l'*italien*, en Espagne l'*espagnol*. En France même, il se partagea en deux grandes langues selon les deux races du nord et du midi. Au nord de la Loire, il donna la langue d'*oïl* ou français; au sud de la Loire, il donna la langue d'*oc* ou provençal: ces noms bizarres proviennent de l'habitude, fréquente au moyen âge, de désigner les langues par le signe de l'affirmation *oui*: les termes de langue d'*oïl* et de langue d'*oc* viennent de ce que *oui* était *oïl* au nord, *oc* au midi.

La langue du nord, la langue d'*oïl*, était à son tour partagée au onzième siècle en quatre dialectes principaux: le dialecte *normand*, *le picard*, *le bourguignon*, et enfin le dialecte *français*, qui n'était à l'origine que le dialecte de la province appelée Ile-de-France. (Au moyen âge on entendait spécialement par *Français* les habitants de l'Ile-de-France.) Ces quatre dialectes étaient égaux en pouvoir et en influence, parce qu'il n'y avait point comme aujourd'hui un centre unique, une capitale du royaume qui pût imposer au pays le modèle du beau langage. Les ducs, soit de Normandie, soit de Bourgogne, égaux des ducs de France (c'est-à-dire de l'Ile-de-France), se servaient respectivement du dialecte de leur province, normand ou bourguignon.

Comment ces quatre langues se sont-elles réduites à une seule, et pourquoi le dialecte de l'Ile-de-France, le *français*, a-t-il plus tard été adopté comme langue commune plutôt que le normand ou le bourguignon? Tant que les rois capétiens, humbles seigneurs de l'Ile-de-France et de l'Orléanais, restent dépourvus de toute influence hors de leur domaine royal (c'est-à-dire depuis le dixième siècle jusqu'au douzième), le dialecte français n'a, hors de ces deux provinces, aucune notoriété. Mais dès le douzième siècle, les petits rois de France commencent à s'agrandir aux dépens de leurs voisins: ils annexent successivement le Berry (1101), la Picardie (1200), la Touraine (1203), la Normandie (1204), la Champagne (1284), et apportent avec eux, dans ces nouvelles provinces, le dialecte de l'Ile-de-France, le *français*, qui remplace alors dans chacune d'elles les dialectes indigènes et ne tarde point, étant la *langue du roi*, à être adopté comme un modèle de *bon ton*. Rebelle à cette invasion, le peuple seul, dans chaque province, garde son ancien dialecte et refuse d'accepter le *français*. Cessant alors de s'écrire, les idiomes *picards*, *bourguignons* et *normands* tombent aussitôt du rang de *dialectes* à l'humble

état de *patois*. Vers la fin du quatorzième siècle la *langue d'oïl* avait disparu pour faire place au *français*.

Au sud de la Loire la *langue d'oc* s'éteignit aussi: la sanglante rivalité des Méridionaux et des hommes du Nord, qui
5 se termine par la guerre des Albigeois et la défaite du Midi, porta le coup de mort à la langue d'*oc*. En 1272 le Languedoc passe à la France, et l'introduction du français suit de près cette annexion. On cesse d'écrire la *langue d'oc*, elle tombe du rang de langue littéraire à celle de patois, et les patois
10 *limousins*, *provençaux*, *languedociens* et *gascons*, qui persistent aujourd'hui dans nos campagnes du Midi, ne sont que les débris de cette langue d'oc qui, au temps des troubadours, brilla d'un si vif éclat. (Nach A. Brachet.)

87. Fondation de l'Académie française (1635).

15 L'origine de cette illustre compagnie est assez connue. Depuis l'année 1629, plusieurs beaux esprits se réunissaient toutes les semaines chez Conrart, pour s'y entretenir de littérature. Ils se lisaient leurs ouvrages, et se donnaient mutuellement des conseils. Le cardinal de Richelieu, passionné
20 pour les lettres, mais voulant les gouverner, comme tout le reste, en souverain maître, apprit par son familier Boisrobert l'existence de cette réunion lettrée, et s'avisa tout aussitôt du parti qu'il en pouvait tirer. Il leur fit offrir de se former en une compagnie régulière et placée sous sa protection. Ainsi
25 naquit *l'Académie française*. (J. A. Fleury.)

88. Corneille.

Pierre Corneille, un des plus grands poètes de la France, est né à Rouen le 6 juin 1606. Ses pièces en vers, qui furent représentées à Paris, excitèrent un véritable enthousiasme.
30 Un jour, le grand Condé fut si ému à la représentation d'une de ses pièces, qu'il ne put s'empêcher de pleurer. Les œuvres de Corneille sont, en effet, remplies de sentiments élevés et de nobles maximes: il nous émeut par l'admiration des personnages qu'il représente. Aussi son nom fut-il parmi les plus
35 illustres du dix-septième siècle.

Corneille resta cependant toujours simple et sans vanité. Il composait ses poésies à Rouen, dans sa ville natale, où il habitait une petite maison avec son frère; car les deux frères Corneille s'aimaient le plus tendrement du monde. Ils étaient
40 tous deux poètes. L'un habitait un étage, l'autre l'étage supérieur; leurs cabinets de travail correspondaient par une petite trappe ouverte dans le plafond, et lorsque Pierre Corneille

était embarrassé pour trouver une rime, il ouvrait la trappe et demandait l'aide de son frère Thomas. Celui-ci lui criait d'en haut les mots qui riment ensemble, et Pierre choisissait. — Lorsque Pierre Corneille avait fini ses pièces, il les apportait à Paris; et comme il était pauvre, il allait à pied. On le voyait arriver avec ses gros souliers ferrés, son bâton à la main et un nouveau chef-d'œuvre sous le bras. — Vers la fin de sa vie, il vint s'établir à Paris. Sa pauvreté s'était encore accrue. On raconte qu'un jour il se promenait avec un écrivain de l'époque; ils causaient poésie. Tout d'un coup le grand Corneille, simplement, quitta le bras de son interlocuteur, et, entrant dans une boutique de savetier, il fit, pour quelques sous, remettre une pièce à ses souliers endommagés: telle était la simplicité et la grandeur avec laquelle il portait sa pauvreté sans rougir.

Le génie de Corneille se révéla pour la première fois en 1636 dans le *Cid*, pièce imitée de l'espagnol. L'apparition de ce chef-d'œuvre produisit une immense sensation, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Le cardinal de Richelieu, qui avait l'ambition de passer pour poète, et qui jusqu'alors avait protégé Corneille, fut, dit-on, jaloux d'un succès si éclatant, et il contraignit l'Académie, nouvellement créée, à faire la critique du *Cid*. L'admiration publique protesta, et Corneille, déjà dans toute la force de son génie, répondit aux critiques en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre: *Horace* (1639), *Cinna* (1639), *Polyeucte* (1640), *Pompée* (1641), et une comédie le *Menteur* (1642). Cette comédie, la première véritablement digne de ce nom dans la langue française, devait indiquer la route à Molière.

A partir de cette époque, le génie de Corneille semble décliner. Il fléchit déjà dans la *Mort de Pompée* et dans *Rodogune*.

89. Combat du Cid contre les Maures.

Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port:
Tant, à nous voir marcher en si bon équipage,
Les plus épouvantés reprenaient de courage!
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés.
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème.

Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
5 L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
10 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
15 Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent:
Ils paraissent armés. Les Maures se confondent.
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage et rencontrent la guerre;
20 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt malgré nous leurs princes les rallient;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient;
25 La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend la vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées:
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port
30 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
Oh! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait.
35 J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
40 Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage;
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
45 Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.

Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte:
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie. 5
A se rendre moi-même en vain je les convie:
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef: je me nomme, ils se rendent: 10
Je vous les envoyai tous deux en même temps;
Et le combat cessa faute de combattants.

(Corneille, Le Cid, acte IV, scène III.)

90. Cinna à Auguste.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir: 15
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.
Avec ordre et raison, les honneurs il dispense, 20
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte:
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux, 25
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit;
Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des États, c'est l'État populaire.

(Corneille, Cinna, acte II, scène I.)

91. Molière.

Le vrai nom de Molière est Jean-Baptiste Poquelin. Il était fils aîné de Jean Poquelin, valet de chambre et tapissier de Louis XIII. Jean-Baptiste, qui était né le 14 janvier 1622, succéda à son père dans cette charge de tapissier. Il fit ses

études au collège des jésuites, où il eut pour condisciples Armand de Bourbon, prince de Conti, qui devint plus tard son protecteur, et le fameux voyageur Bernier; il eut pour maître de philosophie le célèbre Gassendi. En 1641, Jean-Baptiste suivit la cour dans un voyage que fit Louis XIII dans le midi: il y était obligé par la nature de ses fonctions; mais bientôt le goût du théâtre se développa en lui.

Son aïeul maternel, Louis de Cressé, aimait les représentations théâtrales, et il conduisait avec lui son petit-fils à l'hôtel de Bourgogne, où se trouvait le théâtre le plus remarquable du temps. Ce fut là que Poquelin prit du goût pour la comédie. Bientôt, las de la voir seulement jouer, il voulut être acteur à son tour. Quelques jeunes gens de bonne famille s'étaient réunis; ils avaient formé une troupe, qui, sous le nom d'*illustre théâtre*, jouait la comédie au faubourg Saint-Germain et au quartier Saint-Paul, les deux quartiers habités par l'aristocratie. Poquelin entra dans cette troupe comme acteur d'abord, puis bientôt il en devint directeur. Dès lors il va cumuler les fonctions d'acteur, de directeur et d'auteur: les débuts pourtant ne furent pas heureux. En 1645, il fut mis en prison pour une somme de 142 livres, environ 350 francs de notre monnaie, qu'il n'avait pu payer. Ce fut au sortir de prison que Poquelin résolut de s'appeler Molière pour soustraire le nom de sa famille au mépris qui s'attachait alors à une profession mal vue. (Aubry).

Pendant douze ans, Molière parcourut la province, allant de ville en ville pour représenter les pièces qui avaient eu quelque succès à Paris, puis se hasardant à en composer lui-même. La première pièce importante de Molière, que nous ayons conservée, est l'*Étourdi;* elle fut représentée à Lyon, en 1653. De Lyon, Molière se rendit dans le Languedoc; le prince de Conti, qui était dans cette province, se souvenant de son ancien condisciple, voulut le prendre pour secrétaire: «Monseigneur, lui dit Molière, je suis un auteur passable, et je serais peut-être un mauvais secrétaire.

On dit que, lors de son séjour à Béziers, Molière avait l'habitude d'aller tous les jours chez un barbier: il regardait et écoutait, et prenait ainsi l'idée de ces ridicules qu'il devait représenter sur la scène. Il avait au plus haut point le talent d'observation; d'autres auteurs étudient les hommes, leurs caractères, leurs travers et leurs défauts dans les livres; Molière étudiait, pour ainsi dire, la nature vivante: il regardait, et il notait ses observations. Je n'ai pas besoin, disait-il, d'étudier Plaute et Térence, je n'ai qu'à regarder le monde.» C'était dans le monde, en effet, que Molière voyait des bourgeois vaniteux qui voulaient faire les gentilshommes, des

femmes qui préféraient s'occuper de sciences, de grec et de latin plutôt que de leur ménage, des vieillards avares et des jeunes gens prodigues, des fats ennuyeux, des honnêtes gens qui devenaient moroses et misanthropes par excès de vertu, et des hypocrites adroits; il y voyait bien des travers, des misères et des petitesses tristes ou gaies, mais toutes également ridicules, et il représentait sur la scène *le Bourgeois gentilhomme, les Précieuses ridicules* et *les Femmes savantes, l'Avare, les Fâcheux, le Misanthrope, Tartufe.* Il créait des personnages tellement vrais que le nom qu'il leur donnait est resté pour désigner le vice ou le travers qu'il avait peint. Nous disons encore, et on dira bien après nous, un *Harpagon* pour désigner un avare, un *Trissotin* pour désigner un pédant, et le faux dévot s'appellera *Tartufe.* Jamais ce qu'on a dit de la comédie n'a été plus vrai: elle corrigeait les mœurs en faisant rire des défauts ou des vices.

92.

A côté de ces grandes comédies dans lesquelles Molière se moquait des vices nuisibles à la société, il faut placer les pièces d'un genre moins élevé dans lesquelles il ne se préoccupe guère d'autre chose que de nous faire rire. Telles sont les farces de *M. de Pourceaugnac*, du *Malade imaginaire*, du *Médecin malgré lui.* Ces comédies se jouent encore, et si elles n'ont point la finesse des chefs-d'œuvre que nous avons cités, elles provoquent du moins une bonne gaieté. Molière d'ailleurs faisait l'expérience de ses pièces chez lui avant de les présenter au public; on dit qu'il lisait toutes ses comédies à sa servante, se fiant à son jugement et à son bon sens au moins autant qu'à l'esprit de ses amis. Les chefs-d'œuvre de Molière sont postérieurs à l'année 1658, où il revint à Paris. Il ne devait plus en sortir jusqu'à sa mort, qui arriva en 1673. C'est dans l'intervalle de ces quinze années qu'il composa toutes les comédies qui lui ont donné le premier rang parmi les poètes comiques des temps modernes. Il eut beaucoup d'ennemis, car on n'attaque pas un travers sans qu'aussitôt tous ceux qui l'ont ne se croient personnellement désignés.

Cependant le roi le protégeait: Molière, en qualité de valet de chambre et de tapissier, était admis en présence de Louis XIV. Un jour, le roi, après avoir bien ri des attaques de Molière contre les médecins, attaques dont les médecins de nos jours, plus savants et plus modestes que ceux du XVII[e] siècle, sont les premiers à rire, lui dit: «Vous avez un médecin, que vous fait-il?» — «Sire, répondit Molière, nous causons ensemble; il m'ordonne des remèdes; je ne les fais point,

et je guéris. On dit que ce fut Louis XIV lui-même qui indiqua à Molière quelques-uns des personnages que l'auteur a représentés dans la comédie des *Fâcheux*. Une tradition veut aussi que le roi, pour montrer en quelle estime il tenait notre auteur, l'ait fait asseoir et manger à sa table; c'était un honneur inestimable à une époque où les rangs étaient si bien gardés. Cette tradition est mise en doute; mais ce qui témoigne bien de la faveur de Molière auprès du roi, et ce qui n'est point contesté, c'est qu'un enfant lui étant né, le roi lui-même et sa belle-sœur la duchesse d'Orléans en furent le parrain et la marraine.

Molière se sentait fatigué depuis quelque temps; on l'engageait à se reposer et à remettre une représentation qu'il devait donner; c'était le 17 février 1673. Il s'y refusa: «Comment voulez-vous que je fasse? répondit-il. Il y a là cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur travail pour vivre. Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant absolument.» Et il alla au théâtre. Il jouait le *Malade imaginaire*. Au moment où il prononçait le mot *juro*, une convulsion le saisit, on le transporta chez lui et il expira presque aussitôt, assisté de deux religieuses qu'il avait recueillies dans sa maison.

En ce temps-là, nous l'avons déjà dit, la profession de comédien était condamnée par les prêtres comme immorale: il fallut que le roi intervînt, pour qu'on donnât «un peu de terre» à ce grand poète, et même le corps ne passa point par l'église, mais fut transporté directement au cimetière. — Sa profession l'avait déjà empêché d'être reçu à l'Académie française; cependant Boileau, peu de temps après, faisait de lui, dans de beaux vers, un éloge magnifique, et le vengeait «de la sottise et de l'envie»; un siècle plus tard, en 1778, on plaçait son buste dans l'Académie avec cette inscription: «Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.»

93. Tartufe.

(Orgon, revenu chez lui, après deux jours d'absence, ne songe ni à sa mère, ni à ses enfants, ni à sa femme; il n'est occupé que de l'hypocrite Tartufe, dont il est infatué.)

Orgon.

Ah! mon frère, bonjour!

Cléante.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

Orgon.

Dorine ... Mon beau-frère, attendez, je vous prie;
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(A Dorine): 5
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?

Dorine.

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir. 10

Orgon.

Et Tartufe?

Dorine.

Tartufe? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille. 15

Orgon.

Le pauvre homme!

Dorine.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout, 20
Tant sa douleur de tête était encor cruelle.

Orgon.

Et Tartufe?

Dorine.

Il soupa, lui tout seul, devant elle, 25
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

Orgon.

Le pauvre homme!

Dorine. 30

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

Orgon. 35

Et Tartufe?

Dorine.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain, 40
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

Orgon

Le pauvre homme!

Dorine.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

Orgon.

Et Tartufe?

Dorine.

Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

Orgon.

Le pauvre homme!

Dorine.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

(Molière. Tartufe, acte I, scène V.)

94. Le Cuisinier-cocher.

Maître Jacques. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

Harpagon. C'est à tous les deux.

M. Jacques. Mais à qui des deux le premier?

Harpagon. Au cuisinier.

M. Jacques. Attendez donc, s'il vous plaît. (M. Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

Harpagon. Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

M. Jacques. Vous n'avez qu'à parler.

Harpagon. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. Jacques (à part). Grande merveille!

Harpagon. Dis-moi un peu: nous feras-tu faire bonne chère?

M. Jacques. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harpagon. Que diable! toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire: de l'argent, de l'argent, de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent!

Valère. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère

avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M. Jacques. Bonne chère avec peu d'argent? 5

Valère. Oui.

M. Jacques (à Valère). Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier.

Harpagon. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra? 10

M. Jacques. Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harpagon. Je veux que tu me répondes.

M. Jacques. Combien serez-vous de gens à table?

Harpagon. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut 15 prendre que huit: quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Valère. Cela s'entend.

M. Jacques. Eh bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes . . . Potages . . . Entrées. 20

Harpagon. Que diable! voilà pour traiter une ville entière.

M. Jacques. Rôt.

Harpagon (mettant la main sur la bouche de maître Jacques). Ah! traître, tu manges tout mon bien.

M. Jacques. Entremets . . . 25

Harpagon (mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques). Encore?

Valère (à maître Jacques). Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de les faire manger? Allez-vous- 30 en lire un peu les préceptes de la santé et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harpagon. Il a raison.

Valère. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que 35 c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.* 40

Harpagon. Ah! que cela est bien dit! Approche! que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour* . . . Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

Valère. Qu'il *faut manger pour vivre, et non pas vivre* 45 *pour manger.*

Harpagon (à maître Jacques). Oui. Entends-tu? (à Valère). Qui est le grand homme qui a dit cela?

Valère. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harpagon. Souviens-toi de m'écrire ces mots: je les veux 5 faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Valère. Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire; je réglerai tout cela comme il faut.

Harpagon. Fais donc.

M. Jacques. Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

10 *Harpagon* (à Valère). Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Valère. Reposez-vous sur moi.

Harpagon. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer 15 mon carrosse.

M. Jacques. Attendez: ceci s'adresse au cocher. (Maître Jacques remet sa casaque). Vous dites?

Harpagon. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire . . .

20 *M. Jacques.* Vos chevaux, monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière: les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées, des fan-25 tômes ou des façons de chevaux.

Harpagon. Les voilà bien malades! Ils ne font rien.

M. Jacques. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup et de manger de même. Cela 30 me fend le cœur de les voir ainsi exténués; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

35 *Harpagon.* Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

M. Jacques. Non. Je n'ai pas le courage de les mener; et je me ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent 40 un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

Valère. Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. Jacques. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous 45 la main d'un autre que sous la mienne.

Molière, L'Avare, acte III, scène V.

95. Racine.

Jean Racine (1639—1699) naquit à la Ferté-Milon, où son père était contrôleur du grenier à sel. Dès l'âge de trois ans, le futur poète était orphelin, et il entra au collège de Beauvais, où il resta jusqu'à sa seizième année. Alors sa grand'mère et sa tante, religieuses de Port-Royal, l'appelèrent auprès d'elles. Il resta trois ans dans cette solitude. Il y reçut les leçons de Claude Lancelot et des autres savants solitaires. Il se livra avec passion à l'étude de la langue grecque. De là il passa au collège d'Harcourt, où il compléta ses études. Sa famille voulait qu'il entrât au barreau ou dans les ordres. Un de ses oncles, chanoine à Usès, l'avait appelé près de lui, espérant pouvoir lui faire obtenir quelques bénéfices. Mais Racine, négligeant les études théologiques, s'adonnait tout entier à la poésie dramatique. De retour à Paris, vers 1663, il se livra à son goût pour les vers. Sur le conseil de Molière, il composa la première de ses tragédies qui ait été représentée, la *Thébaïde ou les Frères ennemis* (1665), qui, bien que faible, commença sa réputation. Il se voua dès lors exclusivement au théâtre et donna successivement *Alexandre* (1671), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie en Aulide* (1675) et *Phèdre* (1677). Il avait aussi fait représenter en 1668 sa délicieuse comédie des *Plaideurs*, imitée des *Guêpes* d'Aristophane, critique spirituelle des travers du barreau et de la magistrature au XVII[e] siècle.

A l'apparition de *Phèdre*, une cabale montée contre Racine fit tomber ce chef-d'œuvre auquel on affecta de préférer la *Phèdre* de Pradon. Pendant douze ans le poète blessé garda le silence: il ne reparut dans la lice, sur la prière de madame de Maintenon, que pour donner *Esther* en 1689, et *Athalie* en 1691. Racine avait été reçu de l'Académie française en 1673; il mourut en 1699. On l'inhuma dans le cimetière de Port-Royal-des-Champs. Lors de la destruction de cette abbaye, son corps fut transporté dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau.

Racine s'est proposé avant tout de peindre les hommes tels qu'ils sont. Dans ses pièces il y a encore lutte entre le devoir et la passion; mais, à l'encontre de ce qui arrive dans le théâtre de Corneille, chez Racine c'est toujours la passion qui l'emporte. Aussi ses plus beaux rôles sont-ils des rôles de femme. Racine est un profond analyste du cœur humain. Son caractère est la tendresse, comme celui de Corneille est l'héroïsme; quant au style de Racine, on est à peu près d'accord pour reconnaître que la perfection n'en a jamais été surpassée. L'*harmonie racinienne* est passée en proverbe.

96. Songe d'Athalie.

(Athalie, digne fille d'Achab et de Jézabel, et femme de Joram, roi de Juda. fait massacrer tous les enfants d'Ochosias, son fils, excepté un seul, appelé Joas, qui est caché dans le temple sous le nom d'Éliacin. Un songe vient 5 troubler son usurpation. Elle le raconte à Mathan, prêtre apostat, et à Abner, général de ses troupes.)

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge;
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
10 C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée.
Les malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
15 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage.
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi!
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
20 Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
52 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
..... Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
30 Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
35 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
40 A deux fois, en dormant, revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont jétais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
45 Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux;
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse. 5
J'entre: le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée. 10
Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre:
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter, 15
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

J. Racine, Athalie, acte II, scène V

97. Petit-Jean.

Ma foi! sur l'avenir bien fou qui se fîra.
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service; 20
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous:
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre. 25
Tous les plus gros monsieurs me parlaient chapeau bas:
Monsieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras.
Mais sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foi! j'étais un franc portier de comédie:
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau, 30
On n'entrait point chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse; et ma porte était close
Il est vrai qu'à monsieur j'en rendais quelque chose:
Nous comptions quelquefois. On me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin: 35
Mais je n'y perdais rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurais sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage: il avait le cœur trop au métier,
Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier;
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire, 40
Il s'y serait couché sans manger et sans boire.
Je lui disais parfois: Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin

Qui veut voyager loin ménage sa monture;
Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure.»
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé,
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
5 Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmotte toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq, de colère,
10 Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire;
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
15 Il nous le fait garder jour et nuit, et de près:
Autrement, serviteur! et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est allègre!
Pour moi, je ne dors plus; aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bailler.
20 Mais, veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi! pour cette nuit, il faut que je m'en donne.
Pour dormir dans la rue, on n'offense personne.
Dormons. Racine, Les Plaideurs, acte Ier, scène Ière.

98. Éloge de Louis XIV sous le nom de Titus.

25 Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi;
Mon réveil incertain du monde fait l'étude,
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude;
Et tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
30 Ménagent l'heureux choix des jeux et des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un et l'autre pôle,
Je n'ai qu'à faire un pas et hausser la parole.
Racine.

99. La Fontaine (1621—1695).

Jean de La Fontaine, le plus grand des fabulistes, était
35 fils d'un maître des eaux et forêts de Château-Thierry. Son enfance n'eut rien de remarquable. A vingt-deux ans, son génie poétique s'éveilla à la lecture d'une ode de Malherbe. Il débuta par des *contes* en vers, dans lesquels la décence est trop souvent offensée. Ses *fables*, que tout le monde sait par
40 cœur, se font remarquer par un ton de naïveté, de bonhomie, de finesse, qui l'a fait surnommer l'*inimitable*. On dirait une chronique des animaux, écrite par un homme simple, qui a l'air de répéter sérieusement les contes qu'il s'est laissé faire.

On a souvent comparé La Fontaine à Molière. Comme notre grand comique, il descend dans le plus profond de nos travers et de nos faiblesses, et transporte dans l'apologue, la peinture des mœurs et des caractères. — Le bon La Fontaine, qui a des traits comiques et satiriques dignes de Molière et de Boileau, se montre quelquefois tendre et délicat comme Racine, éloquent et sublime comme Bossuet. A tous ces mérites, il joint, à un degré éminent, le titre de grand peintre de la nature. Il peint d'un trait, par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos, et surtout par l'harmonie imitative. Rien n'est plus connu que les distractions, la bonhomie, l'imprévoyance de La Fontaine. Ses dépenses excédaient ses revenus; il établissait la balance en vendant son patrimoine par morceaux, et en mangeant ainsi le fonds avec le revenu. — En 1654, un de ses oncles, Jannart, était secrétaire du célèbre surintendant des finances Fouquet. Il lui parla de l'esprit et de la renommée naissante de son neveu. Fouquet n'était pas seulement un financier fastueux: il aimait les lettres et les arts, il était le protecteur du peintre Lebrun et du grand comique Molière. Il accueillit donc La Fontaine avec bonté, il l'attacha à sa maison, et lui accorda une pension de mille livres. Il avait été convenu qu'à chaque trimestre le poète, en touchant un terme de cette pension, devrait, pour quittance, donner une pièce de vers. La Fontaine remplit ponctuellement cette condition. La Fontaine passa six années paisibles auprès de Fouquet, au château de Vaux. Cette magnifique résidence, située à une lieue de Melun, pouvait rivaliser de splendeur avec Versailles; Fouquet, pour l'orner, y avait dépensé 18 millions. L'orgueilleux surintendant semblait vouloir par son faste éclipser Louis XIV lui-même. Le roi ne lui pardonna pas: Fouquet fut disgracié, accusé de malversations, condamné à une prison perpétuelle. C'est l'éternelle histoire de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Dans ce subit écroulement d'une fortune, il arriva ce qui se produit trop souvent en de telles circonstances: tous ces courtisans, tous ces flatteurs, tous ces parasites que Fouquet avait enrichis de ses libéralités, abandonnèrent leur bienfaiteur; c'était à qui lui donnerait «le coup de pied de l'âne. Ce fut alors que se montra la noblesse d'âme de La Fontaine. Avec Pellisson, avec Mme de Sévigné, il fut au nombre des rares amis de Fouquet qui restèrent fidèles à son malheur. Poète, il n'avait qu'une arme, pour défendre son maître infortuné, la poésie: il écrivit l'*Élégie aux Nymphes de Vaux*.

Lorsque la protection de Fouquet lui manqua, ce fut Mme de la Sablière qui se chargea de lui. Pendant vingt ans,

notre poète trouva en elle l'amie la plus tendre et la plus dévouée. Elle le considérait comme un grand enfant, incapable de pourvoir lui-même à ses besoins; elle veillait sur lui avec la sollicitude d'une mère, ou mieux d'*une maman*, comme on
5 l'a dit. La Fontaine faisait partie inséparable de la maison, de la famille: «J'ai renvoyé tout mon monde, disait un jour Mme de la Sablière, je n'ai gardé que mon chien, mon chat et . . . La Fontaine.» A sa mort, il fut accueilli par madame d'Hervart. A l'âge de soixante-dix ans, il fut ramené à la
10 religion, qu'il avait trop négligée pendant toute sa vie.

Outre ses *fables*, il a écrit des *comédies*, des *opéras*, des *ballades*, des *rondeaux* et l'admirable *élégie* sur la disgrâce de Fouquet, son protecteur.

Fables de La Fontaine.

15 **100. Le loup et l'agneau.**

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
20 Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité.
25 Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
30 Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
35 Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens,
Car vous ne m'épargnez guère,
40 Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

101. La mort et le bûcheron.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée. 5
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos: 10
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire. 15
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.
Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
Plutôt souffrir que mourir. 20
C'est la devise des hommes.

102. Le renard et la cigogne.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts: 25
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La cigogne au long bec n'en put attraper miette:
Et le drôle eut lapé le tout en un moment. 30
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis 35
De la cigogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point:
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande 40
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande

On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
5 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

10 **103. Le chêne et le roseau.**

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui, d'aventure,
15 Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
20 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage.
25 Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel. Mais quittez ce souci:
30 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
35 Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
40 Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts!

104. Le coq et le renard.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle: 5
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse:
Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer, 10
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle. 15
— Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie 20
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie:
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends: nous pourrons nous entre-baiser tous. 25
— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire:
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Mal content de son stratagème; 30
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

105. Le lièvre et la tortue.

Rien ne sert de courir; il faut partir à point. 35
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
«Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt! êtes-vous sage?»
Repartit l'animal léger:
«Ma commère, il vous faut purger 40
Avec quatre grains d'ellébore.
— Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait, et de tous deux
On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
5 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
10 Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
15 Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose;
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
20 Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains: la tortue arriva la première.
Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que serait-ce
25 Si vous portiez une maison?»

106. Les animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
30 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;
On n'en voyait point d'occupés
35 A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie.
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
40 Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous

Se sacrifie aux traits du céleste courroux:
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence 5
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons.
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger 10
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selôn toute justice.
Que le plus coupable périsse. 15
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur. 20
Et, quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir. 25
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints. 30
L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue. 35
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal. 40
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable, 45
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

107. Le coche et la mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
5 Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
10 Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
15 Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin,
20 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire:
Il prenait bien son temps! Une femme chantait:
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
25 Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt:
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

30 Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

108. La laitière et le pot au lait.

35 Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court-vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,
40 Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait, en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon. 10
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée;
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée! 15
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait; 20
On l'appela le pot au lait.

109. Le savetier et le financier.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages, 25
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière 40
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —

Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;
5 L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
10 Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre
15 L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis:
Il eut pour hôtes les soucis,
20 Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
25 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

110. L'avantage de la science.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend:
30 L'un était pauvre, mais habile;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage;
Prétendait que tout homme sage
35 Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot: car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
«Mon ami, disait-il souvent
40 Au savant,
«Vous vous croyez considérable;
«Mais, dites-moi, tenez-vous table?
«Que sert à vos pareils de lire incessamment?
«Ils sont toujours logés à la troisième chambre,

«Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
«Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
«De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
«Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
«Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
«L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
«A messieurs les gens de finance 10
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire. 15
Mars détruisit les lieux que nos gens habitaient:
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris:
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle. 20
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots: le savoir a son prix.

III. L'huître et les plaideurs.

Un jour, deux Pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter: 25
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent.
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie;
L'autre le pousse, et dit: Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie. 30
«Celui qui le premier a pu l'apercevoir
«En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
«— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
«Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
«— Hé bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie!»
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge.
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président:
«Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
«Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles:
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

5 **112. Voltaire.**

Voltaire, dont le vraï nom était Arouet, naquit à Paris en 1694, d'un père ancien notaire et originaire du Poitou. Il ne vit que les années malheureuses du grand roi, et fut un des plus ardents dans la réaction qui éclata contre les habi-
10 tudes religieuses du dernier règne. A vingt et un ans, il fut mis à la Bastille pour une satire contre Louis XIV, qu'il n'avait point faite: il payait déjà pour sa réputation d'esprit et de malice. Entré dans la carrière avec sa tragédie d'*Oedipe*, pleine de vers menaçants (1718), et *la Henriade*, apologie de
15 la tolérance religieuse (1723), il arriva promptement à la renommée et fut recherché partout. Un jour, cependant, il sentit les inconvénients de cette haute société aristocratique au milieu de laquelle il avait été introduit dès le jeune âge, et dont s'accommodaient son esprit brillant et léger, son tempérament
20 fin et délicat. Un chevalier de Rohan-Chabot, ayant parlé de lui avec impertinence, en avait été aussitôt châtié par une de ces paroles acérées que Voltaire décochait si bien. Il se vengea, en grand seigneur lâche et brutal, par la main de ses laquais. Voltaire, qui n'avait pas de laquais, demanda une réparation.
25 Le gentilhomme, par une seconde lâcheté, obtint du ministre qu'on enfermât à la Bastille l'impertinent roturier qui osait provoquer un grand seigneur. Bientôt relâché, mais à condition de passer à l'étranger, Voltaire se rendit en Angleterre «pour apprendre à penser». Il y resta trois ans, et en rapporta
30 Locke, Newton, Shakespeare, avec un culte ardent pour la liberté de l'esprit et de la parole, bien plus que pour la liberté politique. A son retour, ses pièces de théâtre, *Brutus*, *la Mort de César*, mirent sur notre scène un reflet du grand tragique anglais, et ses *Lettres anglaises* popularisèrent les idées du
35 sage philosophe et du grand astronome. Ce ne fut pas sans persécution. Le dernier ouvrage fut brûlé par la main du bourreau.

Voltaire, qui devait au sentiment chrétien deux de ses chefs-d'œuvre, *Zaïre* et *Tancrède*, attaquait avec acharnement
40 l'Église, et ses premiers, ses plus constants efforts furent dirigés contre le pouvoir spirituel, qui empêchait de penser, bien plus que contre l'autorité civile, qui n'empêchait que d'agir. Pour cette guerre, il fit alliance avec les souverains et se couvrit de leur protection. Il fut en correspondance avec la grande

Catherine de Russie et avec beaucoup de princes allemands: il séjourna à la cour de Frédéric II, prince sceptique et lettré, dont il corrigeait les vers français, et avec lequel il finit par se brouiller. Il s'établit alors à l'extrémité de la France, sur la frontière même, pour la pouvoir passer au moindre indice de péril, à Ferney, près de Genève. De là s'échappaient, emporté par tous les vents, poésies légères, épîtres, tragédies, romans, ouvrages d'histoire, de science, de philosophie, qui en quelques jours faisaient le tour de l'Europe.

En vieillissant avec le siècle, il prit, ainsi que lui, des pensées plus sérieuses. Le mal social devint comme son ennemi personnel et l'amour de la justice sa plus ardente passion. Il secourut, il défendit les victimes de déplorables erreurs judiciaires; il dénonça sans relâche les nombreux défauts de la législation, de la jurisprudence, de l'administration publique; et toutes les réformes qu'il sollicita dans l'ordre civil ont été accomplies après lui. Il eut, en quelque sorte, pendant cinquante années, le gouvernement intellectuel de l'Europe, et il a justement mérité la haine de ceux qui croient que le monde doit rester immobile et l'admiration de ceux qui regardent la société comme obligée de travailler sans cesse à son amélioration matérielle et morale. Duruy.

113. Lusignan a sa fille,

pour la ramener à la religion chrétienne.

Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux ... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines:
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs ... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée!
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux, où mon sang te parle par ma voix.
5 Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
10 C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur, qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
15 Je te vois dans mes bras, et pleurer et frémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir:
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité
20 En dérobant mon sang à l'infidélité.

Voltaire, Zaïre, acte II, scène 3.

114. Siècle de Louis XIV.

Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi, qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! jamais roi dans la France
25 N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;
30 De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts,
35 Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les Muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée, et le marbre respire.
Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux;
40 Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière!
L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le Doute les conduit.

Et toi, fille du Ciel, toi, puissante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes: 5
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes.

Voltaire, Henriade.

115. Passage
tiré d'une lettre à Rousseau.
(1755.)

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux pas non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

116. Rousseau.

Jean-Jacques Rousseau, qui partagea avec Voltaire le sceptre de la littérature au XVIIIe siècle, naquit à Genève le 28 juin 1712, et mourut à Ermenonville le 3 juillet 1778. Il eut une vie de misère et d'aventure et ne contribua pas peu lui-même, par son caractère, à ses longues infortunes. Dans sa jeunesse il se fit catholique; vingt-cinq ans plus tard il rentra au sein de l'Église réformée. Il fut tour à tour laquais, professeur de musique et précepteur, jusqu'au jour où les produits de sa plume lui ouvrirent un meilleur avenir. Sa philosophie contrastait avec les tendances materialistes des

philosophes de son temps. Il prêchait le déisme et admirait, plus qu'aucun autre de ses contemporains, les beautés de la nature. La passion lui donna l'éloquence, et l'ambition de tout réformer porta son génie sur toutes les questions qui intéressent 5 l'humanité. Ce qui le distingue particulièrement, c'est son caractère d'énergie quand il s'élève ou contre le despotisme ou contre les préjugés et les vices de son siècle, et c'est avec raison qu'on le compte parmi les précurseurs de la Révolution, qui éclata onze ans après sa mort. Les paradoxes qui abon- 10 dent dans ses écrits ne contribuèrent pas peu à en assurer le succès.

Le génie littéraire de Rousseau ne se révéla qu'en 1749, lorsque l'académie de Dijon posa la question: *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer* 15 *les mœurs?* Il y répondit en écrivant son *Discours contre les sciences et les arts,* énergique déclaration de guerre à la civilisation; mais il n'en remporta pas moins le prix. Parmi ses écrits il faut citer en première ligne la *Nouvelle Héloïse,* roman en forme de lettres, le *Contrat social*, où il proclame le prin- 20 cipe de la souveraineté nationale et du suffrage universel, et l'*Émile,* celui de ses ouvrages qui eut le plus de succès et auquel restera toujours le mérite d'avoir ramené l'éducation des enfants dans la voie naturelle.

117. L'enfant au maillot.

25 L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant (emmaillotté), ne peuvent que gêner la circulation du sang, des humeurs, empêcher l'enfant de se fortifier, de croître, et altérer sa constitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes sont tous grands, 30 forts, bien proportionnés. Les pays où l'on emmaillotte les enfants sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espèce. De peur que les corps ne se déforment par des mouvements libres, on se hâte de les déformer en les mettant 35 en presse. On les rendrait volontiers perclus, pour les empêcher de s'estropier.

Une contrainte si cruelle pourrait-elle ne pas influer sur leur humeur ainsi que sur leur tempérament? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur et de peine: ils ne 40 trouvent qu'obstacle à tous les mouvements dont ils ont besoin: plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premières voix, dites-vous, sont des pleurs? Je le crois bien: vous les contrariez dès leur naissance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous

sont des chaînes; les premiers traitements qu'ils éprouvent sont des tourments. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviraient-ils pas pour se plaindre? ils crient du mal que vous leur faites: ainsi garrottés, vous crieriez plus fort qu'eux. 5

D'où vient cet usage déraisonnable? d'un usage dénaturé. Depuis que les mères, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfants, il a fallu les confier à des femmes mercenaires, qui, se trouvant ainsi mères d'enfants étrangers pour qui la nature ne leur disait rien, n'ont cherché 10 qu'à s'épargner de la peine. Il eût fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté: mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin, sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourrisson ne se casse ni bras ni jambe, qu'im- 15 porte, au surplus, qu'il périsse ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours? On conserve ses membres aux dépens de son corps; et, quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces mères qui, débarrassées de leurs enfants, se livrent gaiement aux amusements de la ville, savent-elles cepen- 20 dant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au village? Au moindre tracas qui survient, on les suspend à un clou comme un paquet de hardes; et tandis que, sans se presser, la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette situation avaient 25 le visage violet; la poitrine fortement comprimée ne laissant pas circuler le sang, il remontait à la tête; et l'on croyait le patient fort tranquille, parce qu'il n'avait pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut rester en cet état sans perdre la vie, mais je doute que cela puisse aller 30 fort loin. Voilà, je pense, une des plus grandes commodités du maillot.

Rousseau (Émile).

118. Lever du soleil.

On le voit s'annoncer au loin par les traits de feu qu'il lance devant lui. L'incendie augmente, l'Orient paraît tout 35 en flammes: à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre: à chaque instant on croit le voir paraître: on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La 40 verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie; en ce mo- 45

ment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore. est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée: il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur 5 qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

Émile.

119. Premier voyage de J. J. Rousseau à Paris.

Quand on me consulta sur ce que je voulais faire, je 10 marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. Monsieur l'ambassadeur goûta cette idée, qui tendait au moins à le débarrasser de moi. M. de Merveilleux, secrétaire interprète de l'ambassade, dit que son ami M. Godard, colonel suisse au service de France, cherchait quelqu'un pour le mettre auprès de son neveu, qui 15 entrait fort jeune au service, et pensa que je pourrais lui convenir. Sur cette idée assez légèrement prise mon départ fut résolu; et moi, qui voyais un voyage à faire et Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage, accompagnés de fort bonnes 20 leçons, et je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours, que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étais jeune, je me portais bien, j'avais assez d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageais à pied, et je voyageais seul. On serait étonné de 25 me voir compter un pareil avantage, si déjà l'on n'avait dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chimères me tenaient compagnie, et jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offrait quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostait en 30 route, je rechignais de voir renverser la fortune dont je bâtissais l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étaient martiales. J'allais m'attacher à un militaire et devenir militaire moi-même; car on avait arrangé que je commencerais par être cadet. Je croyais déjà me voir en habit d'officier, avec un 35 beau plumet blanc. Mon cœur s'enflait à cette noble idée. J'avais quelque teinture de géométrie et de fortifications; j'avais un oncle ingénieur; j'étais en quelque sorte enfant de la balle. Ma vue courte offrait un peu d'obstacle, mais qui ne m'embarrassait pas, et je comptais bien, à force de sang-40 froid et d'intrépidité suppléer à ce défaut. J'avais lu que le maréchal Schomberg avait la vue très courte; pourquoi le maréchal Rousseau ne l'aurait-il pas? Je m'échauffais tellement sur ces folies, que je ne voyais plus que troupes, remparts,

gabions, batteries, et moi, au milieu du feu et de la fumée, donnant tranquillement mes ordres, la lorgnette à la main. Cependant, quand je passais dans des campagnes agréables, que je voyais des bocages et des ruisseaux, ce touchant aspect me faisait soupirer de regret; je sentais au milieu de ma gloire que mon cœur n'était pas fait pour tant de fracas; et bientôt, sans savoir comment, je me retrouvais au milieu de mes chères bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avais! La décoration extérieure que j'avais vue à Turin, la beauté des rues, la symétrie et l'alignement des maisons, me faisaient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étais figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyait que de superbes rues, des palais de marbre et d'or. En entrant par le faubourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la malpropreté, de la pauvreté, des mendiants, des charretiers, des ravaudeuses, des crieuses de tisane et de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à un tel point, que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle n'a pu détruire cette première impression, et qu'il m'en est resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le temps que j'y ai vécu dans la suite ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel est le fruit d'une imagination trop active, qui exagère par dessus l'exagération des hommes et voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avait tant vanté Paris, que je me l'étais figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverais peut-être autant à rabattre, si je l'avais vue, du portrait que je m'en suis fait. La même chose m'arriva à l'Opéra, où je me pressai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même chose m'arriva dans la suite à Versailles; dans la suite encore en voyant la mer, et la même chose m'arrivera toujours en voyant des spectacles qu'on m'aura trop annoncés: car il est impossible aux hommes et difficile à la nature elle-même de passer en richesse mon imagination.

Confessions, 1ère partie, livre IV.

120. A Mylord Maréchal.

Motiers-Travers, juillet 1763.

Un pauvre auteur, proscrit de France, de sa patrie, du canton de Berne, pour avoir dit ce qu'il pensait être utile et bon, vient chercher un asile dans les États du roi. Mylord, ne me l'accordez pas si je suis coupable, car je ne demande point de grâce, et ne crois point en avoir besoin; mais si je

ne suis qu'opprimé, il est digne de vous et de Sa Majesté de ne pas me refuser le feu et l'eau qu'on veut m'ôter par toute la terre. J'ai cru vous devoir déclarer ma retraite et mon nom trop connu par mes malheurs. Ordonnez de mon sort, 5 je suis soumis à vos ordres: mais si vous m'ordonnez aussi de partir dans l'état où je suis, obéir m'est impossible, et je ne saurais plus où fuir.

Daignez, Mylord, agréer les assurances de mon profond respect.

10 **121. Au roi de Prusse.**

Octobre 1762.

Vous êtes mon protecteur et mon bienfaiteur, et je porte un cœur fait pour la reconnaissance; je viens m'acquitter avec vous, si je puis.

15 Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse, elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, et vous êtes encore loin du terme, cepen- 20 dant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout.

Puissé-je voir Frédéric le juste et le redouté couvrir ses États d'un peuple nombreux dont il soit le père, et J.-J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir aux pieds de son trône!

VI. SCÈNES DE LA FRANCE ACTUELLE.

122. La Constitution.

Il y a une réunion d'hommes appelée *Chambre des députés*, qui est chargée de faire les lois ou règles de justice consenties par tous. Elle partage cette tâche avec une autre Chambre qu'on nomme le *Sénat*. Ce sont les électeurs, âgés de plus de 21 ans, qui nomment les membres des deux Chambres.

Mais il ne suffit pas de faire des lois; il faut encore des hommes qui en assurent l'exécution. C'est le *Président de la République*, nommé par les deux Chambres pour sept ans, qui veille à l'exécution des lois avec l'aide des *ministres* qu'il choisit. Ces ministres consultent la Chambre des députés et le Sénat sur les affaires de la France, sur les impôts à établir, sur les questions de paix et de guerre, sur le nombre d'hommes qu'il convient d'appeler sous les drapeaux, sur les mesures qu'il est à propos de prendre pour l'instruction du peuple français, et sur bien d'autres choses. Il y a des ministres de la Justice, de l'Instruction publique, des Cultes, de l'Intérieur, du Commerce, des Travaux publics, de l'Agriculture, des Finances, des Affaires étrangères, de la Marine, de la Guerre, des Postes et télégraphes.

Le gouvernement comprend ainsi deux grandes classes d'hommes: des hommes qui font les *lois* (députés et sénateurs), et d'autres qui assurent l'*exécution* des lois (président de la République et ministres).

123. Caractère de la nation française.

La nation française ayant toujours joué un grand rôle dans le monde, il est tout naturel qu'on en ait dit, suivant le temps, beaucoup de bien et beaucoup de mal. — Il ne s'agit ici ni de nous flatter, ni de nous dénigrer; soyons sincères.

Nous avons, comme individus et comme peuple, de très sérieuses qualités: nos mœurs sont généralement honnêtes, et nous portons cette probité dans nos relations industrielles et commerciales; nous sommes bienveillants, notre humeur est facile et gaie, ce qui nous rend éminemment sociables, et il n'est personne qui ne rende hommage à ce que l'on appelle l'esprit français et au bon goût français.

Par malheur, naturellement vaniteux, nous le devenons plus encore par notre ignorance bien décidée de ce qui se fait autour de nous et chez nous. Notre patriotisme, très sincère mais mal éclairé, nous porte ainsi à nous préférer aux autres, 5 sans que nous nous connaissions bien nous-mêmes. De cette ignorance résultent, au dedans, une trop grande facilité à nous désintéresser des affaires de notre pays ou à les compromettre; au dehors, de terribles déceptions. Il nous appartient de nous délivrer de ces défauts, qui ont de telles conséquences, par 10 une étude approfondie de la France et des pays voisins. Par là, nous deviendrons meilleurs et plus heureux.

Barrau, (Saure).

124. De l'esprit de conversation.

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras 15 croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié: mais dans l'Occident, on a voulu se parler tout le jour; et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où 20 l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis mêmes 25 qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne renouvellent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique: mais de temps en temps ils quittaient 30 toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, causer à la ville; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer: la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses 35 sentiments et ses affaires; mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Mme de Staël († 1817).

125. Les climats de la France.

40 Comme il y a des *zones*, ou régions, pour la température, il en est aussi pour la culture; ainsi, en France, on pourrait tracer sur la carte des lignes sensiblement dirigées du sud-ouest au nord-est, et presque parallèles, qui marqueraient les

limites extrêmes au-delà desquelles certaines plantes ne mûrissent plus en pleine terre, et demandent, pour donner leurs fruits ou seulement leurs fleurs, des soins particuliers, l'abri d'une serre, d'une cloche ou d'un châssis, une exposition choisie, une chaleur factice.

La chaleur et la lumière, combinées avec la sécheresse et l'humidité, sont les causes les plus actives de la végétation. Trop de chaleur arrête le développement de certaines plantes; trop peu de chaleur le retarde également.

Si le froid trop rigoureux peut faire mourir certaines plantes, c'est moins cependant la rigueur du froid que la force et la durée de la chaleur qu'il faut considérer. La longueur de l'été surtout règle la végétation; c'est ainsi que nous avons reconnu que la vigne, excepté en espalier, cesse de produire du raisin dans nos départements du Nord et du Nord-Ouest, bien qu'elle y puisse, en général, vivre comme plante.

Le châtaignier a presque pour limite le nord même de la France. La vigne a sa limite de l'embouchure de la Loire aux Ardennes. Le maïs, aliment précieux pour la volaille, utile pour l'homme, n'atteint sa maturité que jusqu'à la ligne oblique tirée de la Charente-Inférieure à l'extrémité septentrionale du Bas-Rhin; au-delà, il n'est qu'une plante fourragère. Une ligne partant du centre des Pyrénées et aboutissant à la Savoie, marque la limite de la culture de l'olivier. Ici, nous entrons dans le vrai Midi. Les sites, les aspects, ne sont plus les mêmes; quand on a dépassé Vienne, et surtout Valence, il semble qu'une brume se dissipe. Sur les hauteurs secondaires, le mûrier est cultivé en grand; il couvre les premières pentes des Alpes et des Cévennes et les coteaux du Rhône. La vigne pousse, en partie, sans échalas; tantôt le pampre grimpe aux arbres ou sur de hauts treillis, tantôt il court sur la terre; des plaines entières sont plantées de maïs, d'autres de garance, de pastel, de gaude, de safran, de tournesol, qui sont des plantes tinctoriales; dans les champs se montrent, à mesure qu'on descend plus au sud, les figuiers et d'autres arbres inconnus dans le Nord; l'amandier se groupe en bois véritables; le melon d'eau ou pastèque, à l'enveloppe verte, à la chair rose si rafraîchissante, vient dans les terrains inondés, l'arbousier, le laurier-rose croissent dans le voisinage de la mer; le chêne-vert et le chêne-liège se plaisent dans les parties arides et chaudes. Les pêchers, les abricotiers, les pruniers, les poiriers donnent, de bonne heure, les fruits les plus succulents. Enfin, l'olivier surtout montre, en cent endroits, sa verdure grisâtre, poudreuse comme le sol, et ses fruits ovales d'un vert plus tendre, dont on extrait la meilleure huile comestible. Sur les coteaux incultes, sur les versants des montagnes, une foule

de plantes aromatiques, souvent inconnues dans le Nord, attirent et nourrissent des essaims d'abeilles.

Dans la partie la plus méridionale, au sud des départements du Var et des Alpes-Maritimes, l'oranger même pousse
5 en pleine terre; les plantes de l'Italie et de l'Espagne commencent à paraître; le myrte toujours vert, forme, avec le grenadier, des bosquets et des clôtures; le citronnier se trouve dans la basse Provence, dans les îles d'Hyères et dans la province de Nice; et il n'est point jusqu'au palmier-dattier
10 qui n'y fleurisse, s'il n'y fructifie pas.

Pourtant, il ne faudrait pas vous créer ici l'image d'un paradis terrestre, ni supposer que cet aspect riche et varié soit celui de toutes les parties du Midi; non loin des vallées les plus favorisées, sont des montagnes nues et stériles, rava-
15 gées par les torrents, dépouillées de terre végétale, et s'écroulant peu à peu dans les vallées qu'elles stérilisent à leur tour; près des côtes se trouvent des étangs, des marais, des plaines blanches et poudreuses, des plages de sable, des déserts couverts de cailloux roulés.

20 **126. Les cours d'eau de la France.**

Le nombre des cours d'eau qui arrosent la France et qui descendent de toutes ses hauteurs dans ses plaines est incalculable. Nous avons environ cent quarante-cinq fleuves et rivières navigables. On compte six grands fleuves français:
25 la Seine, la Loire, la Charente, l'Adour dont la source et le cours appartiennent entièrement à notre sol; le Rhône, le plus rapide de tous, celui qui court sur la pente la plus directe vers la mer, et qui reçoit ses premières eaux des glaciers de la Suisse; la Garonne, qui prend sa source dans les Pyrénées espagnoles.
30 La Meuse et l'Escaut ont leur origine en France, mais ce sont la Hollande et la Belgique qui profitent de leurs cours.

Chacun de ces fleuves a sa gloire. Chacun a aussi son caractère. Il en est qui sont d'un bout à l'autre un bienfait pour les riverains; d'autres qui deviennent par moments le
35 fléau des contrées qu'ils parcourent. Voyez *la Loire*, en été: son lit est presque à sec; tout à coup des cris se font entendre, les cloches sonnent, le tambour bat, un sourd mugissement s'approche: c'est le fleuve qui monte. La pluie et la fonte des neiges dans le haut pays ont grossi les affluents. Le fleuve
40 déborde, il franchit ou brise les digues, inonde la campagne, renverse les maisons, ravage les cultures, noie les gens et les bêtes, et ne laisse après lui que ruine et désolation.

Le Rhône et la Garonne produisent aussi de ces débordements.

Caumont.

127. Les vins de France.

La France est, par excellence, le pays des vins. De toutes les contrées du monde, c'est elle qui produit, non seulement la plus grande quantité de vins, mais les qualités les plus différentes, les espèces les plus variées; ce sont les vins français qui atteignent à la fois l'extrême limite du bon marché et les prix les plus élevés.

Le sol de notre pays est si avantageusement varié, son climat si doux et si tempéré, que la vigne y trouve presque partout les conditions nécessaires à sa prospérité. Ce précieux arbuste redoute et le froid du nord et l'extrême chaleur de la zone torride. Ses grappes ne mûrissent que si elles reçoivent pendant plusieurs mois les rayons d'un soleil chaud, mais non brûlant.

Les climats froids, ceux où l'été commence trop tard et finit trop tôt, ceux où le printemps et l'automne sont sujets à des gelées fréquentes, à des vents humides ou glacés, tantôt font périr le bourgeon, s'il se développe de bonne heure, tantôt empêchent le raisin de mûrir. Les climats trop chauds ne sont pas moins funestes à la vigne, parce qu'ils lui font produire une sorte de liqueur épaisse, comme un sirop trop sucré dont on ne peut faire une boisson.

L'heureuse position de la France prévient tous ces inconvénients. Aussi compte-t-on à peine dix départements sur quatre-vingt-six où la vigne ne soit pas cultivée en France: Ce sont ceux du Nord, du Nord-Ouest, c'est-à-dire tout le littoral de la Manche, et de plus le département de la Corse. La vigne pourrait y pousser, mais les produits qu'elle donnerait ne rapporteraient presque rien, tandis que le même sol, employé à la culture du pommier, à celle des céréales et à l'élève des troupeaux, fait la richesse de ses habitants.

Les vignobles répartis sur tout le reste du territoire français couvrent une surface de deux ou trois millions d'hectares, occupent plus de sept cent mille travailleurs et peuvent rapporter neuf cent millions de francs par an.

Les trois principaux groupes de vins français sont: les vins de Bordeaux, les vins de Bourgogne et les vins de Champagne.

Les vins de *Bordeaux* sont presque tous des vins rouges qu'on récolte dans le département de la Gironde. Les plus estimés se récoltent dans le Médoc; on appelle ainsi cette petite presqu'île qui s'avance en pointe entre l'océan Atlantique et la vaste embouchure de la Gironde. Quelques-uns des vins de Médoc atteignent des prix extraordinaires et ne se boivent que dans des festins princiers. Ensuite viennent les

vins du Bordelais proprement dit, entre Bordeaux et le bassin d'Arcachon; ceux d'*Entre-deux-mers*, pays qu'on devrait plutôt nommer entre deux fleuves, puisqu'il s'étend entre la Garonne et la Dordogne; enfin ceux du Libournais. A des degrés divers, tous ces vins sont remarquables par leurs qualités toniques, c'est-à-dire fortifiantes et réchauffantes.

Les *vins de Bourgogne* se divisent, comme ceux de Bordeaux, en grands vins et vins ordinaires. Les plus estimés de tous sont: les vins rouges de la Côte-d'Or, dont le centre commercial est à Beaune; puis ceux du Mâconnais ou de Beaujolais; enfin ceux de la Basse-Bourgogne, c'est-à-dire des départements de l'Aube et de l'Yonne.

Quant aux *vins de Champagne*, ils ne se récoltent que sur un territoire très restreint, et ce sont exclusivement des vins de dessert, mousseux et pétillants, qui ne peuvent se boire qu'en très petite quantité; car, s'ils sont légers et agréables, ils sont aussi très capiteux. — Ce sont les vins de ces trois grandes classes que nous exportons dans le monde entier et qui nous valent tous les ans un revenu d'environ 200 millions.

Nous avons d'autres groupes de vignobles qui ne sont pas moins importants, mais qui servent surtout à notre propre consommation. Le principal est le groupe des *vins du Midi* comprenant le Languedoc, le Roussillon, la Provence. Ces pays produisent quelques vins de liqueur très renommés et analogues aux vins d'Espagne. Mais leur production la plus abondante consiste en vins ordinaires que l'on consomme soit purs, soit *coupés*. On appelle *coupage des vins* le mélange de plusieurs espèces différentes, qu'on choisit de telle sorte que leurs qualités se fassent pour ainsi dire compensation: ainsi l'on coupe un vin très fort et très foncé, ce qu'on nomme un *gros vin*, en le mélangeant avec un vin très liquide et très clair, qui seul serait un peu faible. Les vins du Midi sont les principaux *vins de coupage*. — Il faut encore citer un groupe intermédiaire, par sa position comme par ses qualités, entre la Bourgogne et le Midi. C'est celui des *vins du Rhône*, récoltés sur les deux rives de ce fleuve de Lyon à Avignon.

Enfin viennent les groupes de l'Ouest et du Centre, dont les vins légers, comme ceux de l'Auvergne, ceux de la Nièvre et ceux du Poitou, mélangés avec ceux du Midi, servent surtout à l'approvisionnement de Paris et des départements du centre. Un groupe spécial, celui de la Charente, produit des vins très riches en alcool et qui sont distillés pour être convertis en eau-de-vie. L'eau-de-vie la plus renommée est celle qui se fabrique à Cognac. La Rochelle est le centre de l'exportation des eaux-de-vie. On en fabrique aussi dans le département de l'Hérault et dans l'Armagnac. Caumont.

128. La fête de Noël en France.

En Angleterre la fête de Noël est la plus grande solennité religieuse de l'année, et c'est aussi la fête que l'on célèbre le plus joyeusement dans les familles.

Nous ne célébrons pas, en France, la fête de Noël avec 5 tant d'apparat, parce que nous réservons les souhaits, les visites et les cadeaux pour le premier jour de l'an. Noël est pourtant toujours une grande fête à l'église et dans la plupart des familles. Il est tout simple que l'église chrétienne honore comme un des plus grands jours de l'année celui qui est consacré à 10 la nativité de Jésus-Christ. Les catholiques ont quatre grandes fêtes annuelles: Noël, Pâques, la Pentecôte et l'Assomption.

L'office de Noël se distingue de tous les autres par des cérémonies particulières: chaque prêtre dit ce jour-là trois messes, successives et indépendamment de celles qui se disent 15 le jour, à l'heure ordinaire de la grand' messe, on célèbre la messe ou plutôt les trois messes de minuit. A onze heures du soir, le carillon des cloches réveille les fidèles. Les fenêtres de l'église, intérieurement illuminée, brillent dans les ténèbres. Bientôt les portes s'ouvrent, et la foule se précipite. L'orgue 20 résonne, les chants s'élèvent, l'encens parfume l'air, et le prêtre, du haut de l'autel, annonce la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur. Quand les prières sont achevées et que le clergé est sorti processionnellement du chœur, les fidèles s'enveloppent de leurs manteaux et de leurs fourrures et regagnent leur 25 demeure en marchant sur la neige. Peu à peu les bruits s'apaisent, les rues redeviennent désertes: mais on s'aperçoit encore de la fête aux lumières qui brillent de toutes parts à travers les croisées! C'est que l'usage réunit toutes les familles, au retour de la messe de minuit, devant un déjeuner qu'on 30 appelle le *réveillon*, et pendant lequel il est de fondation d'allumer un grand feu dans la cheminée. Dans beaucoup de fermes, les bûcherons réservent le plus gros morceau de bois qu'ils aient fendu dans l'année, pour en faire la *bûche de Noël*. On l'apporte triomphalement dans l'âtre avec des guirlandes; 35 puis on s'agenouille tout autour; l'aïeul ou l'aïeule l'asperge d'eau bénite, en chantant un de ces cantiques naïfs connus sous le nom de *noëls*, et dont toute l'assistance répète en chœur les couplets.

On se lève un peu tard après une nuit aussi agitée; mais 40 les enfants, *qui ont été à la messe de minuit dans la chapelle blanche*, c'est-à-dire qui ont dormi sous leurs blancs rideaux pendant que les autres allaient à l'église et faisaient le réveillon, n'ont dormi cette nuit-là que d'un œil, et se réveillent avec le chant du coq. Ce n'est pas le carillon des cloches qui les 45

agite, c'est que le *bonhomme Noël* doit descendre par la cheminée, et mettre au pied de leur lit un œuf, un gâteau, un joujou, un livre, un chapelet. L'espérance de cette bonne surprise leur ouvre les yeux avant le jour, et quelquefois la mère ne dort
5 pas mieux, dans la pensée des doux baisers et des joyeuses exclamations dont la générosité du bonhomme Noël est payée. — La fête se termine le soir par un banquet. C'est une oie grasse qui doit en faire l'ornement principal, chez nous comme en Angleterre. Aus Baumgarten's A travers la France.

10

129. Le Jour de l'An.

Le premier jour de l'an est un bien beau jour pour les enfants. C'est celui des caresses, des jouets et des bonbons. — A peine si l'on dort la nuit qui précède ce jour tant désiré. Enfin, voici le soleil qui glisse son premier rayon à travers
15 les rideaux! Comme le cœur bat, quand on entre sur la pointe du pied dans la chambre des parents pour leur souhaiter une bonne année! On se jette dans leurs bras et on leur fait mille caresses. Puis, après la première effusion de tendresse, l'on récite, non sans être ému, la pièce de vers qu'on a apprise en
20 classe pour la circonstance, et l'on présente respectueusement la page qu'on a tracée de sa plus belle écriture sur une feuille de papier enjolivée.

Vos parents sont bien heureux des efforts que vous avez faits pour leur témoigner votre amour, et ils ne vous en font
25 pas attendre longtemps la récompense. Votre maman a apporté un paquet bien enveloppé et entouré d'un ruban rose. Que peut-il y avoir sous ce papier? «Ce sont tes étrennes, mon enfant,» dit votre maman en souriant, et elle vous remet le mystérieux paquet dans les mains. Ah! le vilain ruban! il ne
30 se laisse pas détacher. Et cette ficelle qu'on trouve sous la première enveloppe de papier et qui fait trois fois le tour du paquet! il faut la couper, ou l'on n'en aurait jamais fini avec elle. Enfin apparaît à vos yeux émerveillés soit un polichinelle tout étincelant de paillettes d'or, soit une poupée vêtue comme
35 une grande dame, soit un shako d'artilleur, soit un beau sabre, soit un magnifique livre d'histoires orné d'images et doré sur tranche. Souvent aussi, c'est une veste de drap ou une robe bien chaude, de bons souliers, un joli bonnet ou un chapeau, quelque objet de toilette qui dure et qui est plus utile que
40 des jouets dont vous vous lassez bien vite.

Mais il ne s'agit pas de demeurer en contemplation devant le beau cadeau que vos parents viennent de vous faire. Il faut aller remplir vos devoirs. Le reste de la journée se passe en visites aux grands parents, aux oncles, tantes et
45 cousins . . . Caumont.

130. La Rosière.

On a donné le nom de rosière, en certains lieux, à la jeune fille qui obtient la couronne de roses, symbole de vertu. La première rosière fut, dit-on, couronnée en 535 à Salency, par saint Médard, évêque de Noyon. Le seigneur de Salency était en possession du droit de choisir la rosière entre trois filles natives du lieu, qu'on lui présentait un mois d'avance. Lorsqu'il l'avait nommée, il était obligé de la faire annoncer au prône de la paroisse, afin que les autres filles ses rivales eussent le temps d'examiner ce choix et de l'attaquer s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. C'était seulement après cette épreuve que le choix du seigneur était confirmé. Le 8 juin, jour de la Saint-Médard, vers deux heures après midi, la rosière, vêtue de blanc, les cheveux flottants en grosses boucles sur les épaules, accompagnée de sa famille, et de douze filles aussi vêtues de blanc avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du village donnaient la main, se rendait au château de Salency, au son des tambours, des violons, des musettes etc. Le seigneur ou son représentant allait les recevoir lui-même. La rosière lui faisait un petit compliment pour le remercier de l'honneur qu'il lui avait fait en la choisissant; ensuite le seigneur et son bailli, lui donnant chacun la main, précédés des instruments et suivis d'un nombreux cortège, la conduisaient à la paroisse, où elle entendait les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur.

Les vêpres finies, le clergé sortait processionnellement avec le peuple pour aller à la chapelle de saint Médard. Là, le curé ou l'officiant bénissait la couronne ou chapeau de roses placé sur l'autel. Ce chapeau était entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent depuis le règne de Louis XIII. Le prince se trouvant au château de Varennes, près de Salency, M. de Belloy, alors seigneur de ce dernier village, supplia le roi de couronner la rosière. Louis XIII y consentit; il envoya le marquis de Gordes, son premier capitaine des gardes, qui fit la cérémonie en son nom, et qui, par ses ordres, ajouta aux fleurs une bague d'argent et un cordon bleu. Depuis cette époque, la rosière recevait une bague d'argent, et elle et ses compagnes portaient un ruban bleu. — Après la bénédiction du chapeau de roses et un discours analogue au sujet, le célébrant posait la couronne sur la tête de la rosière, qui était à genoux, et il lui remettait en même temps les 25 livres, en présence du seigneur et des officiers de la justice. La rosière, ainsi couronnée, était reconduite par le seigneur ou son procureur fiscal jusqu'à la paroisse, où l'on chantait le *Te Deum* et une antienne à saint Médard, au bruit

de la mousqueterie des jeunes gens du village. Au sortir de l'église, le seigneur ou son représentant menait la rosière jusqu'au milieu de la grande rue de Salency, où des censitaires de la seigneurie avaient fait dresser une table garnie d'une nappe, de six serviettes, de six assiettes, de deux couteaux, d'une salière pleine de sel, de deux pots de vin clair, de deux pains blancs d'un sou pièce, d'un demi-cent de noix et d'un fromage de trois sous. On donnait encore à la rosière, par forme d'hommage, une flèche, deux balles de paume et un sifflet de corne, avec lequel un des censitaires sifflait trois fois avant que de l'offrir. Ils étaient tenus d'accomplir strictement toutes ces formalités, sous peine de soixante sous d'amende. — Toute l'assemblée se rendait ensuite dans la cour du château sous un gros arbre, ou le seigneur dansait le premier branle avec la rosière; ce bal champêtre se terminait au coucher du soleil. Le lendemain, dans l'après-midi, la rosière invitait chez elle toutes les filles du village et leur donnait une grande collation.

L'usage de couronner des rosières s'est répandu dans quelques parties de la France. On le retrouve, entre autres, à Nanterre, près de Paris. Chéruel.

131. Paris.

Le département de la Seine est le plus petit de tous ceux de la France, mais il est le plus peuplé, le plus important; toutes les grandes routes, tous les chemins de fer y aboutissent! les yeux de la France, ceux du monde, sont fixés sans cesse sur ce coin du territoire; tout ce qui se passe en cet endroit est connu, publié, répandu partout, béni ou maudit, admiré et imité le plus souvent, depuis les révolutions qui troublent les États, jusqu'aux modes qui changent les costumes; c'est que *Paris* est là, Paris, la grande cité, la Capitale!

Paris est bâti en ovale sur les deux rives de la Seine, qui y forme deux grandes îles: la Cité et l'île Saint-Louis. La situation était admirable pour une capitale, et les conditions excellentes: une vallée fertile, entourée de coteaux suffisants pour la défendre, mais non pour entraver les communications avec le reste du pays! un fleuve dont les affluents viennent de directions très différentes! un sol enfin où la mer, bien longtemps à l'avance, avait déposé, en si grande quantité, le plâtre et la pierre à bâtir, que l'on a pu tirer toutes les maisons de Paris des carrières mêmes qui sont au-dessous et aux environs, sans épuiser ces immenses dépôts.

Il y a dix-huit cents ans, Paris n'était qu'une petite bourgade appelée Lutèce, habitée par quelques centaines de

pêcheurs. Ce bourg était renfermé tout entier dans l'*Ile de la Cité*. Aujourd'hui Paris est une ville immense. Une enceinte fortifiée, de près de 34 kilomètres, l'entoure et contient une population de 2260000 habitants environ. Paris est divisé en 20 arrondissements; c'est pourquoi on peut dire que ce n'est pas une ville, mais vingt villes réunies, dont chacune a un aspect différent des autres. Ici, ce sont de grandes rues, de beaux hôtels; là, ce sont des maisons pauvres, des rues étroites; ici des équipages qui se croisent, là des charrettes, des voitures de roulage que l'on charge ou que l'on décharge; ici de somptueux magasins; ailleurs des étalages en plein vent, où l'on achète, à bas prix, les objets les plus nécessaires; ici des cafés splendides, là des cabarets ignobles; ici des restaurants, où l'on paie en pièces d'or les mets les plus recherchés, là des traiteurs où l'on dîne à 18, à 22 sous, et même à moins. Et quel mouvement, que de gens qui vont et qui viennent, d'un air pressé, pour leurs affaires; quelle ardeur, quelle passion du travail et du gain, quelle intelligence, quel goût en toute chose! quelle variété, quelle perfection dans tous les produits! quel commerce de gros et de détail! Cette ville, qui couvre 7800 hectares, donne aux objets qu'elle fabrique une valeur telle, que, pour en produire une égale, l'agriculture aurait besoin de huit millions d'hectares de terre. Nach Manuel et Alvarès.

132. Les petits Savoyards.

La Savoie ne peut nourrir tous ses enfants; aussi émigrent-ils en grand nombre dans les contrées voisines, où ils se font commissionnaires, colporteurs, domestiques, ramoneurs. Ils ne sont pas les seuls qui vont au loin exercer leur activité et leur industrie qu'ils ne sauraient employer dans leur pays; mais nulle part comme en Savoie on ne voit des enfants de huit ou neuf ans à peine quitter leur famille pour s'en aller de ville en ville jusque dans les pays étrangers gagner péniblement leur vie. — Le petit Savoyard part sous la conduite d'un maître souvent brutal, ou bien même, il s'en va seul avec ses outils de ramoneur, et portant sur son dos sa marmotte, qu'il a prise dans ses montagnes, et qu'il fera danser au son de sa vielle, pour amuser dans les villes les passants dont il sollicite la pitié. Vous figurez-vous un enfant de huit ans livré à lui-même, obligé de se nourrir du peu qu'il gagne ou qu'on lui donne, de se diriger, de distinguer le bien et le mal pour rester honnête, d'économiser enfin une petite somme qu'il rapportera à sa mère? Car le petit Savoyard n'oublie pas sa famille, et plus tard, devenu homme, il n'oubliera pas son pays, il reviendra vivre au milieu de cette population probe et fidèle, aux mœurs simples et pures. Manuel et Alvarès.

133. Les Catacombes de Paris.

Les Catacombes de Paris, qui n'étaient que des carrières situées sous les faubourgs Saint-Germain et Saint-Jacques, ont acquis de nos jours une destination religieuse. On y a rassemblé 5 d'innombrables amas d'ossements exhumés de tous les cimetières intérieurs de cette immense capitale; et ces murailles, blanchies par le temps, forment une ville souterraine, où la symétrie semble vouloir régulariser les aveugles ravages de la mort. Une ligne noire, tracée au milieu de la voûte, sert 10 de guide dans ces avenues mystérieuses. Si vous ne la consultiez pas, vous seriez bientôt égaré dans les diverses routes qui se prolongent bien au-delà de la cité vivante au-dessous de laquelle vous marchez, et dont le vain bruit expire au-dessus de votre tête; vous interrogeriez avec effroi cette nature 15 ténébreuse, dont le sein déchiré par l'industrie de l'homme menace de l'engloutir avec tous ses travaux.

On entreprit, en 1777, d'étayer les voûtes de ces carrières, dont la surveillance avait été beaucoup trop longtemps négligée. Plusieurs maisons s'étaient englouties dans divers écroulements. 20 Aujourd'hui, chaque rue d'en bas correspond à une autre rue d'en haut, avec la même série de numéros, afin de prêter de suite appui à tout endroit qui menacerait.

Le 7 avril 1786, l'enceinte des Catacombes fut consacrée avec toute la pompe des cérémonies religieuses. Ainsi, ces 25 mêmes carrières, d'où Paris avait tiré ses fondements, ouvraient une dernière demeure à sa population de plusieurs siècles.

Nestor de Lamarque.

134. Les Boulevards.

Aucune ville n'offre, comme Paris, une promenade aussi belle, aussi étendue, aussi variée, que cette longue suite de 30 boulevards qui se trouve dans son enceinte. C'est une foire perpétuelle, un panorama vivant, où l'observateur peut passer en revue les diverses classes de la société, apprendre les manières, les modes, et presque les usages de chaque quartier; car il y a une différence bien grande entre les habitants du 35 boulevard des Italiens et ceux du Pont-aux-Choux, entre les promeneurs de Coblentz et ceux du boulevard du Jardin-Turc.

A huit heures du matin, tout est déjà en mouvement sur le boulevard du Temple: les boutiques sont ouvertes; les marchands ont étalé; le rentier prend l'air; les cuisinières vont 40 au marché; les ouvriers courent chercher ou reporter leur ouvrage. Je vais à la Porte-Saint-Denis, déjà le tableau change: là ont ne pense encore qu'au déjeuner, qui est pris depuis longtemps au *Pas-de-la-Mule*. J'arrive au boulevard

de la Madeleine: quel calme! . . . Tout dort encore! Ici la vie n'est plus la même; la journée commence à la Chaussée d'Antin trois heures plus tard qu'au Marais.

J'entre dans un café qui ne fait que d'ouvrir: les garçons me regardent avec étonnement; ce n'est que dans deux ou 5 trois heures que l'on viendra déjeuner; mais, à midi, les jeunes élégants se montrent; les boutiques sont brillantes; les cabriolets se croisent; tout prend un air de vie, tout s'anime, et déjà la mode vient visiter ce quartier où elle a établi son empire. A trois heures, la promenade est charmante; on vient faire 10 voir sa toilette, sa parure nouvelle; il règne sur ce boulevard un air d'opulence qui impose au petit bourgeois du faubourg Saint-Antoine. A la vérité, les hommes paraissent un peu ennuyés d'eux-mêmes; les dames ont moins de fraîcheur que de coquetterie, mais on se promène avec tant de grâce! les 15 petits mots que j'entends sont dits d'une manière si piquante, que je ne puis m'éloigner. L'heure s'écoule; j'entre dans un café où l'on dîne; quand on me présente la carte à payer, je m'aperçois que tout se traite grandement dans cette partie de la capitale; je sors un peu moins enchanté; la promenade est 20 déserte.

P. de Kock († 1871).

135. Curiosité des Parisiens.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous 25 voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma 30 figure: enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien persan.

Montesquieu († 1755).

136. Versailles. 35

Versailles ayant été, depuis Louis XIV, le séjour habituel des rois de France, — ils y ont accumulé tout ce que l'art et le génie peuvent enfanter de plus merveilleux. Peu de villes en Europe sont dans le cas de lui être comparées; la multiplicité des édifices qui la décorent, les promenades char- 40 mantes qui l'avoisinent, sa proximité de la capitale, tout concourt à en rendre le séjour agréable. La population ancienne

était de quatre-vingt mille âmes; mais les malheurs de la Révolution l'ont réduite à trente mille. —

Versailles n'était autrefois qu'un pauvre village, qui doit tout son lustre à la magnificence de Louis XIV. Louis XIII, 5 en 1627, commença à faire construire un petit bâtiment, qui n'était qu'un rendez-vous de chasse: Bassompierre l'appelait, avec raison, le chétif château de Versailles. Louis XIV trouva la position agréable: il appela de toutes parts les artistes les plus célèbres, et, en trés peu de temps, il convertit le village 10 en une ville, et le château en un palais immense, qui réunit, avec autant de goût que de discernement, tout ce que l'art, joint à la magnificence, a pu produire de plus séduisant. Le parc et les bâtiments, commencés en 1673, furent achevés en 1680. C'est aux talents réunis de trois hommes célèbres: Jules 15 Mansard, pour l'architecture, Charles Lebrun, pour la peinture et les arts qui en dépendent, et André Lenôtre, pour la distribution et la décoration des jardins, que l'on doit les beautés sans nombre que l'on admire à Versailles et à Trianon.

Les jardins, d'une grandeur immense, d'un dessin noble 20 et régulier, sont embellis par une multitude de bassins, de pièces d'eau, au centre desquels sont placées d'excellentes figures coulées en plomb, représentant divers sujets de la mythologie, lançant l'eau à une très grande hauteur, et sous des formes très variées. Des vases et des statues en marbre, 25 copies des plus beaux morceaux d'Italie, décorent ces jardins; chaque pas est marqué par une merveille. Dumuys.

137. La Champagne.

La craie forme, en Champagne, une vaste plaine sèche et onduleuse, dont la plus grande partie, qu'on désigne sous le 30 nom de *Champagne pouilleuse,* occupe les deux tiers du département de la Marne et le nord de celui de l'Aube. C'est là surtout que la craie arrive à la surface même du sol; tout y prend une teinte blanchâtre qui fatigue la vue; les villages, les habitations, les buissons même y sont très clair-semés. 35 L'aspect de ce pays est triste, le sol peu favorable à la culture. Il se transforme pourtant depuis quelques années. Ces terres nues se couvrent de sapins de Sibérie, qu'on y a plantés avec plein succès, et qui leur donnent une valeur inattendue; dans vingt ans, la Champagne pouilleuse, couverte de vastes 40 forêts de sapins, sera pour la France une richesse véritable. Mais la vigne surtout fait la richesse agricole de la Champagne. C'est grâce à ses vins que cette province est connue dans le monde entier; et ces vins viennent admirablement dans les parties sèches, pierreuses, sablonneuses du pays. Le climat 45 aussi est favorable à la vigne; car, s'il est humide et lourd

dans les parties montagneuses, si les froids sont vifs en hiver, si les changements de température sont brusques dans la plaine même, en somme, l'été y est très chaud; et c'est là ce qu'il faut à la vigne; elle ne craint pas les froids de l'hiver, mais elle veut de la chaleur en été, sans quoi le raisin ne mûri- 5 rait pas.

C'est surtout aux environs de Reims et d'Épernay que se trouvent les vignobles fameux qui donnent le vin de Champagne; il est d'un prix élevé, moins à cause de sa rareté même que par les soins qu'exige sa fabrication et la difficulté qu'elle 10 présente. Si la culture de la vigne se fait en Champagne à peu près comme partout, c'est-à-dire que l'on taille, que l'on ébourgeonne le cep, que l'on bêche la terre, et que l'on sarcle la vigne en mars, en juin et en juillet, il faut ensuite de grandes précautions pour la cueillette, et l'on choisit le raisin 15 grappe à grappe. On est obligé de changer plusieurs fois de tonneau le vin que l'on obtient; on mélange habilement les diverses espèces ou *crus* de ce vin, pour le rendre plus agréable; on le transvase même d'une bouteille dans une autre, pour le clarifier plus complètement. On provoque la fermentation, qui 20 le rend mousseux, en introduisant dans chaque bouteille de trois à cinq pour cent de sucre candi; enfin il faut le boucher assez solidement pour qu'il ne s'échappe pas, par sa propre force, en faisant sauter le bouchon. Souvent même, pendant ce travail, le vin fait éclater le vase, et l'on perd en moyenne 25 trente-trois bouteilles sur cent: ce qui vous explique encore le prix élevé des bons vins de Champagne, qu'on ne peut guère acheter à moins de cinq à six francs la bouteille.

— On estime à plus de deux millions cinq cent mille hectolitres la production annuelle des vignobles qui se trouvent 30 dans les départements de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube et des Ardennes. Les vins mousseux seuls ont une valeur de plus de dix millions de francs par an. Les étrangers nous en achètent une grande partie; Reims et Épernay, qu'un chemin de fer réunit, sont, avec Châlons-sur-Marne, les entre- 35 pôts de ce commerce. Les crus les plus célèbres sont ceux d'Aï, de Sillery et de Mareuil, près de Reims, et ceux d'Épernay, où les coteaux sont percés de caves vastes et fort curieuses creusées dans la craie, et disposées pour le travail et la conservation des vins. Châlons-sur-Marne a également des caves 40 remarquables.

E. Manuel et Alvarès.

138. Lyon.

Avez vous vu Fourvières? C'est une humble chapelle bâtie au sommet de la montagne où furent d'abord jetés les premiers fondements de la ville de Lyon. Ce n'est plus un 45

bijou d'architecture comme le temple de Brou, c'est une pauvre petite église, sans colonnade et sans portail, avec une voûte obscure, et dans le fond un autel de la Vierge, devant lequel brûle sans cesse une lampe. Mais cette Vierge fait des miracles; elle est renommée au loin, elle secourt le pauvre, elle guérit le malade, elle sauve le marin du danger, elle éteint le feu d'un incendie, elle arrête les ravages de la grêle. De tous côtés monte chaque jour une foule de pèlerins, femmes, vieillards, enfants, qui s'en viennent lui rendre grâce en lui exprimant leurs vœux. Les murailles de l'église sont couvertes d'ex-voto, les offrandes du riche se mêlent à celles du pauvre; la rame du matelot se croise avec la béquille du blessé.

On monte à Fourvières par les vieux carrefours, les rues sales et étroites, les passages boueux du quartier Saint-Jean; et le malaise qu'on éprouve en traversant ces lieux de misère et de tristesse ne sert peut-être qu'à rendre plus sensible les douces émotions qui s'emparent de l'âme lorsqu'on arrive enfin au sommet de la montagne, au-dessus de la terrasse. De là, l'œil se repose sur un des plus riants et des plus vastes panoramas. A vos pieds, toute cette partie ancienne de la ville, étagée en amphithéâtre, entremêlée d'arbres et d'enclos de vignes; plus bas, les véritables palais de Lyon, les beaux quais, les hauts et larges édifices, et toutes ces rues, ces places, ces monuments encadrés entre ce large fleuve du Rhône et la rivière de la Saône, qui les embrassent de chaque côté, et vont se rejoindre à l'extrémité de la ville. Si c'est le matin au lever du soleil, un brouillard épais vous dérobe peut-être encore la vue de la campagne; mais il monte peu à peu, il s'éclaircit comme une gaze; il flotte comme un voile; les rayons du soleil le pénètrent de leurs chaudes couleurs; le vent joue avec lui, et le poursuit, et le déchire, et le chasse par lambeaux. Et, tout à coup, ce voile est loin, ce grand rideau de théâtre est levé, et la scène vous apparaît vaste, riante, pleine de vie et de majesté: là-bas, la campagne de Lyon couverte de fruits, de jardins, de villas; plus loin, les vastes plaines du Dauphiné, et derrière, cette grande chaîne des Alpes, ce mont Blanc, dont le sommet couvert de glace reflète toutes les teintes de lumière, tandis qu'à gauche, l'œil peut s'arrêter longtemps sur ce tableau pittoresque de la Croix-Rousse, et à droite sur ces vallons riants où sont situés la Mulatière et le village d'Oullins. —

La ville est divisée en deux parties bien distinctes, quant à l'aspect extérieur, et quant à la classe d'hommes qui les habitent. Le long de la colline de Fourvières, et jusqu'au

bout de son circuit, est le peuple pauvre, le peuple d'artisans retiré dans de chétives mansardes, ou languissant au coin d'une borne, au milieu d'une rue infecte; et dans la plaine est le beau monde, le grand monde, les magnifiques places des Terreaux et de Bellecour, les brillants magasins; la bourse et les théâtres, 5 le luxe et l'indolence. Ici, vous découvrez la vie et le mouvement d'une grande ville, l'air affairé du marchand, l'air élégant du dandy, le tilbury du banquier, la lourde voiture du riche bourgeois, une foule active qui se mêle, circule, se hâte pour ne pas manquer l'heure des grandes spéculations ou l'heure 10 de la cavalcade. Un peu plus tard, toute cette foule s'arrête, se repose, se met au frais. Les uns s'en vont occuper les chaises du boulevard, les autres s'asseoir nonchalamment sous les tentes des cafés. La nature leur a fait, de quelque côté qu'ils se tournent, de délicieux points de vue; le génie 15 inventif du commerce leur donne tous ses raffinements de plaisirs; la politique et la littérature, en grand et petit format, s'étalent sur toutes les tables de marbre qu'ils viennent occuper, et la chanteuse italienne au teint bruni, au regard ardent, leur module la romance du maëstro, tandis qu'ils restent là comme 20 des nababs à savourer le parfum de leurs cigares de Havane.

Mais pénétrez là-bas, dans ces quartiers de Saint-Georges et de la Croix-Rousse. Il n'y a là ni magasins de luxe, ni lieux brillants de réunion, rien que de pauvres guinguettes, rien que des maisons noires, étroites et efflanquées où l'artisan 25 va chercher aussi haut que possible la place la moins chère pour y mettre un métier et un lit. Les femmes se traînent avec des lambeaux dans la rue; les enfants connaissent en venant au monde les souffrances de la misère, et l'homme travaille cependant avec résignation, avec persévérance. Le soir, dans 30 ces rues sombres et étroites, vous apercevez à un huitième, à un neuvième étage, les pâles rayons de sa lampe, et jusque bien avant dans la nuit vous pouvez entendre le bruit rauque et monotone de ces métiers, dont le mouvement continu fatigue même l'oreille de celui qui en est éloigné. Non, ce tableau 35 n'est pas exagéré. La pauvreté de ces hommes est grande, et leurs souffrances doivent émouvoir le cœur. S'il y a des ouvriers qui gagnent jusqu'à six ou sept francs par jour, il y en a beaucoup qui sont sans ouvrage, et beaucoup qui, avec le travail le plus assidu, ne parviennent pas à gagner plus 40 de 30 francs par mois. Je laisse à penser ce que peuvent être 30 francs; morcelés encore par des accidents imprévus, pour être employés à la subsistance de toute une famille, dans une ville comme Lyon.

H. Marmier.

139. Les Gascons.

On s'amuse, dans les livres ou au théâtre, à représenter, en l'exagérant, la prononciation des Gascons, qui est chantante, sonore, accentuée quelquefois jusqu'à en être bizarre pour les
5 oreilles des gens du Nord; on relève les expressions et les tournures de phrases qui leur sont familières. Mais y a-t-il, en France, beaucoup de provinces, à l'exception de celles du centre, dont la prononciation ainsi notée ne fût pas souvent presque aussi choquante et quelquefois bien plus désagréable?
10 Dans leur langage coloré, pittoresque, plein de vives saillies, d'esprit, de gaîté, les Gascons se livrent souvent à des exagérations, qui tiennent, sans doute, au caractère de presque tous les peuples méridionaux, mais qui paraissent plus sensibles chez eux, et que l'on remarquait surtout à l'époque où les
15 cadets de Gascogne, obligés d'aller chercher fortune au loin, dans des pays où l'on ne connaissait ni leur famille ni leur position, se donnaient tous une haute noblesse, des châteaux, des terres, une fortune considérable, que démentaient leur accoutrement et leur misère trop visible.
20 Leur forfanterie, qu'ils partagent avec les Espagnols, leurs voisins, l'extrême confiance qu'ils ont en eux-mêmes et dans l'avenir, l'amour de leur pays, qui les porte à le placer toujours au-dessus des autres: tout contribue à leur donner une physionomie particulière. Ce n'est certes pas moi qui voudrais
25 excuser la vanité et le mensonge; celui qui est sujet à ces défauts en éprouve lui-même les inconvénients, et les Gascons en sont un frappant exemple; quelque chose qu'ils disent, on se tient sur ses gardes, on est disposé à accueillir leurs assertions par un sourire d'incrédulité; et quand on veut nous
30 montrer un fanfaron, un hâbleur, un menteur, on le suppose volontiers venu des bords de la Garonne.
Mais il ne faudrait pas vous figurer que les Gascons n'ouvrent la bouche que pour se vanter ou pour mentir: autant vaudrait vous représenter chacun des habitants de l'ancienne
35 Normandie sans cesse préoccupé de chercher matière à contestations et à procès, ou tout Auvergnat, je ne dis pas seulement chaudronnier, charbonnier ou commissionnaire, mais aussi âpre au gain, ignorant, entêté. Nach Manuel et Alvarès.

140. Les dunes.

40 Dans quelques parties de la France, le sable fin des plages, séché et blanchi par le soleil, est un danger redoutable pour les habitants des côtes. Le vent qui souffle de la mer le fait voler vers l'intérieur. Ce sable s'accumule en gros tas; ces tas

deviennent des collines qu'on appelle des *dunes*. Soulevé par le vent, le sable monte, monte toujours. Comme il n'est pas solide, le haut de la colline s'écrase et tombe en arrière sous l'effort du vent. Puis de nouveau sable remplace celui qui est tombé; la colline recule ainsi, recule toujours, laissant sur son passage une couche épaisse d'un sable qui tue toute végétation.

Poussées par le vent qui souffle sans cesse, les dunes envahissent de proche en proche, elles marchent, elles courent, elles engloutissent les champs, les villages, les maisons, les églises. Les dunes des côtes de Gascogne avancent d'environ 20 mètres par an. On a pourtant fini par trouver un moyen de les vaincre et de les fixer. Un ingénieur français du dernier siècle, Brémontier, a eu l'idée de semer dans ces sables mouvants des graines de pin maritime. Ces graines ont pris, ont grandi, sont devenues de verdoyantes forêts dont les pieds sont solidement enracinés dans le sol et dont la tête arrête l'inondation de sable. Aux deux extrémités de la France, sur les landes de Gascogne et aux abords de Dunkerque, dont le nom signifie Église des dunes, des semis de pin ont changé un redoutable péril en une source de santé et de richesse pour les habitants des côtes.

Caumont.

141. Extraction du sel; les marais salants.

Le sel vient de trois origines différentes: on l'extrait ou de quelques sources salées, ou de l'Océan, ou du sein de la terre.

Il y a en France, une trentaine de sources salées, dont les plus riches se trouvent dans les départements du Doubs, de Meurthe-et-Moselle et des Basses-Pyrénées. Voici comment on en retire le sel: l'eau est élevée par des pompes jusqu'à un réservoir placé au-dessus d'un hangar; puis on la laisse retomber en pluie sur des fagots d'épines, empilés par étages et formant un tas aussi haut qu'une maison.

A mesure que l'eau descend à travers les fagots, elle s'évapore, c'est-à-dire qu'une certaine quantité d'eau se change en vapeur. Comme le sel au contraire ne peut pas s'évaporer, chaque goutte d'eau s'épaissit pour ainsi dire en tombant: l'eau qui arrive au réservoir d'en bas contient quarante fois plus de sel que l'eau du réservoir supérieur. On la verse ensuite dans des chaudières où on la fait bouillir: tout ce qui reste d'eau s'évapore, et il ne reste plus que le sel au fond de la chaudière. — On donne à ce hangar avec son échafaudage de fagots le nom de *bâtiment de graduation*, parce que l'eau est graduellement plus salée à mesure qu'elle descend d'un étage de fagots à l'autre. C'est en très petite quantité que le sel s'extrait des sources. La plus grande partie du sel qui ali-

mente l'univers vient de l'Océan, sur les bords duquel on le recueille dans des marais salants.

Si vous voulez avoir une idée en petit du marais salant, prenez pendant les fortes chaleurs une assiette pleine d'eau
5 de mer ou d'eau très salée, mettez-la en plein soleil, et n'y touchez plus. Au bout de deux ou trois jours, il ne restera plus une goutte d'eau dans l'assiette et tout le fond sera garni d'une espèce de croûte ou de poussière d'un blanc sale: goûtez-y, c'est du sel. Maintenant, au lieu d'une assiette, représentez-
10 vous d'immenses bassins où l'eau de la mer pénètre par de grandes rigoles. Ces bassins ont plusieurs compartiments: il y a d'abord une *vasière*, c'est-à-dire un réservoir où on laisse séjourner l'eau pendant longtemps pour qu'elle dépose tout ce qu'elle peut contenir de vase, de sable, de matières qui la
15 troublent; puis quand elle est devenue bien claire, bien propre, on la fait passer dans la *saline*. La saline se compose d'une quantité de petits bassins très peu profonds, dont le fond est garni d'une couche de terre glaise pour que l'eau ne puisse pas s'infiltrer dans le sol. Une fois enfermée dans ces com-
20 partiments qu'on appelle des *œillets*, l'eau, chauffée par le soleil, s'évapore peu à peu, tout comme elle le ferait dans l'assiette dont nous parlions. Le sel s'épaissit et finit par former une couche solide.

Les *paludiers*, qui courent pieds nus sur les cloisons
25 glissantes de la saline, tirent avec des pelles le gros sel qui s'est déposé au fond du bassin, où il a pris au contact de la glaise une couleur grise. Ce sel est d'abord disposé sur le bord des *œillets* en petits tas pour qu'il égoutte; puis tous ces tas sont réunis en une seule masse que le *saunier* trans-
30 porte à dos de mulet, et qui est livrée au commerce sous le nom de sel gris. Si l'on veut obtenir du sel de table, on dissout ce sel encore grossier dans l'eau douce et on lui fait subir une nouvelle évaporation qui l'épure.

On trouve aussi le sel sous la terre à l'état naturel. Le
35 *sel gemme*, c'est le nom qu'on lui donne alors, est tantôt transparent comme du cristal, tantôt de couleur grisâtre ou un peu rouge. On le réduit en poudre et on le livre au commerce. Le sel gemme se rencontre en France dans le département de Meurthe-et-Moselle, dans la Haute-Saône, le Jura, l'Ariège,
40 les Landes, les Basses-Pyrénées. Les mines de sel gemme les plus renommées de l'univers sont celles de Wiéliczka en Pologne.

Caumont.

142. Les bergers des Landes.

La vaste plaine des landes, qui est limitée d'un côté par
45 l'Océan et des autres par l'Adour, les hauteurs cultivées du

Lot-et-Garonne et les vignobles de Bordeaux, a l'horizontalité apparente d'une nappe d'eau. La couche liquide qui recouvrait le sol à des épaisseurs variables et qui le rendait presque infranchissable aux piétons ordinaires, avait jadis forcé les bergers des landes à se hisser sur des échasses de plus d'un 5 mètre de hauteur, afin de traverser les solitudes. Pour l'emploi de cet instrument de locomotion, les Landescots ou Lanusquets sont uniques dans le monde et peut-être dans l'histoire. On se demande même si l'usage de marcher sur des échasses existait dans les landes avant les siècles du moyen âge, car 10 les auteurs anciens, qu'une pareille coutume était de nature à frapper singulièrement, n'en font point mention. Il est probable que le nom patois de *chanque* donné aux échasses est dérivé du mot anglais *shank* (jambe), et, dans ce cas, la mise en pratique de cet objet bizarre daterait peut-être de la do- 15 mination anglaise. Juché sur ses jambes d'emprunt, le Lanusquet surveille de haut ses brebis cachées dans les broussailles; il tranchit impunément les flaques, les marais et les tourbes; doublant la vitesse de sa marche naturelle, il passe sans se déchirer les vêtements au-dessus des bruyères et des ajoncs. 20 Le grand bâton qu'il manie avec une adresse excessive et qui lui sert, suivant l'occasion, de balancier, de siège ou d'organe de préhension, contribue à l'étrangeté de son aspect. Dans les régions des landes encore dépourvues de chemins, les vieillards, les enfants, les femmes emploient tous ce mode de loco- 25 motion.

Élisée Reclus.

143. La Bretagne.

La Bretagne, qu'on a eu tant de peine à réunir étroitement à la France, et qui a lutté si longtemps pour rester isolée, a conservé, plus que toute autre province, les traces de 30 son ancien état. Je ne parle pas des villes; la civilisation y a partout pénétré, et c'est là que l'unité de notre pays est bien sensible; mais dans certains villages du Morbihan, du Finistère, des Côtes-du-Nord, quelle différence! Là se retrouvent l'ancien caractère, les anciennes mœurs, un mélange de 35 qualités rares et de défauts choquants.

Les Bretons sont fiers, loyaux, probes, courageux, hospitaliers, religieux. Dieu est souvent dans leur bouche, et toujours dans leur cœur. *La parole d'un Breton vaut or*, dit-on, et cela fait honneur à ceux dont on parle. Mais, d'un 40 autre côté, ils sont tenaces, ignorants, attachés à la routine, rétifs à tous progrès, surtout à ceux de l'agriculture; ils sont brutaux quelquefois, même avec leurs femmes, qu'ils traitent comme des servantes, et non comme leurs compagnes devant Dieu; ils sont souvent malpropres, intempérants, crédules 45

et superstitieux, enfin peu industrieux. Tandis que la civilisation fait ailleurs, et même sur les côtes, de si rapides progrès, elle avance lentement dans le centre de la Bretagne: il faut que les routes, les canaux, les chemins de fer qu'on y établit, la mettent en communication plus facile avec le reste du pays, pour qu'elle sorte de son apathie, et prenne part au mouvement général.

Et puis, la misère y est grande, parce que le sol est ingrat, et qu'on ne fait presque rien pour l'améliorer. Le sarrasin ou blé noir y forme la nourriture ordinaire, et il est encore heureux qu'on ait, il y a trois cents ans, apporté ce grain d'Afrique: car il pousse où le froment ne saurait venir. Les Bretons en font un pain noir, humide, indigeste; ils en font aussi des bouillies, des crêpes, des galettes; ils y joignent du lait, du beurre, des pommes de terre, parfois un peu de porc salé, bien rarement du bœuf: voilà toute leur nourriture. Le cidre est leur boisson. Il y a, dans la Basse-Bretagne, des populations misérables, à peine vêtues et logées, qui n'ont d'autre vaisselle que le trou creusé dans une table grossière, et qui vivent dans l'ignorance, la paresse et la malpropreté.

Les Bretons des campagnes parlent un idiome, qui est à peu près l'ancien celtique. Cet idiome, fort curieux, sans doute, pour la science et pour l'histoire, doit être abandonné par les paysans, pour faire place au français. L'unité de notre pays ne permet pas que les diverses provinces conservent indéfiniment les langues ou les patois qui les distinguaient au moyen âge. Quand les lois qui nous gouvernent, quand les livres qui nous instruisent, sont écrits en français, c'est une nécessité de parler, de comprendre le français. Aussi, pour en répandre l'usage en Bretagne, outre les écoles qu'on y a établies, le gouvernement, qui, tous les ans, recrute dans ces départements de jeunes soldats, les met en garnison dans les parties les plus françaises de notre patrie, pour qu'au retour ils soient devenus tout à fait Français. Cinq ans suffisent bien pour faire du plus entêté et du plus ignorant Breton un soldat comme un autre. Les premiers temps sont durs, loin du village, loin de la lande paternelle; et puis on s'y fait!

Nach Manuel et Alvarès.

144. Les pâturages de la Normandie.

Les pâturages, dans la Normandie tout entière, couvrent plus de cinq cent mille hectares; ils nourrissent de sept à huit cent mille têtes de bétail, qui donnent la meilleure viande et représentent une valeur annuelle de plus de quatre-vingts millions de francs. Les troupeaux de moutons seuls donnent un revenu de plus de trente millions.

Toutes les fois qu'on parle de bœufs et de chevaux français, il faut citer en première ligne les chevaux normands et les bœufs du Cotentin ou pays de Coutances, dans le département de la Manche.

Les bœufs engraissés dans les pâturages de la Normandie proviennent soit du pays même, soit d'autres provinces de la France. Les éleveurs les achètent maigres, pour les engraisser dans ces magnifiques herbages. Ils vont les chercher ou dans les fermes ou dans les foires, souvent très loin, et les conduisent, par troupes nombreuses, en Normandie; les chemins de fer transportent à la fois des centaines de bœufs sur les marchés fréquentés et vers les pâturages les plus estimés.

Ne croyez pas que l'on s'occupe d'engraisser les bœufs dès leur plus jeune âge. On les abandonne durant quelques années à leur croissance naturelle, en utilisant leur travail, ou seulement leur fumier. Ce n'est qu'à sept ans au plus tôt, à dix ans au plus tard, qu'on les met aux herbages, et qu'on développe en eux les qualités qui les rendent propres à l'alimentation, par un régime de nourriture dont on a éprouvé les avantages. Avant sept ans, ils n'engraisseraient pas suffisamment, parce qu'ils auraient encore à grandir. Après dix ans, ils engraisseraient plus difficilement, et leur chair serait dure.

Voici comment on utilise un herbage d'une quarantaine de bœufs. On en met douze ou quinze, de novembre à décembre, pour y passer l'hiver. On leur porte même du foin, si cela est nécessaire; ce sont les *trembleurs* ou bœufs d'hiver. On les vend sur les marchés, de mai en juillet. Mais du 15 avril au 15 mai, lorsque l'herbe pousse en abondance, on joint aux bœufs d'hiver, déjà gras, vingt-cinq ou trente autres bœufs, en raison de la qualité et de la quantité d'herbe. On les vend à la fin d'août et jusqu'en décembre. Puis, comme les bœufs ne tondent pas l'herbe bien ras, on les fait suivre par des chevaux et des moutons; c'est ce que nous appelons moutonner un herbage.

— Du reste, les propriétaires d'herbages n'aiment point qu'on y élève des chevaux avec les bœufs; ils imposent même à leurs fermiers la condition de ne mettre dans un herbage qu'un cheval pour un nombre déterminé de bêtes à cornes.

— Quand on se promène, par un beau jour d'été, dans les riches campagnes de la Normandie, on aperçoit, à droite et à gauche du chemin, dans les enclos qui le bordent, de petites troupes de bœufs dont les couleurs variées se détachent sur la verdure des pâturages. Les uns, debout, paissent en se promenant, s'arrêtent, et font entendre des mugissements qui plaisent à l'oreille, au milieu de ce profond silence; d'autres

se frottent le museau contre l'écorce raboteuse d'un saule ou d'un vieil orme tortu, ou vont boire au ruisseau qui traverse la prairie; d'autres enfin, couchés à l'ombre, et ruminant avec lenteur et régularité, semblent regarder, de leurs grands yeux 5 immobiles, ce magnifique tableau, que des peintres fameux se sont plu à reproduire. Parfois on voit bondir et trotter au milieu des bœufs plus graves un jeune poulin, dont la vivacité anime cette scène champêtre.

Il ne suffit pas d'abandonner les bœufs à eux-mêmes dans les 10 plus gras pâturages; l'herbager doit les visiter souvent, les tenir propres, s'assurer qu'ils sont tous en bonne santé, arracher les plantes nuisibles qui poussent d'ordinaire à l'ombre des haies; enfin il doit choisir le moment favorable pour faire passer d'un clos à un autre les bêtes qui demandent une 15 nourriture différente. C'est ainsi que les bœufs acquièrent, dans le moins de temps possible, une valeur qui paye suffisamment les soins qu'on leur a donnés. Ceux qui sont élevés en Normandie sont vendus principalement au grand marché de la Villette, à Paris. Les bœufs normands alimentent cette 20 ville une partie de l'année. Manuel et Alvarès.

145. Caractère des Normands.

Les Normands sont actifs, infatigables; agriculture, pêche, industrie, commerce, ils se livrent à tout avec succès; aussi la Normandie est-elle une des régions les plus riches de la 25 France. Mais les qualités propres aux paysans normands ont produit, par l'exagération, des défauts qu'on leur a souvent reprochés: ils sont peut-être un peu trop avides d'argent, âpres au gain, méfiants et rusés, même dans les rapports les plus simples. Cette méfiance a développé chez eux la manie des 30 procès, comme si la meilleure manière de s'entendre n'était pas de montrer, de part et d'autre, de la confiance, de la franchise et de la loyauté! L'avidité produit, en outre, l'avarice; on a vu de riches Normands se refuser à eux-mêmes ce bien-être auquel ils avaient droit par leur travail, et faire supporter 35 aux personnes qu'ils employaient des privations odieuses.

Manuel et Alvarès.

146. Le cidre.

La Normandie, la Bretagne et la Picardie font beaucoup de cidre. Le cidre est une boisson saine et agréable. Aucun de vous n'ignore que c'est du jus de pomme fermenté. Le 40 climat de la Normandie n'étant pas favorable à la culture de la vigne, celle des pommiers y a pris un grand accroissement; il y a en Normandie plus de cent soixante-dix espèces de

pommes, que l'on recueille dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre. Selon que ces pommes sont d'une qualité ou d'une autre, qu'elles sont venues sur des terres fortes et élevées, ou humides, ou pierreuses, exposées au midi ou au nord, le cidre qu'elles donnent a des qualités diverses, se conserve plus ou moins, est épais ou léger, d'une saveur âcre ou douce. Pour obtenir du bon cidre, il ne suffit pas que le fruit soit de bonne qualité, il en faut surveiller avec soin la récolte.

La maturité se reconnaît à la couleur, à l'odeur, à la chute naturelle des fruits par un temps calme. On enlève chaque jour les pommes qui sont ainsi détachées, on les met à part; elles servent pour les cidres de qualités inférieures. Les fruits restés sur l'arbre sont récoltés quand la maturité paraît complète; un homme, monté dans l'arbre, en secoue les rameaux, ou les frappe légèrement avec de grandes gaules. Il faut prendre garde de briser les bourgeons de l'année suivante et de meurtrir les pommes, dont le jus fermenterait en s'aigrissant.

Les fruits sont mis en tas, séparés selon la qualité et la provenance, puis écrasés dans une auge, et, de là, portés au pressoir, qui en fait sortir tout le jus. La qualité du cidre dépend beaucoup des soins qu'on apporte à toutes ces opérations et à celles qui suivent. Le jus est mis dans des tonneaux où il entre en fermentation; il est soutiré au bout d'un mois et mis en bouteilles. Le premier jus obtenu par le pressoir fait le gros cidre; coupé d'eau, il donne le cidre moyen, clair et agréable, mais sans durée. On obtient diverses qualités de petit cidre par un nouveau pressurage du marc mêlé d'eau; enfin le cidre où l'on a mélangé le jus de fruits pourris sous prétexte qu'ils ont plus de jus que les autres, est à la fois désagréable au goût et malsain. — Le cidre de poire, ou *poiré*, est loin de valoir le cidre de pomme, on ne le fait d'ailleurs qu'en petite quantité. Manuel et Alvarès.

147. Les veillées flamandes.

Le tabac couvre, en Flandre, des champs étendus. Ce n'est pas pour son fruit qu'on le cultive; ce sont les feuilles, qui, séchées, puis roulées ou hachées en morceaux ou réduites en poudre, servent aux fumeurs et au priseurs. Le Flamand, grand amateur de bière, est aussi grand amateur de tabac, et sa pipe ne le quitte guère.

Si, le soir, vous entriez dans un établissement public, café, brasserie ou taverne de la Flandre, vous verriez la plupart des hommes, assis à table, devant un grand pot de

bière, et tenant à la bouche une pipe d'où s'échappent des nuages de fumée. Après une journée laborieuse, ils passent ainsi les longues soirées d'hiver, si froides et si brumeuses dans le Nord. Une gaîté un peu lourde anime ces réunions;
5 car si la bière bien préparée est salutaire, cependant, comme toutes les boissons fermentées, elle enivre ceux qui en prennent avec excès; et, à la longue, ils deviennent très gros, lourds dans leur démarche, et perdent toute vivacité d'esprit.

Dans les ménages, vous retrouveriez encore le pot de
10 bière et la pipe allumée. Mais nul excès n'est à craindre, en présence de la mère de famille et des enfants qui jouent auprès de leur père. La maison flamande présente alors l'image du bonheur domestique; on aime à voir ces visages pleins de santé, gras et souriants, qui respirent la joie et
15 témoignent d'une conscience tranquille. Manuel et Alvarès.

VII. DE L'ALLEMAGNE.

148. Commencement de la guerre de Trente ans.

En 1618, des utraquistes (ceux qui communient sous les deux espèces), ayant voulu bâtir des églises pour leur culte, en furent empêchés. Les *défenseurs*, ayant à leur tête le comte de Thurn, homme impétueux et violent, invoquèrent les *lettres* 5 *de majesté*. Sur une réponse dérisoire, l'émeute éclata. Ils se rendirent à l'hôtel de ville de Prague, et, selon un vieil usage de Bohême, jetèrent les gouverneurs par les fenêtres (23 mai 1618).

Cet événement marque le commencement de la guerre 10 mémorable dite de Trente ans, qui étendit ses ravages du Danube à l'Escaut, des rives du Pô à celles de la Baltique, ruina les villes, dévasta les campagnes, décimant la population, et ramenant la barbarie. Préparée par une foule d'accidents, elle commença par une question religieuse, la lutte des deux 15 religions, et elle finit par une question politique, l'abaissement de la maison d'Autriche, la grandeur de la maison de France. — Les Bohémiens, après la défénestration de Prague, organisent la défense et élisent pour roi l'électeur palatin, chef de l'Union évangélique, gendre du roi d'Angleterre, neveu du stathouder 20 de Hollande (1619). Mais Frédéric V ne songe qu'aux fêtes, tandis que Ferdinand II, devenu empereur par la mort de Mathias (1619), déploie la plus grande activité; il traite avec le roi de Pologne, qui lui envoie des secours, avec l'électeur de Saxe, qui n'en donne pas aux Bohémiens; il obtient, du 25 pape, des subsides, de la ligue catholique et du roi d'Espagne, chef de sa maison, des soldats. Assiégé dans Vienne, par les Bohémiens du comte de Thurn et les Hongrois de Bethlen Gabor, menacé jusque dans son cabinet par les membres des États d'Autriche, qui veulent le forcer à capituler, il résiste à toutes 30 les obsessions, et sa fermeté donne aux secours de la Ligue le temps d'accourir. Leur arrivée change la face des choses: les bourgeois s'arment, la confiance renaît, et le comte de Thurn, rappelé en Bohême par une défaite de son collègue, Ernest de Mansfeld, lève le siège de Vienne. 35

Une ambassade française envoyée par de Luynes avait, dans le même temps, décidé Gabor à signer une trêve; elle rendait un autre service à l'empereur en persuadant aux princes de l'Union évangélique d'abandonner l'électeur palatin. Voilà
5 comment de Luynes faisait au dehors les affaires de la France. — L'empereur peut prendre alors l'offensive contre le seul ennemi qui lui reste. Tandis que les Espagnols entrent dans le Palatinat et les Saxons dans la Lusace, l'armée de la Ligue triomphe des Bohémiens à la bataille de la Montagne-Blanche,
10 près de Prague (1620). Réduite à demander grâce, dépouillée de ses privilèges, la Bohême assiste avec terreur au supplice des chefs de l'insurrection: 27 sont décapités, 29 n'échappent au même sort que par la fuite; 928 seigneurs sont dépouillés de leurs biens; 38000 familles sortent du pays où la Réforme
15 est proscrite. Deux siècles après, la Bohême se ressentait encore de cette cruelle restauration du catholicisme.

Cependant le malheureux électeur, mis au ban de l'Empire (1621), fuyait jusqu'en Hollande, n'osant défendre même son patrimoine héréditaire, où les Espagnols de Spinola s'établirent.
20 Ce succès ranime l'ambition des cours de Vienne et de Madrid. On reprend les anciens projets de Charles-Quint et de Philippe II; on rêve la réduction de la Hollande, celle du protestantisme; bientôt on rêvera jusqu'à la ruine des libertés allemandes.

V. Duruy.

25

149. Apparition de Gustave-Adolphe.

Gustave-Adolphe apparaît dans l'Empire comme un foudre de guerre; il invente une tactique nouvelle qui déconcerte ses adversaires; en quelques mois, il s'empare de toute la Poméranie (1630). Les électeurs protestants de Brandebourg et de
30 Saxe voudraient arracher des concessions à Ferdinand II, sans les devoir à un prince étranger: ils refusent d'ouvrir à Gustave leurs États et leurs forteresses, dont il a besoin pour appuyer ses opérations offensives et assurer ses communications avec la Suède. Magdebourg, que les Impériaux assiègent, est per-
35 due par ces hésitations, car Gustave-Adolphe ne peut la sauver, et Tilly la traite avec une épouvantable férocité (mai 1631). Ce grand désastre décide enfin les électeurs; Gustave-Adolphe, libre de courir aux Impériaux, les bat à Breitenfeld, près de Leipzig (septembre). Tandis que les Saxons marchent sur
40 Vienne par la Bohême, lui-même soulève ou soumet les provinces de l'ouest, les électorats ecclésiastiques, la Franconie et le Palatinat. Quand il a ainsi séparé les Espagnols des Impériaux, il se retourne contre ceux-ci, pour les attaquer au cœur même de leur puissance. Il s'empare de Donauwœrth,
45 qui lui ouvre l'entrée de la Bavière; il force le passage du

Lech dans un combat d'artillerie où Tilly est blessé mortellement, et entre dans Munich (avril 1632); le duc Maximilien, caché dans ses châteaux, attend, sans espérance, le sort qu'il a fait subir au comte palatin.

Ferdinand II, menacé de voir les Suédois et les Saxons se réunir sous les murs de Vienne, se soumet à l'humiliation de recourir au général qu'il a chassé; mais il ne triomphe des hésitations calculées de Waldstein qu'en lui cédant un commandement absolu. Grâce à sa réputation, qui a grandi encore dans la retraite, le célèbre général retrouve bientôt une armée: il chasse sans peine les Saxons de la Bohême, et marche ensuite à Gustave-Adolphe par Égra, où le duc Maximilien vient lui amener les débris de son armée. Les deux adversaires, sur qui l'Europe entière a les yeux, se rencontrent enfin à Nuremberg; ils restent six semaines en présence. Waldstein se lasse le premier et se retire sur la Saxe: Gustave l'y suit. A Lutzen, ils en viennent aux mains. Dès le commencement de l'action, le roi est frappé à mort; son meilleur élève, le duc Bernard de Saxe-Weimar, achève cependant la victoire (novembre 1632).

V. Duruy.

150. La Prusse.

Il faut étudier le caractère de Frédéric II, quand on veut connaître la Prusse. Un homme a créé cet empire que la nature n'avait point favorisé, et qui n'est devenu une puissance que parce qu'un guerrier en a été le maître. Il y a deux hommes très distincts dans Frédéric II: un Allemand par la nature, et un Français par l'éducation. Tout ce que l'Allemand a fait dans un royaume allemand y a laissé des traces durables; tout ce que le Français a tenté n'a point germé d'une manière féconde.

Frédéric II était formé par la philosophie française du dix-huitième siècle: cette philosophie fait du mal aux nations, lorsqu'elle tarit en elles la source de l'enthousiasme; mais quand il existe telle chose qu'un monarque absolu, il est à souhaiter que des principes libéraux tempèrent en lui l'action du despotisme. Frédéric introduisit la liberté de penser dans le Nord de l'Allemagne: la réformation y avait amené l'examen, mais non pas la tolérance; et, par un contraste singulier, on ne permettait d'examiner qu'en prescrivant impérieusement d'avance le résultat de cet examen. Frédéric mit en honneur la liberté de parler et d'écrire, soit par ces plaisanteries piquantes et spirituelles qui ont tant de pouvoir sur les hommes quand elles viennent d'un roi, soit par son exemple, plus puissant encore: car il ne punit jamais ceux qui disaient ou imprimaient du mal de lui; et il montra, dans presque toutes ses actions,

la philosophie dont il professait les principes. Il établit dans l'administration un ordre et une économie qui ont fait la force intérieure de la Prusse, malgré tous ses désavantages naturels. Il n'est point de roi qui se soit montré aussi simple que lui
5 dans sa vie privée, et même dans sa cour: il se croyait chargé de ménager, autant qu'il était possible, l'argent de ses sujets. Il avait en toutes choses un sentiment de justice que les malheurs de sa jeunesse et la dureté de son père avaient gravé dans son cœur. Ce sentiment est peut-être le plus rare de
10 tous dans les conquérants; car ils aiment mieux être généreux que justes, parce que la justice suppose un rapport quelconque d'égalité avec les autres . . .

Le penchant de Frédéric pour la guerre peut être excusé par de grands motifs politiques. Son royaume, tel qu'il le reçut
15 de son père, ne pouvait subsister, et c'est presque pour le conserver qu'il l'agrandit. Il avait deux millions et demi de sujets en arrivant au trône, il en laissa six à sa mort.

Frédéric II aurait voulu que la littérature française fût la seule de ses États. Il ne faisait aucun cas de la littérature
20 allemande. Sans doute, elle n'était pas de son temps à beaucoup près aussi remarquable qu'à présent; mais il faut qu'un prince allemand encourage tout ce qui est allemand. Frédéric avait le projet de rendre Berlin un peu semblable à Paris, et se flattait de trouver dans les réfugiés français quelques
25 écrivains assez distingués pour avoir une littérature française. Une telle espérance devait nécessairement être trompée; les cultures factices ne prospèrent jamais: quelques individus peuvent lutter contre les difficultés que présentent les choses; mais les grandes masses suivent toujours la pente naturelle.
30 Frédéric a fait un mal véritable à son pays, en professant du mépris pour le génie des Allemands. Il en est résulté que le corps germanique a souvent conçu d'injustes soupçons contre la Prusse.

Nach Mme de Staël, († 1817).

151. Frédéric le Grand.

35 Frédéric le Grand fut littérateur, philosophe, humain, et développa toujours une politique aussi vaste que son génie. Ennemi de toute contrainte, il voulut dans sa jeunesse s'échapper et faire le tour de l'Europe; on le mit en prison à Custrin, et on l'obligea à assister au supplice de Katt, son
40 ami, qui lui avait conseillé ce voyage. Frédéric ne versa point de larmes, mais le fruit de sa méditation pendant ce supplice fut la résolution de ne jamais imiter la cruauté dont il était victime, et jamais il n'oublia cette sanglante leçon. Il aimait les plaisirs, parce qu'ils lui étaient interdits, et qu'il n'avait

point d'affaires. On s'attendait à un règne efféminé; mais dès qu'il fut roi, à 29 ans, il oublia les voluptés, ne songea qu'à la gloire, et ne s'occupa plus que de ses finances, de son armée, de sa politique et de ses lois. Ses provinces étaient éparses, ses ressources faibles, sa puissance précaire; son armée de 70 mille soldats était plus remarquable par la beauté des hommes et par la recherche de la tenue que par l'instruction. Il l'augmenta, l'instruisit, l'exerça, et la fortune vint lui ouvrir le champ de la gloire, dès qu'il eut tout préparé pour jouir de ses faveurs. Charles XII était mort, et remplacé par un roi sans autorité. La Russie, privée de Pierre le Grand, qui n'avait qu'ébauché sa civilisation, languissait sous le gouvernement inhabile de l'impératrice Anne et d'un ministre ignorant et cruel. Auguste III, roi de Pologne, et électeur de Saxe, prince sans caractère, ne pouvait lui inspirer aucune crainte. Louis XV, roi pacifique et faible, était gouverné par le cardinal de Fleury, qui aimait la paix, mais qui se laissait toujours, par faiblesse, entraîner à la guerre. Il présentait plutôt à Frédéric un appui qu'un obstacle. La cour de France avait pris le parti de Charles VII, contre François Ier. Marie-Thérèse, femme de François et reine de Hongrie, se voyait menacée par l'Angleterre, la Hollande et la France, et tandis qu'elle devait à peine espérer de conserver ses États héréditaires, cette audacieuse princesse voulait faire monter son mari sur le trône impérial. Cette querelle allumait la guerre en Europe; le génie de Frédéric vit d'un coup d'oeil que le moment était venu d'élever la Prusse au rang des puissances du second ordre; il offrit à Marie-Thérèse de la défendre, si elle lui cédait la Silésie, et la menaça de la guerre, en cas de refus. L'impératrice, dont rien n'ébranlait la fermeté, refusa impolitiquement cette proposition; la guerre fut déclarée, et Frédéric entra en Silésie à la tête de quatre-vingt mille hommes. Cette première guerre dura dix-huit mois. Frédéric prouva, par le gain de cinq batailles, que l'Europe compterait un grand homme de plus dans ses sanglantes annales. Il avait commencé la guerre par ambition et contre la stricte justice; il la termina avec habileté. Le héros fut absous, par la victoire, des torts que lui reprochait la justice Quatre ans après, en 1744, Frédéric reprit les armes. Il envahit la Bohème, la haute Silésie, la Moravie. Vienne le crut à ses portes, mais la défection des Bavarois, la retraite des Français et le retour du prince Charles en Bohème, changèrent rapidement la face des affaires. La position de Frédéric devint aussi périlleuse qu'elle avait été menaçante; il fut au moment d'être perdu, et il se vit forcé de se retirer avec autant de précipitation qu'il s'était avancé avec audace. Le

gain de la bataille de Hohen-Friedberg le sauva. Cette retraite et cette victoire mirent le sceau à sa réputation. Ce fut après cette action qu'il écrivit à Louis XV: «Je viens d'acquitter en Silésie la lettre de change que V. M. a tirée
5 sur moi à Fontenoy», lettre d'autant plus modeste que Frédéric avait vaincu et que Louis avait été seulement témoin d'une victoire. Il développa la même activité et le même génie dans la campagne de 1745, et abandonna encore une fois la France, en faisant sa paix séparée à Dresde. Par cette paix,
10 François fut assuré paisiblement de l'empire, et la cession de la Silésie à Frédéric fut confirmée. La France eut dans cette guerre quelques torts qui purent excuser l'abandon de la Prusse. Les Français ne continrent pas le prince Charles, ne firent aucune diversion en Allemagne, et ne combattirent
15 qu'en Flandres. Frédéric écrivait à l'ambassadeur d'Angleterre: «Voilà mes conditions. Je périrai plutôt avec toute mon armée que d'en rien relâcher; et si l'impératrice ne les accepte pas, je hausserai mes prétentions.» Il répondait à la Russie: Je ne veux rien du roi de Pologne que le châtier dans son électorat,
20 et lui faire signer un acte de repentir dans sa capitale.» Il disait au maréchal de Belle-Isle en lui apprenant qu'il abandonnait la France: »M. le maréchal, pensez à vous, j'ai gagné ma partie, et je fais la paix.« On voit, par ces traits, quelle était l'énergie et la concision de sa politique, et combien elle
25 différait du langage diffus de la diplomatie, dont elle déjouait les intrigues.

Frédéric ne connut dans la paix ni le faste, ni la mollesse; l'étude fut le délassement de ses travaux; son arc était toujours tendu, et il n'employait l'intervalle des combats qu'à
30 aiguiser ses armes; il est vrai que sa position l'y forçait: la sécurité ne peut accompagner un règne signalé par l'ambition, et commencé par des envahissements. Il illustra son repos par ses travaux littéraires. Les Mémoires de Brandebourg et ses poésies donnent à ce prince guerrier un rang assez distingué,
35 non comme écrivain éloquent, mais comme philosophe, et si l'on aperçoit souvent la négligence de son style, on admire toujours la profondeur de ses pensées.

152.

En 1756, l'Europe s'embrase de nouveau. La France et
40 l'Angleterre se déclarent la guerre, elles cherchent des alliances; Frédéric se range du côté des Anglais, et par là devient l'objet de la vengeance irréfléchie des Français, et de l'alliance de cette puissance avec l'Autriche. L'Autriche se lie aussi avec la cour de Pétersbourg, par la voie d'un secrétaire saxon;
45 Frédéric découvre le projet des cours de Dresde, de Péters-

bourg et de Vienne d'envahir les États prussiens. Il les prévient, et commence la guerre par des conquêtes. Accusé d'agression par tout le monde, l'univers aurait condamné sa témérité et l'aurait taxé de perfidie, s'il avait été vaincu; il admira sa prévoyance et sa politique, parce qu'il fut vainqueur. 5
Il s'empara d'abord de la Saxe, battit deux fois les Autrichiens, et fut battu à son tour à Kollin, près de Prague, qui lui avait résisté plus qu'il ne comptait.

Sa conquête de la Silésie, son invasion précédente de la Saxe, son traité avec l'Angleterre et ses épigrammes sur la 10
galanterie d'Élisabeth avaient inspiré à ses quatre ennemis le désir de renverser son trône. Mais dans cette crise, qui l'exposa au plus grand danger, son génie résista à cette masse imposante d'adversaires, et sa fortune trompa tous les calculs de la politique. 15

Quand l'électeur de Brandebourg fit la guerre à la France, Louis ne s'aperçut pas qu'il avait un ennemi de plus; et, peu d'années après, le chef du même électorat tint seul tête à presque toute l'Europe armée contre lui; tant un seul homme change la destinée et la force des nations. 20

Frédéric, battu, fut forcé d'évacuer la Bohême; un corps d'Autrichiens, commandé par Haddik, pénétra jusqu'à Berlin. Quatre-vingt mille Français, poussant leurs victoires jusqu'en Hanovre, forçèrent l'armée du duc de Cumberland de capituler à Closter-Seven. Tout semblait rendre la perte du roi de 25
Prusse inévitable. Il était au ban de l'empire. Quarante mille Français, joints à l'armée des Cercles, s'avancèrent en Saxe pour faire exécuter ce décret. Frédéric, avec l'habileté, l'audace et l'activité de César, bat les Français à Rossbach, les met en déroute, et sans être plus enivré par la victoire qu'il n'avait 30
été étourdi par le danger, il vole en Silésie, bat les Autrichiens à Leuthen, reprend Breslau, Liegnitz, Schweidnitz, et prend ou tue quarante-cinq mille Autrichiens dans cette seule campagne.

En 1758, il pénétra en Moravie et assiégea Olmutz; mais il fut obligé de se retirer et de venir défendre ses États 35
contre les Russes, qu'il battit à Zorndorf, mais qui lui tuèrent douze mille hommes dans cette journée. Le reste de cette guerre fut pour lui une alternative de triomphes sanglants et de dangers extrêmes. Les Russes, vainqueurs à Zullichau et à Custrin, s'emparèrent de Berlin, les Autrichiens de Dresde. 40
Le roi de Prusse montra dans la guerre défensive autant de sagesse qu'il avait développé d'audace dans ses invasions; et le duc de Brunswick, alors prince héréditaire, en s'associant à ses dangers, s'acquit dans cette campagne une réputation que n'ont pu lui faire perdre depuis les fautes qu'il commit, lors- 45
qu'il fit la guerre à la France à la tête de la coalition.

En 1761 et 1762, les dangers de Frédéric s'accrurent par l'attaque des Suédois. Il se vit entouré à Liegnitz par quatre armées; il en trompa trois, en détruisit une. La victoire de Torgau ne fut pas décisive, mais donna au roi le temps de 5 respirer. Depuis, défendant la Silésie et chargeant son frère Henri de défendre la Saxe, il se vit encore entouré, perdit Schweidnitz, et parut près, pendant l'hiver, de succomber au malheur qui l'accablait; il sentit alors amèrement, combien l'ambition fait payer chèrement ses faveurs. La mort d'Élisabeth 10 vint enfin le délivrer d'une partie de ses dangers. Pierre III avait conçu pour le roi de Prusse un enthousiasme, qui lui coûta depuis la vie et l'empire; il fit sa paix avec Frédéric, et rompit, par là, tous, les plans des alliés. L'hiver suivant, la paix avec l'Autriche fut conclue, et Frédéric n'y perdit pas 15 un village.

153.

Cette paix mit le comble à sa gloire et consolida sa puissance. La tranquillité ne fut troublée depuis que par le léger orage de 1778. Joseph II voulait s'emparer de la 20 Bavière; la France n'eut ni l'imprudence de le seconder dans cette entreprise, ni le courage de s'y opposer. Frédéric, secondé par Catherine II, l'arrêta dans sa marche, et la paix de Teschen fit regarder le roi de Prusse comme le plus ferme rempart que l'empire pût opposer à l'ambition de l'empereur.

25 Le partage de la Pologne, attribué à la politique de Frédéric, fut absolument l'ouvrage de Catherine II, qui faisait la première ouverture de ce projet au prince Henri. Le roi de Prusse saisit avidement cette occasion d'étendre sa puissance. En 1785, Joseph, qui n'avait pu conquérir la Bavière 30 par les armes, voulut l'obtenir par négociation. Il offrait à l'électeur de l'échanger contre les Pays-Bas. L'impératrice de Russie, fidèle à un allié qui lui livrait l'empire ottoman, seconda ses démarches et voulut, en effrayant le duc de Deux-Ponts, arracher son consentement à cet échange. Frédéric, sentant 35 combien cette concentration de forces et cet arrondissement de possessions rendrait l'Autriche redoutable, sonna l'alarme et leva l'étendard de la ligue germanique. Cette opération, qui le rendait, de fait, le chef de l'empire, dont l'empereur menaçait la liberté, fut le dernier acte de ce règne glorieux. 40 Il mourut en philosophe paisible, après avoir vécu en prince guerrier, et laissa à son successeur une puissance consolidée, une armée formidable, d'habiles généraux et un trésor rempli de manière à faire trois campagnes sans impôts. — Craint par ses ennemis et par ses officiers, Frédéric était aimé par ses 45 soldats et par le peuple. Despote habile, son pouvoir arbitraire

était dirigé par la justice; nul ne sut mieux créer et encourager les talents, dont il était cependant jaloux. Ennemi du faste, ses impôts parurent moins insupportables, parce qu'ils furent toujours employés à accroître la gloire et le territoire de la Prusse, à augmenter sa population, et à récompenser les services utiles. Près de lui, l'intrigue fut sans force et le mérite sans crainte. Le code qu'il publia ne peut lui assigner un rang distingué parmi les législateurs célèbres; mais l'expérience n'a que trop souvent prouvé combien, pour le bonheur des peuples, il est plus sage de réparer leurs vieilles lois que de leur en donner de nouvelles. Frédéric, comme philosophe, comme guerrier et comme politique, illustra son pays, éclipsa ses rivaux, et méritait peut-être qu'on donnât son nom au siècle qui l'a vu naître, régner et mourir.

Nach L. Ph. comte de Ségur (Fränkel-Strack, Cours de leçons).

154. La reine Louise de Prusse.

La mémoire de la reine Louise, mère du roi Guillaume, est universellement vénérée en Prusse; ce n'est pas assez dire: son nom et son souvenir sont presque devenus une légende poétique et pieuse. Morte à trente-trois ans, en 1810, au milieu des jours sombres de l'histoire de son pays, précipitée du trône qu'elle avait un instant illuminé des rayons de la beauté, de l'intelligence et de la bonté, elle sut porter héroïquement des malheurs accablants, donner dans la défaite et dans l'exil l'admirable spectacle de la vertu souriante aux prises avec le malheur; elle apparaît de loin à sa nation comme l'ange du patriotisme. C'est ainsi qu'avant de prêcher l'espérance aux vaincus, la reine Louise avait eu le courage de dire en face la vérité au plus puissant des triomphateurs. Après soixante ans, les destins sont retournés. La France avait alors deux fois terrassé la Prusse, et nos chevaux campaient sur les bords sablonneux de la Sprée. Sous un second Napoléon, la France est descendue au fond des abîmes, et l'armée prussienne, commandée par le fils de la reine Louise, campe aux portes de Paris.

Les heures de joie ont été bien courtes dans la vie de la reine Louise de Prusse. Son enfance avait été assombrie par la mort prématurée de sa mère; elle n'avait pas trente ans quand son royaume fut bouleversé par l'invasion. Cependant, le moment de son mariage, son entrée à la cour du roi Frédéric-Guillaume II, les premières années de son règne, sont comme un intermède brillant, un rayon de soleil entre deux orages, qui contraste de la manière la plus saisissante avec le commencement et la fin de sa vie. Sixième fille du duc Frédéric de

Mecklembourg-Strélitz et de la princesse Frédérique-Caroline-Louise de Hesse-Darmstadt, elle n'avait que sept ans en 1782, à la mort de sa mère, et son enfance studieuse auprès de sa grand'mère maternelle ne fut égayée que par les mariages de ses sœurs aînées et par l'amitié de sa sœur Frédérique, plus jeune qu'elle de deux ans. Les deux princesses firent leur premier pas dans le monde à un bal que le roi Frédéric-Guillaume II donnait à Francfort, où il tenait ses quartiers d'hiver avec ses deux fils, le prince royal et le prince Louis, dans les premiers mois de 1793, pendant que Louis XVI mourait sur l'échafaud et que la sœur de l'empereur d'Autriche gémissait en prison, entre la bataille de Valmy et le siège de Mayence.

Les deux sœurs causèrent une véritable sensation par leur beauté extraordinaire. Gœthe, qui allait rejoindre le duc de Weimar, les vit toutes les deux, et il écrivait bien des années après: « L'impression que les deux princesses de Mecklembourg ont produite sur moi a été telle que je puis seulement les comparer à deux êtres célestes dont l'apparition a laissé dans mon souvenir une trace que le temps n'a pas effacée. » Ce fut aussi l'effet produit par les traits imposants, la taille élevée, le front pur, le beau regard de la princesse Louise sur le prince royal de Prusse, jusque-là grave et presque insensible, pendant que le charme et la grâce plus délicate de la princesse Frédérique séduisaient son frère cadet, le prince Louis. Les deux sœurs furent fiancées aux deux frères le 24 avril 1793 dans l'église de Darmstadt: mais la guerre recula le mariage. Il fallut prendre Mayence, qui résista jusqu'à la fin de juillet, livrer des batailles, traverser l'Allemagne, et ce fut seulement au mois de novembre que le roi de Prusse revint à Berlin.

155.

Peu de semaines après la mort de l'infortunée Marie-Antoinette, tandis que le sang coulait à Paris et en Vendée, Berlin était en fête, les deux princes Frédéric-Guillaume et Louis recevaient leurs fiancées sous des arcs de triomphe, au son des fanfares, dans la rue des Tilleuls pavoisée. Des jeunes filles allèrent au-devant du cortège en robes blanches, avec des branches de verdure à la main. On raconte que la plus belle jeune fille offrit à la princesse Louise une couronne de myrte en lui récitant des vers. Cédant à son émotion, la princesse sauta lestement à bas de la voiture, pressa la jeune fille sur son cœur, et lui baisa le front et les lèvres. — Ah! mon Dieu! s'écria la grande-maîtresse du palais, une vieille, raide et impassible comtesse de Voss, que le prince royal

appelait plaisamment la *Dame d'Étiquette*, que faites-vous? Cela est contraire à tous les usages de la cour! — Eh quoi! répondit la princesse Louise, ne pourrai-je donc plus recommencer? — Les fêtes durèrent plusieurs jours et la cérémonie du double mariage s'accomplit la veille du jour de Noël de 1793. Aux fêtes de Noël succédèrent les fêtes du carnaval, et l'année 1794 se serait passée tout entière en cérémonies et en réjouissances publiques, si les deux époux n'avaient préféré la vie simple qu'ils trouvèrent à Oranienbourg et surtout dans la petite résidence de Paretz, particulièrement chère au prince royal. L'année 1795 fut encore une année de joie, car ce fut l'année de la naissance du premier fils de la princesse royale; mais elle eut la douleur de voir mourir en 1796 le jeune mari de sa sœur, puis la veuve du grand Frédéric, âgée de quatre-vingt-deux ans. Le roi Frédéric-Guillaume II, son petit-neveu, la suivit au tombeau à la fin de 1797, et à vingt et un ans la reine Louise, dans tout l'éclat de la beauté, prenait place sur le trône de Prusse avec Frédéric-Guillaume III, à qui elle venait de donner un second fils, le roi actuel, né le 22 mars 1797.

A peine le deuil royal terminé, les deux souverains partirent pour se présenter à toutes les provinces du royaume. Ce long voyage fut encore un long triomphe. A Stettin, en Poméranie, à Custrin, à Dantzig, à Kœnigsberg, ce ne furent que revues, banquets, bals, feux de joie. La réception fut magnifique à Varsovie. La reine dansa au bal donné par le comte de Hoym, et pendant la nuit les jardins du palais Lesczinski furent illuminés de plus de soixante-sept mille lampes; mais l'enthousiasme, les acclamations, l'allégresse, furent surtout indescriptibles dans les villes et les villages de la Silésie, où la reine Louise reçut partout le nom qu'elle a toujours porté depuis, *Landes-Mutter*, mère du pays. Le retour à Berlin fut suivi de l'hommage des députations des autres provinces. La naissance de la princesse qui devait devenir l'impératrice de Russie mit le comble au bonheur de ces années enivrantes. Un nouveau voyage à travers le royaume rendit plus générale encore la popularité de la reine, dont le noble visage s'animait en tous lieux de cet éclat particulier que la joie ajoute à la beauté. Ce fut dans ce voyage qu'elle assista, en 1799, à un tournoi dont elle fut la dame, vrai tournoi de chevaliers précédés de bannières aux couleurs variées, revêtus d'armures étincelantes, dans la cour du château gothique de Furstenstein, appartenant au comte de Hochberg.

Rien ne vint interrompre cette série de jours heureux jusqu'à l'année 1801, qui vit célébrer le centième anniversaire de l'avénement de l'électeur Frédéric Ier au rang de roi, et

naître le troisième fils de la reine Louise, le prince Charles, père du feld-maréchal Frédéric-Charles.

156.

Frédéric-Guillaume II laissait à ses enfants et à ses héri-
5 tiers la paix, une paix peu glorieuse (traité de Bâle 1794), mais qui l'avait dégagé à temps des grandes guerres qui ébranlèrent le reste de l'Europe pendant les dernières années du XVIII[e] siècle et les premières années du XIX[e]. La Prusse, on le sait, ne prit aucune part à la seconde coalition contre
10 la république française, peut-être à cause de l'influence de Sieyès, alors représentant du directoire à Berlin, plus probablement à cause de la sagesse du nouveau roi. Elle ne s'engagea pas davantage dans la troisième coalition contre l'empire en 1804. Dix années de paix dans un pareil moment
15 furent un bienfait inestimable, et pendant ces dix années le roi Frédéric-Guillaume III et la reine Louise goûtèrent un bonheur sans mélange et méritèrent une popularité croissante. Le roi était laborieux, réservé, économe. Il avait coutume de répéter le proverbe anglais: «ayez soin des deniers, les livres
20 auront soin d'elles-mêmes»; on le vit, à la campagne, gronder un serviteur qui mettait du pain blanc sur sa table, et déclarer que le roi, au milieu des paysans, devait manger le même pain qu'eux. Il s'occupait activement de l'armée sans avoir cependant de talents militaires, bien qu'il eût pris une part très
25 honorable à la campagne de France et au siège de Mayence. Il détestait le faste, et sa grande distraction était la vie de famille. Plus ardente, plus active que lui, la reine Louise passait souvent des revues à ses côtés, revêtue de l'uniforme du régiment qui portait son nom. Elle l'accompagnait dans
30 ses voyages continuels; mais elle aimait aussi avant tout son intérieur, la vie simple de Charlottenbourg, les promenades à l'île des Paons ou dans les bois de Freienwald. Très pieuse, ainsi que son mari, mais sans aucun mélange d'esprit de secte ou de faux mysticisme, elle aimait les sermons féneloniens de
35 l'évêque Eylert et la lecture de l'Évangile; ses autres lectures préférées étaient, avec les poètes allemands, Shakespeare et même Eschyle.

La reine Louise, quoique fort instruite et prenant plaisir à causer avec le docteur Gall et d'autres savants, ne se sen-
40 tait aucun attrait pour la fondatrice de l'Académie des Sciences de Berlin, et il lui plaisait au contraire d'être comparée à la bonne et gracieuse Louise-Henriette, princesse d'Orange, femme du grand-électeur de Brandebourg, renommé pour sa bravoure, sa justice et sa foi. La reine Louise avait vingt-huit ans en
45 1804, et une grande fête donnée à Berlin à l'anniversaire de

sa naissance, avec un immense bal masqué, porta au comble l'enthousiasme que la population aimait à lui témoigner. Quand le jour se leva, les dernières harmonies s'évanouirent, et le bal se termina par une magique et entraînante *danse des heures,* ronde de douze jeunes filles qui vinrent, avec les poses 5 les plus gracieuses, effeuiller des fleurs sous les pas de la reine. Nul ne se doutait alors que cette allégorie poétique marquait à peu près la dernière heure de joie qu'elle eût à passer sur la terre. Le moment des catastrophes approchait; mais l'adversité devait trouver la *mère du pays* aussi vaillante qu'elle 10 avait été bonne, sympathique et souriante avant l'orage.

157.

La victoire d'Jéna détruisit le 14 octobre (1806) la monarchie militaire de la Prusse. Napoléon entrait le 25 à Berlin avec l'armée française. Par la paix de Tilsit (7 juin 1807), 15 la Prusse fut réduite de moitié. — Cependant Napoléon rencontra devant lui trois femmes vaillantes: la duchesse de Saxe-Weimar, la princesse de Hatzfeldt et la reine Louise. Il fut clément pour les deux premières, mais il ne fut pas doux pour la reine Louise. Blessée dans son orgueil national, 20 affligée de la situation faite à la Prusse, pleine de confiance dans l'armée de Frédéric, entourée de ses sœurs et de ses parents dépouillés de leurs États, la reine Louise n'avait pu contenir son âme ardente, et avait certainement beaucoup contribué à la déclaration de la guerre. — 25

Pendant la nuit qui suivit la victoire d'Jéna, le comte Philippe de Ségur entra dans la chambre où dormait l'empereur pour lui annoncer les derniers résultats de la journée. L'empereur avait le sommeil léger et le réveil très clair. — Quelles nouvelles? dit-il à son aide de camp. — Sire, nous avons failli 30 prendre la reine de Prusse. — Ah! c'eût été bien fait, repartit l'empereur, car elle est la cause de la guerre. —

C'était dans une bien petite ville, à Memel, que la reine Louise de Prusse, après un court séjour à Kœnigsberg, avait conduit ses enfants, et le roi l'y avait rejointe. Ils y retour- 35 nèrent après Tilsit, et ce lieu fut témoin de leurs années de détresse. La famille royale habitait une si petite maison que le prince royal et le prince Guillaume durent accepter l'hospitalité d'un marchand nommé Argelander. On raconte qu'un vieux mennonite, Abraham Nickell, vint à pied avec sa femme 40 du fond de la Prusse pour offrir à la reine 3000 écus dans une bourse de cuir et un panier plein de beurre et d'œufs; la reine pleura, et, sans dire un mot, elle prit le châle qu'elle portait et en couvrit les épaules de la brave femme. — Il avait dépendu de la reine de faire accepter par le roi, avant la 45

bataille d'Eylau, un armistice séparé; mais elle avait voulu demeurer fidèle aux Russes, ses alliés. Contente d'avoir obéi à l'honneur, soutenue par sa foi, résignée à la pauvreté, environnée des témoignages les plus touchants de l'affection de
5 son peuple, la reine était descendue cependant au dernier degré de l'infortune; elle ne savait ce que deviendraient ses enfants, et le titre qu'elle portait lui rappelait seulement que le roi n'avait plus ni sujets, ni soldats, ni royaume. Jamais on ne vit en face l'une de l'autre tant de gloire et tant de
10 détresse. Mais combien la reine vaincue sut se montrer moralement plus grande que le triomphateur! Il faut lire, à côté des bulletins inconvenants de Napoléon, les pages nobles et touchantes du journal de la malheureuse reine; il faut lire surtout les lettres pleines de courageuse résignation qu'elle
15 écrivit à son père, le duc de Mecklembourg, du fond de son exil de Memel.

Au mois de juillet (1807), après Friedland, les deux empereurs Alexandre et Napoléon, s'enivrant l'un l'autre des rêves de leur ambition colossale, firent venir à Tilsit l'infortuné roi
20 Frédéric-Guillaume, et y appelèrent la reine elle-même. «Ce que cela me coûte, a-t-elle écrit alors dans son journal, Dieu seul le sait. Je ne hais pas cet homme; mais il a fait le malheur du roi et de la nation. J'admire ses talents, je ne puis souffrir son caractère fourbe. Je ne sais comment être polie
25 envers lui; mais il le faut, et je suis faite aux sacrifices.» On connaît tous les détails de la célèbre entrevue de Tilsit, racontés avec tant d'éloquence par M. Thiers. Les écrivains allemands seuls ont cité une noble réponse de la reine Louise au conquérant. «Comment avez-vous commencé la guerre avec
30 moi, vainqueur de tant de puissantes nations? — Sire, la gloire du grand Frédéric nous a fait illusion sur nos forces; elle permettait de se tromper.»

La paix de Tilsit promit au roi de Prusse la restitution de ses États; mais cette restitution ne fut pas immédiate.
35 Le roi et la reine de Prusse quittèrent cependant Memel, et ils ramenèrent leurs enfants dans le petit château de Hufen, près de Kœnigsberg. La vie de la reine fut toute consacrée à l'étude et à l'éducation de ses six enfants. Ses lectures favorites étaient l'Écriture sainte et les Psaumes, qu'elle appe-
40 lait un alléluia dans les larmes, les notices de Suvern sur les grands hommes de l'Allemagne, et aussi les premiers écrits de Pestalozzi sur l'instruction primaire, dont elle encourageait avec ardeur la propagation. A la fin de l'année 1808, elle accompagna le roi à Saint-Pétersbourg, et ils auraient pu revenir
45 à Berlin, évacué par les troupes françaises, sans la bataille de Wagram. Il fallut passer à Hufen l'été de 1809.

Ce n'est que le 23 décembre que la reine Louise entra à Berlin; elle y fut reçue par son père, elle revit Potsdam, Charlottenbourg, Paretz, puis elle voulut revoir le palais où elle était née, aller passer quelques semaines dans le duché de Mecklembourg. Elle y tomba malade à Hohenzieritz, et mourut le 19 juillet 1810, entourée de ses enfants, de son mari, de ses sœurs. Le 23 décembre 1810, le prince Charles accompagnait les restes mortels de sa mère au mausolée de Charlottenbourg.

Nach Revue des deux mondes.

158. Lessing.

La littérature allemande est peut-être la seule qui ait commencé par la critique; partoût ailleurs la critique est venue après les chefs-d'œuvre: mais en Allemagne elle les a produits. L'époque où les lettres y ont eu le plus d'éclat, est cause de cette différence. Diverses nations s'étant illustrées depuis plusieurs siècles dans l'art d'écrire, les Allemands arrivèrent après toutes les autres, et crurent n'avoir rien de mieux à faire que de suivre la route déjà tracée: il fallait donc que la critique écartât d'abord l'imitation, pour faire place à l'originalité. Lessing écrivait en prose avec une netteté et une précision tout à fait nouvelle: la profondeur des pensées embarrasse souvent le style des écrivains de la nouvelle école; Lessing, non moins profond, avait quelque chose d'âpre dans le caractère, qui lui faisait trouver les paroles les plus précises et les plus mordantes. Lessing était toujours animé dans ses écrits par un mouvement hostile contre les opinions qu'il attaquait; et l'humeur donne du relief aux idées.

Il s'occupa tour à tour du théâtre, de la philosophie, des antiquités, de la théologie, poursuivant partout la vérité, comme un chasseur qui trouve encore plus de plaisir dans la course que dans le but. Son style a quelque rapport avec la concision vive et brillante des Français; il tendait à rendre l'allemand classique; les écrivains de la nouvelle école embrassent plus de pensées à la fois; mais Lessing doit être plus généralement admiré; c'est un esprit neuf et hardi, et qui reste néanmoins à la portée du commun des hommes; sa manière de voir est allemande, sa manière de s'exprimer européenne. Dialecticien spirituel et serré dans ses arguments, l'enthousiasme pour le beau remplissait cependant le fond de son âme; il avait une ardeur sans flamme, une véhémence philosophique toujours active, et qui produisait, par des coups redoublés, des effets durables.

Lessing analysa le théâtre français, alors généralement à la mode dans son pays, et prétendit que le théâtre anglais

avait plus de rapport avec le génie de ses compatriotes. Dans ses jugements sur Mérope, Zaïre, Sémiramis et Rodogune, ce n'est point telle ou telle invraisemblance particulière qu'il relève; il s'attaque à la sincérité des sentiments et des caractères, et prend à partie les personnages de ces fictions comme des êtres réels: sa critique est un traité sur le cœur humain, autant qu'une poétique théâtrale. Pour apprécier avec justice les observations de Lessing sur le système dramatique en général, il faut examiner les principales différences de la manière de voir des Français et des Allemands à cet égard. Mais ce qui importe à l'histoire de la littérature, c'est qu'un Allemand ait eu le courage de critiquer un grand écrivain français, et de plaisanter avec esprit le prince des moqueurs, Voltaire lui-même.

C'était beaucoup pour une nation sous le poids de l'anathème qui lui refusait le goût et la grâce, de s'entendre dire qu'il existait dans chaque pays un goût national, une grâce naturelle, et que la gloire littéraire pouvait s'acquérir par des chemins divers. Les écrits de Lessing donnèrent une impulsion nouvelle: on lut Shakespeare; on osa se dire Allemand en Allemagne, et les droits de l'originalité s'établirent à la place du joug de la correction.

Lessing a composé des pièces de théâtre et des ouvrages philosophiques qui méritent d'être examinés à part; il faut toujours considérer les auteurs allemands sous plusieurs points de vue. Comme ils sont encore plus distingués par la faculté de penser que par le talent, ils ne se vouent point exclusivement à tel ou tel genre: la réflexion les attire successivement dans des carrières différentes.

Parmi les écrits de Lessing, l'un des plus remarquables, c'est le Laocoon; il caractérise les sujets qui conviennent à la poésie et à la peinture, avec autant de philosophie dans les principes que de sagacité dans les exemples.

Mme de Staël († 1817).

159. De l'aspect de l'Allemagne.

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation encore nouvelle! le vieux sol du Midi ne conserve presque plus d'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre dépouillée par les hommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très pittoresque: mais de vastes bruyères, des sables, des

routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très bien cultivé: cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quel- 5 que chose de sérieux, qui fait plutôt penser au travail qu'au plaisir, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts, qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui, pendant l'hiver, couvrent des plaines à 10 perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux, dans la nature et dans les hommes, resserre d'abord le cœur. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs; que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons 15 réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique: vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands 20 chemins sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré, sont superbes presque partout: on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne; ses flots sont purs, rapides, et majestueux comme la vie d'un ancien héros: le Danube se 25 divise en plusieurs branches; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage: le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse, paraissent tout à la fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui même qui les 30 a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte, en passant, les hauts faits des temps jadis; et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ces rivages escarpés.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en 35 Allemagne; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie: dans presque toutes les villes, les musées publics conservent des restes de ces temps-là. On dirait que les habitants du Nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays 40 tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple, qui depuis longtemps l'a quitté. Il y a, dans la plupart des arsenaux des villes allemandes, des figures de chevaliers en bois peint, revêtus de leur armure: le casque, le bouclier, les cuissards, les éperons, tout est selon l'ancien usage; et l'on se promène 45 au milieu de ces morts debout, dont les bras levés semblent

prêts à frapper leurs adversaires, qui tiennent aussi de même leurs lances en arrêt. Cette image immobile d'actions jadis si vives, cause une impression pénible. C'est ainsi qu'après les tremblements de terre, on a retrouvé des hommes englou-
5 tis qui avaient gardé pendant longtemps encore le dernier geste de leur dernière pensée.

L'architecture moderne, en Allemagne, n'offre rien qui mérite d'être cité: mais les villes sont en général bien bâties; et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin
10 plein de bonhomie. Les maisons, dans plusieurs villes, sont peintes en dehors de diverses couleurs: on y voit des figures de saints, des ornements de tout genre, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habitations, et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à
15 ses concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour propre de celui qui le possède; mais la décoration soignée, la parure et la bonne intention des petites demeures, ont quelque chose d'hospitalier.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties
20 de l'Allemagne qu'en Angleterre; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques; le propriétaire néglige sa demeure, et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies
25 n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne: cependant, à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un certain amour du beau qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des
30 princes allemands, l'on place des harpes éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitants du Nord tâche ainsi de se composer une nature d'Italie; et, pendant les jours brillants d'un été rapide, l'on
35 parvient quelquefois à s'y tromper. Mme de Staël († 1817).

160. Premières impressions.

Les premières impressions qu'on reçoit en arrivant dans le Nord de l'Allemagne, surtout au milieu de l'hiver, sont extrêmement tristes, et je ne suis pas étonné que ces impressions
40 aient empêché la plupart des Français que l'exil a conduits dans ce pays, de l'observer sans prévention. Cette frontière du Rhin est solennelle, on craint, en la passant, de s'entendre prononcer ce mot terrible: *Vous êtes hors de France.* C'est en vain que l'esprit juge avec impartialité le pays qui nous a

vus naître: nos affections ne s'en détachent jamais; et quand on est contraint à le quitter, l'existence semble déracinée, on se devient comme étranger à soi-même. Les plus simples usages, comme les relations les plus intimes; les intérêts les plus graves, comme les moindres plaisirs, tout était de la patrie; tout n'en 5 est plus. On ne rencontre personne qui puisse vous parler d'autrefois, personne qui vous atteste l'identité des jours passés avec les jours actuels; la destinée recommence, sans que la confiance des premières années se renouvelle; l'on change de monde, sans avoir changé de cœur. Ainsi l'exil condamne à 10 se survivre: les adieux, les séparations, tout est comme à l'instant de la mort; et l'on y assiste cependant avec les forces entières de la vie.

J'étais, il y a six ans, sur les bords du Rhin, attendant la barque qui devait me conduire à l'autre rive; le temps était 15 froid, le ciel obscur, et tout me semblait un présage funeste. Quand la douleur agite violemment notre âme, on ne peut se persuader que la nature y soit indifférente; il est permis à l'homme d'attribuer quelque puissance à ses peines; ce n'est pas de l'orgueil, c'est de la confiance dans la céleste pitié. 20 Je m'inquiétais pour mes enfants, quoiqu'ils ne fussent pas encore dans l'âge de sentir ces émotions de l'âme qui répandent l'effroi sur tous les objets extérieurs. Mes domestiques français s'impatientaient de la lenteur allemande, et s'étonnaient de n'être pas compris quand ils parlaient la seule langue qu'ils 25 crussent admise dans les pays civilisés. Il y avait dans notre bac une vieille femme allemande, assise sur une charrette; elle ne voulait pas en descendre même pour traverser le fleuve. — Vous êtes bien tranquille! lui dis-je. — Oui, me répondit-elle, pourquoi faire du bruit? — Ces simples mots me frappèrent: 30 en effet, pourquoi faire du bruit? Mais quand des générations entières traverseraient la vie en silence, le malheur et la mort ne les observeraient pas moins, et sauraient de même les atteindre.

En arrivant sur le rivage opposé, j'entendis le cor des postillons, dont les sons aigus et faux semblaient annoncer un 35 triste départ vers un triste séjour. La terre était couverte de neige; des petites fenêtres, dont les maisons sont percées, sortaient les têtes de quelques habitants, que le bruit d'une voiture arrachait à leurs monotones occupations; une espèce de bascule, qui fait mouvoir la poutre avec laquelle on ferme 40 la barrière, dispense celui qui demande le péage aux voyageurs de sortir de sa maison pour recevoir l'argent qu'on doit lui payer. Tout est calculé pour être immobile; et l'homme qui pense, comme celui dont l'existence n'est que matérielle, dédaignent tous les deux également la distraction du dehors. 45

Mme de Staël, († 1817).

161. La Sprée; origine et situation de Berlin.

La Sprée, la rivière prussienne par excellence, reçoit les eaux d'un vaste bassin. Gonflée en Saxe et en Silésie de tous les ruisselets de la haute Lusace, elle entre dans le Brandenburg par la petite ville industrielle de Spremberg, puis traverse Kottbus, centre de commerce devenu récemment très prospère, grâce aux huit chemins de fer qui viennent s'y réunir: elle a de grandes manufactures de draps dont les produits sont expédiés dans toute l'Allemagne, en Suisse et en Italie, des fabriques de meubles, des mines de lignite activement exploitées, et ses pêcheurs expédient à Berlin des milliers de carpes prises dans les lacs poissonneux des environs. La plupart des villes et des bourgs de la contrée, notamment Finsterwalde à l'ouest, dans le bassin de la petite Elster, s'occupent aussi de la fabrication des draps.

Après s'être ramifiée en d'innombrables fossés dans le Spréewald, la Sprée se reforme en rivière près de Lübben, puis s'écoule de lac en lac en prenant d'abord la direction de l'Oder, pour se rejeter ensuite brusquement vers l'ouest. Dans cette partie de son cours, elle ne baigne les jardins que d'une seule ville de plus de 5000 habitants, Fürstenwalde; mais, en approchant de Berlin elle reflète dans ses eaux des villages de plus en plus nombreux. Le voisinage de la grande cité s'annonce par des hôtels, des restaurants, des lieux de plaisir.

Berlin, la capitale de la Prusse et de l'Allemagne, n'est dépassé en Europe que par Londres et Paris. En 1648, à la fin de la guerre de Trente Ans, elle n'avait plus que 6000 habitants; maintenant c'est l'une des premières cités du monde et son importance grandit de jour en jour; néanmoins les causes de son étonnante fortune ne sont point, comme pour Constantinople, Alexandrie, New-York, de celles qui frappent immédiatement le regard. Il était même, pour ainsi dire, passé en proverbe que Berlin occupe un emplacement désigné par le hasard et le caprice. C'est là une grave erreur. Berlin n'est pas une création artificielle, c'est un produit spontané du milieu géographique. Certes, il semble au premier abord que «l'Athène de la Sprée» s'est édifiée dans un site aussi dépourvu d'avantages naturels que monotone d'aspect. La campagne environnante est une plaine de sables, de lande, de marais. Des arbres sans vigueur penchés au-dessus de mares boueuses, des prairies humides où les crapauds sautillent par millions, de petites dunes, des broussailles grisâtres à demi ensevelies dans le sol mouvant, des chemins noirs de fange ou blancs de poussière suivant les saisons, des cabanes déla-

brées où perche la cigogne, voilà les traits des paysages que l'on a sous les yeux, quand on approche de la ville par d'autres chemins que les voies royales entretenues à grands frais. La nature a toujours une certaine beauté, jusque dans sa monotonie et sa tristesse; mais combien les environs de Berlin, 5 salis d'ailleurs par tous les débris que rejettent les grandes villes, sont peu dignes d'être comparés à ceux de Vienne, de Paris, de Londres et de la plupart des autres cités principales de l'Europe!

Ce n'est donc point à cause du charme ou de la richesse 10 de ses campagnes que Berlin est devenue une ville de premier ordre. Elle n'a pas non plus l'avantage d'être située sur un grand fleuve ou dans le voisinage de mines d'une exploitation facile. Agglomération de maisons vulgaires au milieu de la moins pittoresque des plaines, Berlin est bien une ville 15 modèle, comme chef-lieu d'un monde d'employés et de paperassiers; elle est la capitale qui convient à un peuple de sujets obéissants et convaincus. Pourtant ce n'est point à la volonté d'un despote ni à l'appel incessant d'une administration centralisatrice qu'il faut attribuer le rapide peuplement de Berlin. 20 Sans doute ces causes ont agi dans une certaine mesure. Des souverains ont fait venir du dehors des ouvriers d'élite, des professeurs, des savants, et les bureaux se sont peuplés d'employés accourus de toutes les parties du royaume si rapidement agrandi; mais cette part d'accroissement due à l'action 25 de l'État est peu de chose en proportion du mouvement d'immigration libre qui se porte de plus en plus activement vers la grande cité. Il serait puéril de vouloir attribuer au seul fait de la présence d'un roi un groupement d'hommes aussi considérable. Si les avantages dont jouit Berlin par sa posi- 30 tion géographique ne sautent pas tout d'abord aux yeux, ils n'en sont pas moins réels.

162.

Considérée dans ses rapports avec les districts du voisinage immédiat, Berlin, — tous s'accordent à le reconnaître, — 35 occupe un emplacement nécessaire. En effet, la partie la plus ancienne de la ville, désignée jadis sous le nom de Kölln ou Cöllen (monticule?), est un îlot qu'entourent deux bras étroits de la Sprée. Nul endroit n'était plus favorable pour servir de lieu de résidence sûr et commode à une population de pêcheurs 40 Des deux côtés de la rivière, de légères éminences, interrompant la zone riveraine des terrains marécageux, permettaient aux habitants de bâtir des tours de guet et des ouvrages de défense; sur les deux bras resserrés du cours d'eau se trouvaient aussi les meilleurs emplacements pour la construction 45

de moulins et l'établissement de bacs et de ponts. La petite île, une «Cité» comme celle de Paris, mais plus petite, était donc un site indiqué d'avance comme emplacement d'un village; quoique Berlin ne soit mentionné que dans les premières années
5 du treizième siècle, il date probablement des premiers temps où se peupla la contrée. D'après certains étymologistes, le nom même de Berlin créerait une forte présomption en faveur de l'antiquité de la ville, car le vrai sens du mot serait celui de «bac, lieu de passage», ce qui supposerait l'existence d'une
10 route depuis longtemps fréquentée; mais d'autres savants affirment en termes non moins positifs que le nom de Berlin signifie «vasière, eau lente à fond de boue». D'après M. Ebel, elle serait le «Champ des Oies».

La petite bourgade de pêcheurs n'aurait pas été mieux
15 partagée que beaucoup d'autres villages de l'Allemagne du Nord, si elle n'avait été qu'un simple lieu de passage facile à défendre; dépourvue d'autres privilèges naturels, elle n'aurait jamais rempli de rôle historique. Mais Berlin occupe à peu près exactement le milieu de la région comprise entre le cours
20 de l'Elbe et celui de l'Oder, et par les lacs et les rivières qui se ramifient dans cet isthme continental, elle est devenue l'entrepôt nécessaire des denrées et des marchandises entre les deux fleuves. Certes, ni la Sprée, ni la Havel ne sont des rivières importantes, mais elles ont un avantage qui manque
25 dans son cours supérieur à la magnifique Loire, et dans tout son cours à l'impétueuse Durance: elles sont profondes et navigables.

Avant même d'avoir été complété par un réseau artificiel de voies d'eau, le système hydrographique de la Sprée avait
30 une grande valeur commerciale, et, le centre naturel de tout ce mouvement se trouvait à Berlin. Dès la fin du treizième siècle, la ville, qui était alors une république et le chef-lieu d'une fédération, était devenue le lieu principal de toute la Marche de Brandenburg: c'est là que se tenaient la plupart
35 des assemblées populaires. Ville de pêcheurs, de marins et de marchands, Berlin s'était mis alors sous le patronage de Nicolas, le saint des matelots.

Choisie au milieu du quinzième siècle pour devenir capitale d'État, Berlin agrandissait peu à peu le cercle de son action
40 et profitait ainsi des avantages géographiques d'une région plus vaste. Alors se révéla ce fait, que Berlin n'est pas seulement la grande étape commerciale entre l'Oder et l'Elbe, mais qu'elle est aussi le centre de gravité entre les bassins entiers des deux fleuves: c'est de là qu'on peut le mieux utiliser et
45 commander tout le mouvement des échanges de l'une à l'autre région. Suivant l'ingénieuse comparaison de Kohl, Berlin a

disposé son réseau entre l'Elbe et l'Oder comme une araignée qui tendrait ses fils entre deux arbres. Du grand marché de la haute Oder à la ville la plus importante de l'Elbe inférieure, de Breslau à Hamburg, le chemin naturel passe à Berlin, et là se croise avec une autre diagonale, celle qui mène de Leipzig à Stettin et Swinemünde. La première de ces lignes commerciales suit précisément l'ancienne vallée qui réunissait l'Oder à l'Elbe par le lit actuel de la Sprée, trop large pour la petite rivière qu'il renferme.

Admirablement situé par rapport aux fleuves de l'Allemagne du Nord et à leurs bassins, Berlin ne l'est pas moins relativement aux deux mers qui baignent les côtes germaniques. Quoique placée sur le même méridien que l'île de Rügen et que la péninsule de Scanie dans la mer Baltique, la capitale de la Prusse appartient par la direction du cours de l'Elbe au versant de la mer du Nord; elle est en communication aussi facile avec Hamburg, le grand port de l'Elbe, qu'avec Stettin, le marché le plus important de l'embouchure de l'Oder; elle commande à la fois l'un et l'autre littoral et, mieux que toute autre ville, peut diriger l'ensemble des opérations commerciales qui se font dans les ports, d'Emden à Königsberg et à Memel. Pour nous servir d'une comparaison qui convient parfaitement à la résidence du grand état-major allemand, Berlin peut être assimilée à un général se tenant dans une position dominante derrière son armée et faisant manœuvrer ses régiments à droite et à gauche sur un champ de bataille. Du côté de l'ouest, de l'est, du sud, dans toutes les parties de l'immense plaine qui s'étend des bouches de l'Ems aux eaux du Niemen, les villes de l'Allemagne occupent commerciellement, aussi bien que politiquement et militairement, la même position subordonnée par rapport à la ville centrale qui les surveille et les gouverne. Son réseau de canaux et de chemins de fer accroît de jour en jour sa puissance d'attraction. La foule des immigrants de toute espèce, oisifs et travailleurs, classés et déclassés, riches et pauvres, homme d'argent et de plaisir, coureurs d'aventures et de fortune, se porte vers Berlin avec une sorte de furie. Les progrès de la ville, en population, en industrie et en richesses, sont encore beaucoup plus rapides que ne l'ont été ceux de la Prusse elle-même en importance politique. Les avantages exceptionnels que Berlin offrait par la liberté du commerce à ceux que gênaient, dans le reste de l'Allemagne, les lois restrictives du séjour et des métiers, ont augmenté le nombre des Berlinois suivant une proportion bien supérieure à celle de l'accroissement normal. Aussi la capitale de la Prusse est-elle une des villes où les habitants nés en dehors de la cité l'emportent

de beaucoup sur les indigènes: à cet égard Berlin ressemble aux grandes villes de l'Amérique et de l'Australie. Mais, parmi les multitudes d'immigrants, combien de milliers, venant chercher la fortune, n'ont trouvé que la misère! Le prix des
5 denrées et des marchandises s'est accru avec une effrayante rapidité et souvent des populations entières ont dû gîter en dehors de la ville, sous des tentes, sous des planches mal jointes, en des wagons brisés. Le va-et-vient continuel des gens non mariés, la misère, les oscillations de fortune ont
10 aussi pour conséquence une effroyable démoralisation.

Élisée Reclus.

163. La Prusse du Nord.

Berlin a le désert à ses portes. On s'étonne de rencontrer au milieu des sables et des sapins cette ville régulière et monumentale; on sent qu'une pensée despotique et militaire
15 a planté là une capitale comme un camp.

Avant Berlin commence réellement la nature du Nord. On entre sans transition dans cette zone de végétation qui couvre la Scandinavie et la Russie. Un jour, près de Halle, je m'étais endormi dans un pays qui ressemblait assez à la
20 Brie; je m'éveillai au milieu d'un bois de sapins. Des sapins sur des montagnes, c'eût été comme la Suisse, l'Auvergne et le Dauphiné; des sapins en plaine, dans une plaine de sable, c'était le Nord de l'Europe. Si je m'étais rendormi, et si j'avais fait huit cents lieues pendant mon sommeil, j'aurais
25 retrouvé exactement la même nature en me réveillant sur les bords de l'Obi.

Cette physionomie générale de la Prusse du Nord est variée çà et là par des espèces d'oasis fraîches et verdoyantes que forment de loin en loin des étangs dont les bords
30 sont couverts de hêtres, d'aunes et de bouleaux. Tel est, par exemple, Tegel, illustré par le séjour et le nom des Humboldt, où l'on trouve, à quelques lieues de Berlin, une gracieuse anticipation de la Scandinavie méridionale. Là sont déjà ces lacs si fréquents dans la Zélande, qu'on découvre tout à
35 coup au milieu des arbres, et dont les contours vagues s'étendent comme au hasard sur un sol plat, là se déploient de vastes espaces d'eau qui se confondent avec de vastes espaces de verdure, et sur lesquels semblent flotter des forêts; véritables lagunes du Nord, dont le caractère est si rêveur et
40 si doux, et qui sont aux autres pays ce que certains jours tranquilles et tristes de l'automne sont aux autres jours de l'année. On ne trouve rien de pareil sur la route de Stralsund, que je suivais pour aller m'embarquer à Greifswald. A une lieue de Berlin on quitte le pavé, et on s'enfonce, souvent

sans chemin tracé, dans la solitude. Triste et singulier pays! tantôt on parcourt des landes sablonneuses qui semblent des plages délaissées par la mer, tantôt on traverse de grands bois de sapins et de bouleaux gigantesques; puis, par moments, on rencontre dans ce désert des champs de blé comme ceux de la Beauce, ou des prés comme ceux de la Normandie. Les rivières n'ont point de bords escarpés, point de lit véritable: elles glissent indolemment sur le sable presque au niveau du sol; nulle colline n'indique leur approche; on les côtoie longtemps sans les apercevoir; tout à coup on voit un mât s'élever au milieu des sapins, une voile blanchir à travers le feuillage.

On est tout étonné de rencontrer çà et là des villages fort propres et présentant ce caractère tranquille d'un bien-être surtout moral, que les Allemands désignent par le mot *heimlich*. Souvent même loin de toute habitation, on trouve comme un petit jardin planté sur le bord de la route, quelques touffes de lis, des jonquilles, et au milieu un banc pour les voyageurs.

Ampère († 1864).

VIII. LETTRES.

164. Un domestique demande à prolonger son absence.

Contres, le . . .

Mon cher maître,

Excusez-moi, s'il vous plaît, si je ne rentre pas demain
5 comme vous me l'avez ordonné quand vous m'avez permis
d'aller passer huit jours auprès de ma pauvre mère malade.
Elle est dans un état désespéré et ne veut pas que je la
quitte d'un instant. Vous êtes trop humain, mon cher maître,
pour exiger que je la laisse entre les mains d'étrangers. Puis-
10 que rien ne peut la sauver, je veux, au moins, lui rendre ses
derniers jours aussi doux que possible; ce sera une consolation
pour moi. Ne me refusez pas, je vous prie, de rester auprès
d'elle autant qu'il sera nécessaire: j'aurai une raison de plus
à joindre à toutes celles que j'ai déjà de vous être attaché à
15 la vie, à la mort; car vous êtes bien le meilleur des maîtres,
monsieur, et ceux qui vous servent croient avoir affaire à un
véritable père. Dans l'espérance que vous ne repousserez pas
ma demande, je suis avec le plus profond respect,

Votre serviteur obéissant et dévoué pour la vie,

20 François Roux.

165. Réponse.

Saint-Aignan, le . . .

Reste, mon pauvre François, reste auprès de ta mère au-
tant que tu le jugeras nécessaire; tu remplis là un saint de-
25 voir, et ce n'est pas moi qui le trouverai mauvais. Comme,
dans la précipitation de ton départ, tu n'as pu te munir de
ce qui était nécessaire à la malade, je t'envoie, par le mes-
sager, trois bouteilles de vin vieux et trois livres de sucre.
Ma femme y joint une petite bouteille de sirop de sa façon.
30 Ta pauvre mère a plus besoin de cordiaux que de remèdes.
On te remettra aussi cinquante francs, car je crains que tu
ne sois pas en argent pour les tristes dépenses que tu auras
à faire.

Ton maître affectionné,

35 G. Delalande.

166. Pour recommander un domestique.

Monsieur,

J'ai eu l'occasion de connaître M. H . . .. qui a été pendant longtemps employé chez M. Z . . . comme domestique. Je me fais un véritable plaisir de vous l'adresser; car ce jeune homme, 5 par sa bonne conduite, ses manières convenables et polies, sa probité, avait su se concilier ici l'intérêt de ceux que son emploi mettait en relations avec lui. C'est certainement une bonne acquisition que vous ferez en l'acceptant dans votre maison; il mérite la plus entière confiance, et je suis certain 10 que vous me remercierez de vous l'avoir procuré.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Paris, le . . .

Gobesme.

167. Un député est prié d'intervenir pour demander un bureau de tabac. 15

Saint-Aignan, le . . .

Monsieur le député,

J'ai un frère qui a servi vingt ans comme artilleur. et qui est arrivé au grade de lieutenant en premier. Une bles- 20 sure qu'il a reçue, en Algérie, le privant de l'usage de son bras droit, il vient d'être retraité. Mais il est marié depuis dix ans et père de quatre enfants, et il lui sera impossible d'élever sa famille avec sa solde de retraite.

Je viens donc vous prier instamment de lui faire obtenir 25 un bureau de tabac dans notre petite localité. La dame qui tient le plus considérable de notre ville. est âgée et fort malade; si, par votre intervention, mon frère pouvait être appelé à lui succéder, vous assureriez le sort d'un homme qui a servi son pays en brave, et qui regrette de ne pouvoir le servir 30 encore.

Connaissant votre obligeance et votre esprit de justice. monsieur, j'ai l'espoir que vous ne repousserez pas ma demande. Comment des gens obscurs comme nous pourraient-ils se recommander à la bienveillance de l'autorité. s'ils n'étaient 35 pas soutenus par des hommes tels que vous. monsieur. qui êtes en position de faire valoir leurs requêtes?

Excusez la liberté que je prends, monsieur, et recevez d'avance mes remercîments et ceux de mon frère pour la peine que vous voudrez bien prendre. 40

J'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très dévoué serviteur

G. Delalande.

168. Réponse.

Paris.

Monsieur,

Je suis tout disposé à faire les démarches nécessaires pour obtenir le bureau de tabac que demande votre frère. Outre que je lui trouve des droits incontestables à cette faveur, je me ferai toujours un plaisir d'obliger un homme tel que vous qui donnez à notre ville l'exemple de la modération dans la bonne fortune et de la modestie dans le succès. Que votre frère fasse donc sa demande en règle au ministre; qu'il me l'envoie accompagnée de ses états de service, dûment légalisés: je me charge de cette affaire. Ainsi, comptez sur moi; ne faites aucune autre démarche, et surtout n'ébruitez pas la chose.

Recevez, monsieur, mes salutations cordiales.

Duraux, député.

169. Demande de renseignement sur un ouvrier.

Bar, le 11 septembre 1883.

Monsieur,

Mon père, qui se trouve empêché, me charge de vous informer qu'un nommé Louis Carsault est venu lui demander une place dans son atelier, en disant qu'il sortait de votre maison après y avoir travaillé cinq mois.

Il paraît vigoureux et affirme connaître parfaitement son état de charron; mais, avant de prendre une décision, mon père désirerait avoir des renseignements sur la conduite, le caractère et le travail de cet homme. Il vous sera très obligé de bien vouloir les lui donner avec l'indication de ce que Carsault gagnait par mois.

Votre très humble serviteur,

E. Sevestre.

170. Réponse.

Pamiers, le 13 septembre 1883.

Monsieur,

Je m'empresse de vous informer que je n'ai pas été satisfait du travail de Carsault pendant les cinq mois durant lesquels il a été employé dans mon atelier. Il se montrait peu laborieux, se dérangeait chaque semaine et accueillait parfois impoliment mes observations. J'ai dû l'inviter à chercher de l'ouvrage ailleurs.

Il connaît assez bien son métier, mais, faute d'attention, il manque souvent les pièces dont on lui confie la fabrication.

Il gagnait 75 francs par mois et je ne le nourrissais ni ne le couchais.

Votre très humble serviteur,

Fournier.

171. Lettre de recommandation.

Monsieur,

Enhardi par votre bienveillance et l'amitié qui nous lie, je prends la liberté de vous recommander un de mes amis qui voyage et se propose de faire un séjour de quelque temps dans votre ville. Comme il n'y connaît absolument personne, il lui sera bien précieux de jouir de votre société et d'être admis, sous vos auspices, dans les maisons que vous fréquentez.

Mon ami, d'ailleurs, est digne à tous égards de l'accueil honorable que je sollicite ici pour lui.

Votre dévoué.

172. On demande des informations sur un commis.

Monsieur,

Il se présente, pour occuper une place de commis vacante chez moi, un jeune homme, appelé G., qui dit avoir été employé plusieurs années dans votre maison. Ses manières sont engageantes et ses talents paraissent au-dessus de l'emploi qu'il aura à remplir; mais je désire savoir s'il mérite ma confiance, et c'est de vous, Monsieur, qui avez été à même de le juger, que j'attends quelques lumières. Vous savez combien il est important de connaître la moralité des personnes que l'on introduit chez soi; je n'ai donc pas besoin d'insister pour vous inviter à me dire franchement ce que vous pensez de M. G. En me donnant une prompte réponse, vous obligerez beaucoup votre dévoué

X.

173. Réponse.

Tant que Monsieur G. a demeuré chez moi, je n'ai eu qu'à me louer de sa conduite, de sa probité et de ses talents. Je regrette tous les jours que des circonstances, qui ne dépendaient ni de lui ni de moi, l'aient obligé de quitter ma maison, et je vous félicite de l'heureuse acquisition que vous allez faire, Monsieur, en vous attachant un sujet aussi précieux. C'est avec bien de la satisfaction que je trouve l'occasion de lui témoigner utilement l'estime qu'il a su m'inspirer.

Agréez . . . .

174. Pour réclamer une somme due.

Monsieur,

Je vous demande bien pardon de vous rappeler une petite obligation que vous avez contractée envers moi, il y a environ deux ans; mais les circonstances me forcent à faire

rentrer mes créances, afin d'être en état moi-même d'effectuer divers payements. Vous me feriez donc plaisir de m'indiquer à quelle époque il vous serait possible de me rembourser les 200 francs que vous me devez, afin que je puisse compter sur 5 cet argent; j'attendrai le terme que vous voudrez bien fixer vous-même, pourvu qu'il ne soit pas trop éloigné. Je regrette beaucoup, Monsieur, d'être contraint de vous presser ainsi; mais je vous répète que je ne suis pas libre d'agir autrement.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la plus grande con-10 sidération,

Votre très dévoué serviteur,

Guéret le . . . Michel.

175. Un négociant écrit à un confrère pour lui faire un emprunt.

Monsieur et cher confrère,

15 Plusieurs maisons de commerce avec lesquelles je suis en relation depuis longtemps, et qui jusqu'alors m'avaient toujours payé fort exactement au terme convenu, viennent de m'écrire qu'elles se voient obligées de suspendre leurs payements. Si j'avais eu plus tôt connaissance de la déconfiture 20 de ces négociants, j'aurais pris mes mesures pour ne pas me trouver au dépourvu; mais, comme cette fâcheuse nouvelle m'a pris à l'improviste, je me trouve momentanément dans un embarras d'autant plus grand que j'ai fait récemment de très nombreuses acquisitions.

25 Dans ces circonstances, je compte sur le bienveillant intérêt que vous m'avez souvent témoigné, et je vous prie de me prêter pour six mois une somme de 3000 francs, dont j'aurais besoin le plus tôt possible. Croyez bien que, si jamais vous réclamez de moi un pareil service, je serai heureux de vous 30 le rendre.

Tout à vous,

Orléans, le 15 avril 1854. Luchet.

176. Lettre de remercîment à une personne qui vous a prêté de l'argent.

35 Monsieur,

Vous m'avez rendu un service que je n'oublierai pas, en consentant à me prêter la petite somme dont j'avais besoin. Je sais trop combien la véritable générosité est rare, pour ne pas être extrêmement sensible à votre bonté pour moi; c'est 40 à vous que je dois, Monsieur, d'avoir pu arriver sans trop de gêne à une position plus favorable; je voudrais que vous fussiez bien persuadé de la reconnaissance de votre obligé, et que vous n'hésitassiez pas, si je puis vous être utile en quel-

que circonstance, à vous adresser à un homme qui conservera toute sa vie le souvenir de vos bons procédés.

Je suis avec respect, Monsieur,

Votre très humble et très dévoué serviteur,

Lyon . . . Pagnet. 5

177. Circulaires.

A. Un patron cède un intérêt à son teneur de livres.

Dresde, le . . .

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai accordé à M. 10 Charles Berner, mon teneur de livres, un intérêt dans ma maison à partir du Ier mars dernier. J'ai voulu récompenser ainsi les longs et loyaux services de cet excellent employé. La nouvelle raison sociale sera:

R. Reiher et Berner, 15

à laquelle je vous prie de continuer la bienveillance dont je jouissais de votre part. R. Reiher.

B. Un père cède sa maison à son fils.

W. . ., le . . .

Monsieur et cher correspondant, 20

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que j'ai cédé ma maison à mon fils S. M., qui, depuis quinze ans, m'aidait à la diriger.

Veuillez, je vous prie, reporter sur lui les preuves de la bienveillante amitié dont vous m'avez honoré dès le début de 25 nos relations, et pour lesquelles je vous remercie sincèrement.

Ci-joint la lettre d'avis que mon fils prend la liberté de vous adresser.

Recevez, Monsieur et cher correspondant, mes respectueuses salutations. T . . . M . . . 30

W . . ., le . . .

Monsieur,

Me référant à la lettre ci-jointe de mon père, j'ai l'honneur de vous annoncer que *je prends pour mon compte la suite des affaires* de la maison. La signature ne sera pas 5 changée, et je reste chargé de la liquidation de l'actif et du passif de la maison.

Je profite de cette occasion pour vous prier de m'honorer de la confiance que vous avez toujours accordée à mon père. Je ferai les plus grands efforts pour la mériter par une 10 exacte et bonne exécution des ordres dont vous voudriez bien me favoriser.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon respect et de mon dévouement. S. M.

C. Pour répondre à des insinuations malveillantes sur une maison par un ancien employé.

Monsieur,

Je suis informé que le sieur H... s'est permis des insinuations calomnieuses auprès de plusieurs personnes qui sont en relation d'affaires avec moi, et qu'il se livre à des démarches hostiles à mon établissement.

Tout en dédaignant de pareilles manœuvres, je crois cependant devoir porter à la connaissance du public que, par suite d'une modification apportée à mon organisation intérieure, j'ai remercié le sieur H... de ses services, et qu'il a dû nous quitter le 31 avril dernier.

La conduite actuelle que tient à notre égard cet employé est vraiment inqualifiable; elle nous oblige à rompre nos relations avec lui et à lui interdire l'entrée de notre maison.

C'est ce que nous portons à la connaissance des personnes qui veulent bien nous accorder leur confiance, et qui, par suite, ont accueilli le sieur H... comme représentant notre maison.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Paris, le 15 juin 1856. Richet.

178. Mad. de Sévigné à sa fille.

L'archevêque de Reims venait hier fort vite de Saint-Germain; c'était comme un tourbillon: il croit bien être grand seigneur; mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra;* il rencontre un homme à cheval, *gare, gare;* ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas; et enfin, le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé: en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent, l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher et l'archevêque même, se mettent à crier: arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups. L'archevêque, en racontant ceci, disait: si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles.

M. de Sévigné († 1696).

179. De la même à M. de Pompone.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers: MM. de Saint-Aignan et de Dangeau lui

apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont: Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent: parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après avoir lu, dit au roi: Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes les choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le roi se mit à rire, et lui dit: N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh! bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement: c'est moi qui l'ai fait. Ah! sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. Non, M. le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Le roi a fort ri de cette folie; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

180. Mme de Maintenon à son frère.

On n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, aux voyages d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort; soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées: vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé?

Lisez la vie de saint Louis: vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je

vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne serait que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur; si vous pouvez la rendre moins bi-
5 lieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules, il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal: dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu.
10 Écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

181. Canevas.

A. Un garçon retenu au lit demande des livres.

Supposer qu'une indisposition ou un accident vous retient au lit. — En dire la cause. — Naturellement, elle ne doit
15 pas être telle qu'elle empêche de lire. — Demander certains livres après quelques allusions au bonheur dont jouissent les enfants qui peuvent jouer et courir.

B. Un fils à sa mère.

(Premiers jours de pension.)

20 C'est lui qui a supplié ses parents de le mettre en pension, pensant que rien n'était plus agréable, mais il s'est étrangement abusé. D'abord on se lève à cinq heures, et c'est pour aller à l'étude, ensuite en classe, où il faut présenter des devoirs propres et bien faits, sans quoi l'on est sévèrement
25 puni. Il passe ses récréations à faire des pensums. Bien certainement il tombera malade, mais il ne le peut même pas, car le médecin se moque de lui, il l'a mis à la diète, et on lui donne de la tisane non sucrée! Il a préféré retourner au réfectoire ... Supplications pour que sa mère le retire de
30 pension, promesse de bien travailler, d'être sage, de la contenter ... Il terminera en disant qu'il l'attend, et en la priant de ne parler de rien à son père.

C. Réponse du père.

C'est lui qui lui répond pour sa mère, en le plaisantant
35 un peu sur la surprise qu'il devra éprouver, et sur les chagrins qu'il éprouve à la pension. Puis il lui parlera sérieusement. C'est avec peine qu'il voit les moyens que son fils emploie pour sortir de pension ... C'est là que les caractères commencent à se dessiner, et qu'on apprend à connaître les
40 hommes. Ce n'est pas à lui à juger de l'utilité de ce qu'on lui fait apprendre, et dans les choses mêmes qu'il trouve si ridicules, il y a matière à un enseignement pour celui qui

réfléchit. On étudie les grands hommes dans les petites choses comme dans les grandes. Il terminera en encourageant son fils à prendre son parti, à imiter ses camarades, et à contenter ses parents et ses maîtres.

D. Un petit mousse à sa mère.

Un mousse écrit d'un pays lointain à sa mère. Il a été malade, il avait peur de mourir sans la voir. Dans la crainte de l'affliger, il ne veut pas dire qu'on le maltraite. Mais son chagrin perce comme malgré lui dans le récit. Quand il sera grand, il protégera les mousses. Il fait sa prière tous les soirs. Il pense souvent au pays. Il fait des compliments à ses voisins. Il recommande à son ami, petit Jacques, de ne jamais quitter les champs. Raisons qu'il en donne.

E.

Un jeune homme vient d'apprendre que sa mère veuve, qu'il croyait aisée, n'a pu jusqu'à ce moment le tenir en pension qu'en s'imposant les plus durs sacrifices et le plus pénible travail. Il lui écrit au jour anniversaire de la mort de son père pour lui annoncer qu'il sait tout et veut quitter la maison où elle l'a placé. Il veut travailler et pourvoir, à son tour, aux besoins de cette mère si pleine de dévouement. Il jure, sur la mémoire de son père, qu'il sera aussi bon fils qu'elle a été bonne mère. Il rappelle, en commençant, les circonstances dont nous parlons plus haut, et termine en disant que son maître lui a affirmé qu'il serait lâche à lui d'accepter plus longtemps les bienfaits de sa mère.

F. A un jeune homme brouillé avec son frère.
(Sa mère.)

Les sentiments de haine qu'il nourrit depuis longtemps contre son frère déchirent le cœur de sa mère. Elle a élevé ses enfants avec le même soin (comparaison de deux frères avec deux fruits d'une même branche), elle rappelle les jours d'autrefois où tout était commun entre ses enfants. Elle demande s'ils ne sont devenus hommes que pour faire l'apprentissage de la discorde. Celui qui hait son frère repousse la meilleure chose que Dieu ait placée sur la terre; elle le supplie, s'il se croit l'offensé, de pardonner pour l'amour d'elle. Son cœur ne peut pas être mort à l'affection fraternelle; il doit bien le sentir à l'émotion dont il n'est pas maître quand on lui parle de ce compagnon de ses jeunes années.

Elle espère qu'ils vont enfin se donner le baiser de paix. (Dans la présente il y a un billet du frère).

G. Un artisan à son fils ingrat.

Le père commence par rappeler à son fils qu'il était loin de prévoir l'ingratitude de celui-ci, lorsque, pour lui procurer de l'instruction, il se brûlait les yeux pendant de longues 5 veilles. Est-ce donc là le fruit des brillantes études de son enfant? Doit-il, parce qu'il est devenu savant, mépriser son père et le laisser dans l'isolement? Il oublie ceux qui, à force de sacrifices, l'ont fait ce qu'il est. Sa mère le plaint d'avoir de l'esprit à la place de cœur. Elle sait que les mauvais sen- 10 timents portent malheur, et elle tremble pour son fils. D'ailleurs, ajoute-t-elle, qui donc, dans cette brillante société qu'il fréquente, l'aimera comme nous l'aimions? Car il a beau avoir oublié cette mère, elle est toujours la même pour lui. Le père voudrait que l'ingrat fût témoin de ses larmes. Lui (le père), 15 il n'est qu'un simple artisan, sans autres connaissances que celles de son état, de son devoir; mais il a été l'appui de ses vieux parents. Tous les mauvais sentiments se tiennent comme les bons. Il conseille à son fils de ne pas se marier, car un mauvais fils ne saurait être un bon époux, un bon père. Il 20 termine en disant qu'il ne maudit pas son enfant, mais qu'il espère le voir revenir à lui.

H. Un jeune homme demande des conseils sur le choix d'un état.

Le jeune homme demande des conseils sur le choix d'un état; il a pour son tuteur les sentiments d'un fils, il en aura 25 la confiance, il le prie de se reporter vers le temps de sa jeunesse et de dire quelle est la profession qu'il aurait embrassée, s'il avait été à sa place; car lui, il n'a pas de vocation déterminée. Il finit sa lettre en remerciant son bienfaiteur de tout ce qu'il a fait pour lui donner une bonne éducation et 30 lui assurer la réussite de ses entreprises, en faisant fructifier le petit héritage que lui ont laissé ses parents.

I. Sur l'agriculture.

Le parrain conseille à son filleul de se faire agriculteur, parce que celui-ci est le seul homme libre de notre époque. 35 Lui seul ne dépend que de Dieu! S'il a un peu de bien, l'agronome n'a au-dessus de lui que celui qui est au-dessus des rois. Il vit au milieu des véritables richesses, son superflu est le nécessaire de tous. L'homme qui n'achète pas le pain le donne aisément. Donc, l'agriculture est aussi saine au cœur 40 que le séjour de la campagne l'est au corps. Il trace le tableau de l'encombrement des carrières libérales et de la difficulté. toujours croissante, de s'y faire une position.

L'agriculteur intelligent peut parvenir aux honneurs et à la fortune. Le vieux parrain engage le jeune homme à entrer

à Grignon. En en sortant, qu'il achète une ferme et se marie à une femme aux goûts simples (tableau de la vie rurale, poésie des champs).

Le tuteur termine en priant son filleul de réaliser le rêve qu'il fait pour lui. S'il le voyait heureux et libre, c'est une joie qu'il emporterait dans la tombe. 5

K. Antoine Dumont demande un emploi dans une fabrique.

Antoine Dumont fut élevé à la campagne, chez son père et sa mère, honnêtes manouvriers. Son cœur et son esprit furent cultivés avec soin. En 18 . . . , alors qu'il entrait dans 10 sa quatorzième année, la cherté des vivres força ses parents à le retirer de l'école, car ils avaient en outre deux jeunes enfants à élever, une vieille mère à nourrir, et les ressources s'épuisaient. On résolut de demander pour lui un emploi dans une manufacture de tissus. Il fut lui-même chargé d'écrire à 15 M. Richard, le fabricant, et c'est sa lettre qu'il s'agit de reproduire.

Il fait connaître la situation dans laquelle se trouvent ses parents, et les motifs qui l'obligent à quitter la maison paternelle. Il joint à sa demande une lettre de recomman- 20 dation de M. Langlais, son protecteur, et un certificat du maire de sa commune. Si l'emploi qu'il sollicite lui est accordé, sa reconnaissance pour M. Richard sera sans bornes: il le prouvera par son exactitude.

L. Lettre de recommandation. 25

M. Langlais, homme très influent, avait des relations amicales avec M. Richard. Il crut pouvoir en profiter pour recommander à sa bienveillance Antoine Dumont. Les bonnes dispositions du jeune homme, le mérite et l'infortune de sa famille, sont les motifs sur lesquels il s'appuie. 30

M. M. Richard accepte le jeune homme.

Les bons renseignements qui ont été donnés à M. Richard sur la famille Dumont le déterminent à accepter Antoine, bien que son personnel soit complet. Cependant, avant d'entrer en arrangement, il désire voir le jeune homme, afin de juger 35 quel genre d'occupation peut lui convenir. S'adressant au père, il l'engage à venir avec Antoine, et lui fixe un jour pour le rendez-vous.

N. Antoine remercie son protecteur.

Les arrangements sont pris : Antoine entrera dans la ma- 40 nufacture le lundi 23 octobre. Il en est heureux; car, si, d'un côté, il lui est pénible de quitter ses parents, d'un autre,

il sait qu'il ne leur sera plus à charge. Il n'oublie pas que la plus grande partie de ce succès est due à la recommandation de M. Langlais; avant son départ il veut exprimer à son protecteur toute la reconnaissance qu'il lui doit.

O. Conseils de M. Langlais à son protégé.

M. Langlais est très satisfait des sentiments d'Antoine. Dans une lettre dictée par l'intérêt qu'il lui porte, et adressée au jeune homme quelques jours après son entrée dans la fabrique, il l'engage à persévérer dans ses bonnes dispositions, à ne fréquenter que des jeunes gens vertueux, à respecter son patron, à être fidèle à ses devoirs, etc... Point de véritable bonheur hors de là...

P. Antoine à ses parents.

Fidèle à la promesse qu'il leur a faite au moment de son départ, il leur écrit une semaine après son arrivée dans la fabrique.

Le voilà donc séparé d'un père et d'une mère... Cette pensée l'afflige. Cependant, il trouve deux motifs sérieux de consolation : il a un bon patron, et il pourra bientôt venir en aide à ses parents. Il se rappelle ce que lui a dit son père, qu'*un travail opiniâtre vient à bout de tout*...

Après avoir annoncé qu'il vient de recevoir une lettre de M. Langlais, il embrasse son père, sa mère, etc., et offre ses hommages respectueux à son ancien instituteur.

Q. Un employé sorti de chez M. L. demande à rentrer.

Dans un moment de vivacité, Anselme avait refusé de se soumettre aux ordres de son patron et l'avait quitté. Il reconnut bientôt ses torts. Tout disposé à les réparer, il sollicite la faveur de reprendre la place qu'il occupait... La bonté de M. L. lui fait espérer...

R. Réponse.

Les torts d'Anselme ne sont pas très-graves: on peut les attribuer à sa susceptibilité...

Malgré le désir qu'a M. L. d'être agréable à son ancien commis, il ne peut le reprendre; ce dernier a été remplacé...

Il est regrettable qu'une si faible raison ait amené cette séparation. M. L., qui n'en veut nullement à Anselme, lui offre son appui..., et il souhaite...

IX. POÉSIES DIVERSES.

182. Le Singe qui montre la Lanterne magique.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs. 5

Un homme qui montrait la Lanterne magique
Avait un Singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours:
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux. 10
Puis faisait le saut périlleux;
Et puis, sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne. 15

Un jour qu'au cabaret son maître était resté.
C'était, je pense, un jour de fête,
Notre Singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux 20
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
— Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau 25
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La Lanterne magique: on ferme les volets. 30
Et par un discours fait exprès
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fait bâiller, mais on applaudit.

Content de son succès, notre Singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa Lanterne:
Il sait comment on le gouverne,
Et crie, en le poussant: — Est-il rien de pareil?
5 Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux . . .
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
10 Voyez la naissance du monde!
Voyez . . . Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir.
L'appartement, le mur, tout était noir.
— Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
15 Dont il étourdit nos oreilles
Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
20 Je ne distingue pas très bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne. Florian († 1794).

25 **183. L'aveugle et le paralytique.**

Aidons-nous mutuellement;
La charge des malheurs en sera plus légère;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
30 Confucius l'a dit; suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant:
Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux;
35 L'un perclus, l'autre aveugle, et, pauvres tous les deux,
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie.
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
40 Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide et sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.

Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
— J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres:
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
— Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas:
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi? répond l'aveugle, écoutez: à nous deux,
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide:
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

Florian († 1794).

184. Le danseur de corde et le balancier.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin, on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit:
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour: — A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit, le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine;
5 C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté. Florian († 1794).

185. Le Moulin de Sans-Souci.

L'homme est bien variable; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
10 J'en conviendrai sans peine et ferai mieux encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
15 Cultivant les beaux arts au sortir des batailles.

Il voulait se construire un agréable asile
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
20 Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et La Mettrie.

Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
25 D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
30 Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre?
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
35 Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion, le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
40 Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:

Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon; . . . mon moulin est à moi . . .
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde. 5
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot. — Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile, 10
Sans-Souci s'obstinait: — Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison;
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être:
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats, 15
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste.

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté,
Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté; 20
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre:
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous! . . . de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin.

Le monarque, à ce mot, revient de son caprice. 25
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:
— Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique.

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république? 30

Andrieux († 1833).

186. La parabole du Samaritain.

Un docteur de la loi, cherchant à le surprendre,
Lui dit: «Maître, parlez; ne pourriez-vous m'apprendre
Quel chemin le plus court doit nous conduire au ciel,
Et comment on est pur aux yeux de l'Éternel?» 35
Jésus lui répondit: «Vous avez le saint livre;
Qu'y lisez-vous? comment vous prescrit-il de vivre?»
On y lit: «Vous devez, en tout temps, en tout lieu,
«Aimer par-dessus tout le Seigneur votre Dieu.
D'esprit, de cœur et d'âme il commande qu'on l'aime; 40
Aimez votre prochain à l'égal de vous-même.
Ainsi le veut la loi; son texte m'est connu.
Jésus dit: Vous avez sagement répondu.

«Allez, accomplissez cette loi salutaire.
Un docteur a toujours de la peine à se taire.
Le nôtre donc insiste: Et quel est mon prochain?
Jésus lui répondit par ce récit divin:
5 Un homme descendait de la montagne sainte;
Des murs de Jéricho ses pas gagnaient l'enceinte.
«Lorsque par des voleurs il se vit dépouillé;
Ces brigands dont le bras d'horreurs était souillés,
L'ayant meurtri — — — — — — — — — —
10 Sur le bord du chemin mourant l'abandonnèrent.
Un prêtre vers ce lieu tourna d'abord ses pas.
Il vit ce malheureux . . . et ne s'arrêta pas.
«Un lévite, à son tour, vient sur la même place;
Il voit ce malheureux, l'entend gémir . . . et passe.
15 Vint un Samaritain; que croyez-vous qu'il fît?
«Il entend des sanglots; la pitié le saisit;
Il s'arrête, il s'émeut et, mettant pied à terre,
Court à ce malheureux, entre ses bras le serre.
Le soulève, lui fait reprendre ses esprits,
20 Se dépouille et partage avec lui ses habits;
«De flots d'huile et de vin baigne ses meurtrissures;
D'une main secourable il panse ses blessures,
«Et, dans ses soins pieux ne pouvant se lasser,
Sur sa monture enfin parvient à le placer;
25 «Il le conduit lui-même en une hôtellerie,
Veille auprès de son lit, charme son insomnie,
Le lendemain matin, obligé de partir:
«— Aux maux qu'il souffre encor vous saurez compatir,
Dit-il à l'hôtelier; soutenez sa faiblesse,
30 Usez de cet argent que pour lui je vous laisse;
S'il ne suffisait pas, ajoutez ce qu'il faut;
«N'épargnez rien, enfin; je reviendrai bientôt,
«Et je vous rendrai tout. Il eut sa récompense:
Le malade guérit. Or, que faut-il qu'on pense
35 Des trois qui, tour à tour, sur la route ont passé?
Lequel fut le prochain du malheureux blessé?
«— Sur la réponse est-il quelqu'un qui ne s'accorde?
Celui qui sur cet homme a fait miséricorde.
— Il est vrai, dit Jésus. Allez, et montrez-vous.
40 Comme lui, bon, humain, charitable envers tous.

Andrieux († 1833).

187. Le colimaçon.

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille

Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul emplir sa maison;
En sortir suivant la saison.
Pour faire à son prochain les cornes; 5
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison, 10
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon. Arnault († 1834).

188. La feuille.

De ta tige détachée, 15
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine 20
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène, 25
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier. Arnault († 1834).

189. La mort des templiers. 30

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance.
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance. 35
Il lève vers les cieux un regard assuré;
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie:
Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;
Français, souvenez-vous de nos derniers moments; 40
Nous sommes innocents, nous mourrons innocents.
L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste

Que le faible opprimé jamais n'implore en vain;
Et j'ose t'y citer, ô pontife romain!
Encor quarante jours! . . . je t'y vois comparaître.
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
5 Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit: O Philippe, ô mon maître, ô mon roi!
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée,
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année!
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
10 Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
15 Et détournant la tête . . .. Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
Tout à coup le feu brille. A l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus: mais leurs voix héroïques
20 Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques;
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie. . . . Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
25 Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé. . . .
Mais il n'était plus temps: . . . les chants avaient cessé.

Raynouard († 1836).

190. Trois jours de Christophe Colomb.

«En Europe! en Europe! — Espérez! — Plus d'espoir!
«Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.»
30 Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
35 L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote, en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
40 Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente Croix du Sud épouvante ses yeux.

Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté:
«Colomb! voici le jour! le jour vient de renaître!
Le jour! et que vois-tu? — Je vois l'immensité.»

Le second jour a lui. — Que fait Colomb? Il dort; 5
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
«Périra-t-il? Aux voix! — La mort! — la mort! — la mort!
Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire.»
Les ingrats! Quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau! 10
Et peut-être demain leurs flots impitoyables
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Soudain du haut des mâts descendit une voix: 15
Terre! s'écriait-on, terre! terre! . . . Il s'éveille:
Il court: oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre! . . . ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir? 20
Il la donne à son roi, cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah! c'était peu! . . . que reçut-il? des fers.

Casimir Delavigne († 1843).

191. Nous verrons. 25

Le passé n'est rien dans la vie,
Et le présent est moins encor;
C'est à l'avenir qu'on se fie
Pour nous donner joie et trésor.
Tout mortel dans ses vœux devance 30
Cet avenir où nous courons,
Le bonheur est en espérance;
On vit, en disant: Nous verrons.

Mais cet avenir plein de charmes,
Qu'est-il lorsqu'il est arrivé? 5
C'est le présent qui de nos larmes
Matin et soir est abreuvé!
Aussitôt que s'ouvre la scène
Qu'avec ardeur nous désirons,
On bâille, on la regarde à peine; 10
On vit, en disant: nous verrons.

Ce vieillard penche vers la terre;
Il touche à ses derniers instants:
Y pense-t-il? Non; il espère
Vivre encor soixante et dix ans.
5 Un docteur, fort d'expérience,
Veut lui prouver que nous mourons;
Le vieillard rit de la sentence,
Et meurt, en disant: Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une âme,
10 C'est le modèle des amis.
Valère en un malheur réclame
La bourse et les soins de Damis:
Je viens à vous, ami si tendre,
Ou ce soir, au fond des prisons, . . .
15 — Quoi! ce soir même? — Oui! — Cher Valère,
Revenez demain: Nous verrons.

Gare! faites place aux carrosses
Où s'enfle l'orgueilleux manant
Qui jadis conduisait deux rosses
20 A trente sous pour le passant.
Le peuple écrasé par la roue
Maudit l'enfant des porcherons.
Moi, du prince évitant la boue,
Je me range et dis: Nous verrons.

25 *Nous verrons* est un mot magique
Qui sert dans tous les cas fâcheux.
Nous verrons, dit le politique;
Nous verrons, dit le malheureux.
Les grands hommes de nos gazettes,
30 Les rois du jour, les fanfarons,
Les faux amis et les coquettes,
Tout cela vous dit: Nous verrons.

Chateaubriand († 1848).

192. Les adieux de Marie Stuart.

Adieu, charmant pays de France,
35 Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
40 Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.

Le vent souffle, on quitte la plage;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime 5
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais; 10
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

L'amour, la gloire, le génie
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie 15
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi. 20

France, du milieu des alarmes
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide 25
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir! 30
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Béranger († 1857).

193. Mon habit.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe; 40
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
5 Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
10 Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
15 La fleur des champs brille à ta boutonnière:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
20 Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu; nous finirons ensemble:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Béranger († 1857).

25

194. L'aigle et le soleil.

Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit:
«Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit;
Dans sa création ma faiblesse me noie;
Il voit trop d'univers pour que son œil me voie.»
30 L'aigle de la montagne un jour dit au soleil:
«Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
La mousse imperceptible est indigne de toi!
35 — «Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi!»
L'aigle avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue;
Et, quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
40 «Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
Si, pour moi, la montagne est plus haute que l'herbe!
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants:
La goutte d'eau me peint comme les océans.

De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie,
Comme le cèdre altier, l'herbe me glorifie;
J'y chauffe la fourmi; des nuits j'y bois les pleurs,
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs!
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure, 5
D'un œil pour tous égal voit toute sa nature! . . .
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand.

Lamartine († 1869).

195. Occupation du curé de campagne.

La cloche avant le jour m'arrache de mon lit; 10
Je crois entendre, au son de sa voix balancée,
L'ange qui du sommeil appelle ma pensée
Et lui donne à porter son fardeau pour le jour;
Je convoque à l'autel les maisons d'alentour;
Des vieillards, des enfants, quelques pieuses femmes, 15
Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs âmes
D'un cercle rétréci m'entourent à genoux;
Le Dieu des humbles fois descend du ciel pour nous.
Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice,
J'enseigne les enfants et me fais leur nourrice, 20
Et donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
D'une instruction simple et tendre, et qui leur plaît.
Je rentre; et du matin la tâche terminée,
A ma table, de fruits et de lait couronnée,
Je m'assieds un moment, comme le voyageur 25
Qui s'arrête à moitié du jour et reprend cœur.
Le reste du soleil, dans mes champs je le passe
A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse:
A fendre avec la bêche un sol dur, à semer
L'orge qu'un court été pressera de germer, 30
A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse,
A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse,
A faire à chaque plante, à son heure, pleuvoir
En insensible ondée un pesant arrosoir;
Car de l'homme à la fois cette terre réclame 35
La sueur de son front et la sueur de son âme!
Le soir, quand chaque couple est rentré du travail,
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but comme le pied me porte, 40
M'arrêtant plus ou moins un peu sur chaque seuil,
A la femme, aux enfants disant un mot d'accueil,
Partout portant un peu de baume à la souffrance,

Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret aux malades, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

Lamartine († 1869).

196. Le papillon

5 Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
10 S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté:
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

Lamartine († 1869).

15 197. La branche d'amandier.

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

20 Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ses courtes délices,
25 Disputons-les même au zéphyr:
Épuisons les riants calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin
30 Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève;
Le printemps va s'évanouir;
Chaque fleur que le vent enlève
35 Nous dit: Hâtez-vous d'en jouir.

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour:
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'amour.

Lamartine († 1869).

198. Oh! si c'était la mort!

La mort, c'est le repos; la tombe, c'est l'asile.
Seigneur, rendez pour moi son approche facile;
Comme un enfant s'endort dans le sein maternel.
On s'endort dans la tombe et l'on s'éveille au ciel. 5
Donnez-moi le sommeil des choses de la vie,
Donnez-moi ce réveil du ciel, ma seule envie.
Je souffre .... Oh! ce n'est pas un espoir décevant;
Tout mon être frissonne ainsi qu'un arbre au vent.
Oh! redouble de force et que rien ne t'émousse, 10
Aiguillon de la mort! ta blessure m'est douce.

H. de Bornier (geb. 1825).

199. La valse des feuilles.

Le vent d'automne passe
Emportant, à la fois,
Les oiseaux dans l'espace, 15
Les feuilles dans les bois.
Jours tièdes, brises molles,
Pour longtemps sont chassés:
Valsez comme des folles,
Pauvres feuilles, valsez. 20

Sur les marges des routes,
Au midi comme au nord,
Voyez les valser toutes
Cette valse de mort.
Le vent qui les invite 25
Jamais n'en trouve assez:
Tournez, tournez plus vite,
Pauvres feuilles, valsez.

Oui, toute feuille tombe,
Ormeau, chêne ou tilleul; 30
Tout homme est à la tombe,
L'enfant comme l'aïeul.
Les rêves de ce monde,
Sont bientôt effacés:
Poursuivez votre ronde, 35
Pauvres feuilles, valsez.

P. Juillerat (geb. 1815).

200. Le diamant.

Un père avait trois fils; un jour, il les appelle:
«J'ai fait de tous mes biens, dit-il, trois parts ... La mort
«Peut venir ... J'ai voulu tout régler avant elle, 40
«Et chasser d'entre vous cet esprit de querelle
«Qui divise les fils pour quelques pièces d'or.

«Mais il me reste encore un bijou de famille
«Qu'on ne peut partager... C'est un beau diamant!
«Si le ciel m'eût donné le bonheur d'une fille,
«Il eût dans son écrin brillé splendidement.

5 «Dieu ne l'a point voulu; je ne suis point rebelle;
«Que son nom soit béni!... Mais ce trésor sera
«A celui de vous trois qui nous apportera
«L'action la plus belle
«Dans un an, quand ce jour solennel reviendra.»

10 A l'époque marquée, au foyer du vieux père
Tous trois étaient assis;
Dans leurs yeux on lisait ce mot touchant: J'espère.
Ils commencèrent les récits.

Le premier dit: «Un riche étranger, en chemin,
15 «Me remit un sac d'or sans reçu de ma main.
«Il mourut. Je pouvais, faute d'aucune preuve,
«Garder tout... J'ai rendu le sac d'or à sa veuve.»

Le père répondit: «Faisant cela, tu fis
«Une bonne action; mais ce n'était, mon fils,
20 «Qu'un devoir rigoureux de rendre cette somme;
«Garder le bien d'un autre est d'un malhonnête homme.»

«Un jour, dit le second, que je passais devant
«Un très grand lac, je vis s'y noyer un enfant;
«Je m'élançai, plus prompt que la foudre qui tombe,
25 «Et je le retirai sain et sauf de sa tombe.»

«Ton action, mon fils, est fort louable aussi,
«Dit le père, c'est vrai; mais tu n'as fait ainsi
«Que suivre la leçon du Maître à ses apôtres:
«Secourez-vous, en tous périls, les uns les autres.»

30 «Le dernier dit: «Un soir, je vis mon ennemi
«Au bord d'un précipice, et tout seul endormi.
«Au moindre mouvement il roulait dans l'abîme.
«Je le sauvai, dussé-je être après sa victime.»

«Mon cher fils, répondit le père, embrasse-moi,
35 «Et donne-moi ta main, car la bague est à toi.
«Servir nos ennemis est la vertu suprême,
«C'est le bien pour le mal, c'est imiter Dieu même.»

Émile Deschamps († 1871).

201. Réflexions devant la tombe de Charlemagne.

Qu'il fut heureux, celui qui dort dans ce tombeau,
Qu'il fut grand! de son temps c'était encor plus beau!
O quel destin! — Pourtant cette tombe est la sienne!
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne? 5
Quoi donc, avoir été prince, empereur et roi!
Avoir été colosse et tout dépassé! Quoi!
Vivant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
Quoi! pour titre César et pour nom Charlemagne! —
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila, 10
Aussi grand que le monde!... — et que tout tienne là!
Ah! briguez donc l'empire et voyez la poussière
Que fait un empereur! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte. — Élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites: «C'est assez!» 15
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme!...

V. Hugo († 1885).

202. La conscience.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes, 20
Caïn se fut enfui de devant Jéhova,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent: «Couchons-nous sur la terre, et dormons.» 25
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
«Je suis trop près,» dit-il avec un tremblement. 30
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve, 35
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
«Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes.»
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes 40
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.

«Cachez-moi!» cria-t-il, et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond:
5 «Étends de ce côté la toile de la tente.»
Et l'on développa la muraille flottante;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb:
«Vous ne voyez plus rien?» dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
10 Et Caïn répondit: «Je vois cet œil encore!»
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria: «Je saurai bien construire une barrière.»
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
15 Et Caïn dit: «Cet œil me regarde toujours!»
Hénoch dit: «Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle.
Bâtissons une ville, et nous la fermerons.»
20 Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères dans la plaine
Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
25 Et le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes;
30 Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
Sur la porte on grava: «Défense à Dieu d'entrer.»
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre;
Et lui restait lugubre et hagard. «O mon père!
35 L'œil a-t-il disparu?» dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit: «Non, il est toujours là.»
Alors il dit: «Je veux habiter sous la terre
Comme dans un sépulcre un homme solitaire;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien.»
40 On fit donc une fosse, et Caïn dit: «C'est bien!»
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre;
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

V. Hugo († 1885).

203. Le manteau impérial.

Oh! vous dont le travail est joie,
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les parfums, souffles du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre, 5
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
Pour donner aux hommes le miel,

Chastes buveuses de rosées,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez les lys du coteau, 10
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau!

Ruez-vous sur l'homme, guerrières!
O généreuses ouvrières, 15
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flammes,
Tourbillonnez sur cet infâme!
Dites-lui: Pour qui nous prends-tu?

Maudit! nous sommes les abeilles! 20
Des chalets ombragés de treilles
Notre ruche orne le fronton;
Nous volons, dans l'azur écloses,
Sur la bouche ouverte des roses
Et sur les lèvres de Platon. 25

«Ce qui sort de la fange y rentre.
Va trouver Tibère en son antre,
Et Charles neuf sur son balcon.
Va! sur ta pourpre il faut qu'on mette,
Non les abeilles de l'Hymette, 30
Mais l'essaim noir de Montfaucon!»

Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur;
Acharnez-vous sur lui, farouches, 35
Et qu'il soit chassé par les mouches,
Puisque les hommes en ont peur!

V. Hugo († 1885).

204. Le soir de la bataille.

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous 40
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,

Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute,
Qui se traînait, sanglant, sur le bord de la route,
5 Râlant, brisé, livide et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait: „A boire! à boire, par pitié!"
Mon père ému tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à la selle,
Et dit: „Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé."
10 Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père, en criant: «Caramba!»
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
15 Et que le cheval fit un écart en arrière.
«Donne-lui tout de même à boire, dit mon père.

V. Hugo († 1885).

205. Le mouton et le buisson.

Au sein d'un épineux buisson,
Pour éviter la pluie, un mouton à grand' peine
20 Se blottit. De cette façon
Il ne fut point mouillé; mais, hélas! pour rançon
Le pauvret y laissa les trois quarts de sa laine.
Hommes de loi,
Gens de finance,
25 Ce buisson n'est-il pas messeigneurs, dites-moi,
Quelqu'un de votre connaissance? Th. Duchaft.

206. L'inondation.

Le temps est lourd et sombre, et le sud obstiné
Fait refluer les eaux loin de leur embouchure;
30 Le Rhône a débordé. Pour combler la mesure,
On mande que la Saône à son tour a donné!

Avignon a déjà vu crouler ses murailles;
Les hameaux ne sont plus que des îles de toits;
La plaine ne fait voir que la pointe du bois
35 Où, surpris, le reptile enroule ses écailles.

Villageois, citadins, groupes de curieux,
Venus de Montpellier, de Marseille, de Nîmes,
Repaissent leurs regards de ces horreurs sublimes,
Où l'on entend mugir la colère des cieux.

40 Et le fleuve à nos pieds, comme un tigre rapide
Qui fuit en emportant sa chasse sur son dos,
Entraîne les moissons, les forêts, les troupeaux,
Désormais remplacés par une lande aride.

Et mille objets divers: des débris de maisons,
Mélange désastreux de meubles et de hardes,
Matelas rapiécés et ravis aux mansardes,
Et divans enlevés aux somptueux salons;

Les bois d'une charrue, et puis un attelage 5
Où se débat encore un cheval effrayé;
Et les cheveux flottants d'un malheureux noyé,
Que parfois le remous pousse vers le rivage.

Comme pétrifié par un immense effroi,
Je contemplais muet cette scène cruelle. 10
Or, tenant un enfant sans crainte à sa mamelle,
Une femme s'était assise auprès de moi.

Tout à coup se levant, le visage livide,
Serrant plus fortement son enfant dans ses bras,
Loin du fleuve sinistre elle fuit à grands pas . . . 15
Cette mère avait vu passer un berceau vide!

Jean Reboul.

207. Mon foyer.

Du foyer je suis le monarque.
Les chenets bornent mes États;
Moi seul je dirige la barque. 20
Est-il de pareils potentats?

Sans aucune ambition vaine,
Comme le doux roi d'Yvetot,
J'ai sous les yeux tout mon domaine,
Deux fois plus grand que mon sabot. 25

J'ai pour ministres les pincettes,
Ma pelle de fer, mon soufflet;
Et pour soldats les allumettes
Au turban rouge ou violet.

Mes courriers sont les étincelles. 30
Je ne puis contenir leur feu;
Pour l'élan ce sont des modèles;
Mais, hélas! que ça dure peu!

Mon océan, c'est ma bouillotte.
Ses ondes en sécurité 35
Dans leurs vapeurs bercent ma flotte,
Ma flotte . . . de feuilles de thé.

Ma potence est la crémaillère
Menaçante et montrant les dents;
Mais, bon prince, je n'y pends guère 40
Que la marmite aux larges flancs.

La bûche, qui se tord dans l'âtre,
Me chante des airs langoureux
De sa langue de gaz bleuâtre,
Qui lèche le pourtour ligneux.

5 C'est mon opéra. Nul vacarme
De sons plus ou moins assortis;
Malgré tout j'y trouve du charme,
Presque autant qu'aux voix des Pattis.

L'intrépide et fier Alexandre
10 Mit en pièces vingt nations;
Bien moins dévastateur, en cendre
Je ne réduis que mes tisons.

N. Jobert.

208. Ma Normandie.

Quand tout renaît à l'espérance,
15 Et que l'hiver fuit loin de nous;
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux.
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
20 Je vais revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers,
J'ai vu le ciel de l'Italie
25 Et Venise et ses gondoliers;
En saluant chaque patrie,
Je me disais: Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

30 Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir;
Lorsque ma muse refroidie
35 Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

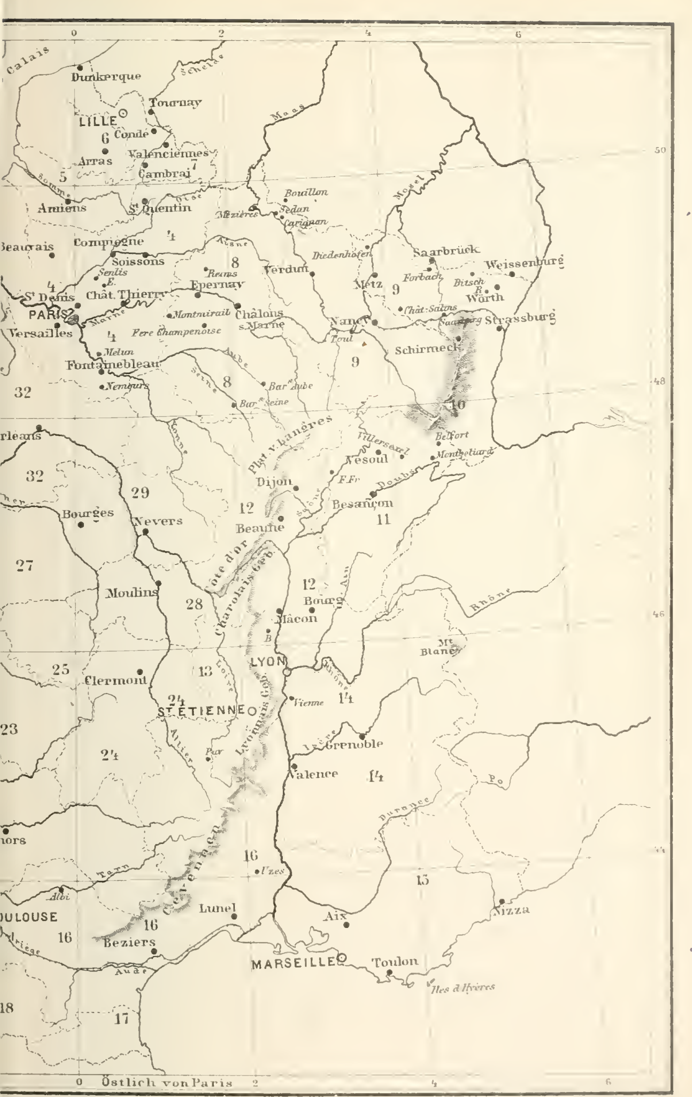
Frédéric Bérat.

Druckfehler: S. 93, Z. 16 lies: Frossard statt Frossart.





Verlag von Wiegandt & Schotte, Berlin.



Calais
Dunkerque
Schelde
Tournay
LILLE
Condé
Valenciennes
Arras
Cambrai
Somme
Amiens
Oise
St Quentin
Maas
Bouillon
Sedan
Mézières
Carignan
Mosel
Diedenhofen
Saarbrück
Weissenburg
Forbach
Bitsch
Wörth
Metz
Verdun
Compiègne
Soissons
Aisne
Reims
Epernay
Senlis
Chât. Thierry
St Denis
PARIS
Versailles
Marne
Montmirail
Châlons s. Marne
Fere Champenoise
Nancy
Toul
Chât. Salins
Strassburg
Schirmeck
Melun
Fontainebleau
Nemours
Seine
Aube
Bar s. Aube
Bar s. Seine
Plat. v. Langres
Villersexel
Vesoul
Belfort
Montbéliard
Doubs
Dijon
Besançon
Beaune
Côte d'or
Charolais Geb.
Bourges
Nevers
Moulins
Bourg
Mâcon
Rhône
Mt Blanc
LYON
Clermont
ST ETIENNE
Loire
Vienne
Lyonnais Geb.
Grenoble
Valence
Po
Durance
Uzès
Cevennen
Tarn
Albi
Lunel
Aix
Nizza
Beziers
MARSEILLE
Toulon
Iles d'Hyères
Aude
Östlich von Paris



